

***ON* MULTIRÉFÉRENTIEL**

**Une étude contrastive des valeurs du pronom *on* et leurs
équivalences norvégiennes**

Annelise Ødegaard

Masteroppgave i fransk språk

Institutt for litteratur, områdestudier og europeiske språk

Universitetet i Oslo

Våren 2006

***ON* MULTIRÉFÉRENTIEL**

**Une étude contrastive des valeurs du pronom *on* et leurs
équivalences norvégiennes**

Annelise Ødegaard

Masteroppgave i fransk språk

Institutt for litteratur, områdestudier og europeiske språk

Universitetet i Oslo

Våren 2006

Veileder: Hans Petter Helland

Remerciements

Je tiens avant tout à remercier mon directeur de mémoire, Hans Petter Helland, pour ses conseils pertinents, ainsi que pour son enthousiasme et ses encouragements. Son soutien tout au long de l'élaboration de ce travail a été capital pour la réalisation de cette étude.

Je suis également très reconnaissante à Jacques François, professeur de linguistique à l'Université de Caen, Basse-Normandie, d'avoir eu la gentillesse de m'apporter des éclaircissements sur des aspects sémantiques du pronom *on*.

J'aimerais témoigner ma gratitude à mon frère pour m'avoir aidé avec des problèmes d'ordre technique. Je tiens finalement à remercier toute ma famille et mes amis pour leur soutien moral au cours de ces années.

TABLE DES MATIÈRES

1	CADRE THÉORIQUE	1
1.1	OBJECTIFS	1
1.2	INTRODUCTION AU PRONOM ON.....	2
1.3	LA CLASSIFICATION DE ON DANS LES GRAMMAIRES	4
1.4	LES VALEURS RÉFÉRENTIELLES DE ON.....	6
1.4.1	ANAPHORE ET DEIXIS	7
1.4.2	LA COMPOSITION DE ON.....	9
1.4.3	LES VALEURS ÉNONCIATIVES DE ON.....	12
1.4.3.1	Valeurs déterminées	14
1.4.3.2	Valeurs indéterminées	18
1.5	LE GENRE	21
1.6	PLAN DU MÉMOIRE.....	27
2	MÉTHODE ET CORPUS.....	29
2.1	LA LINGUISTIQUE DE CORPUS	29
2.2	TYPES DE CORPUS.....	30
2.3	SOURCES	31
2.3.1	OSLO MULTILINGUAL CORPUS (OMC).....	31
2.3.1.1	Le corpus aligné	32
2.3.1.2	Le corpus trilingue de traduction.....	33
3	LES VALEURS DÉTERMINÉES DE ON ET LEURS ÉQUIVALENCES NORVÉGIENNES	34
3.1	VALEURS DÉTERMINÉES STYLISTIQUES DE ON.....	34
3.1.1	ON STYLISTIQUE DANS LES TEXTES LITTÉRAIRES.....	34
3.1.1.1	A1 : On inclut le locuteur uniquement ou prioritairement.....	35
3.1.1.2	B1 : On désigne l'allocutaire uniquement ou prioritairement.....	42
3.1.1.3	C : On stylistique inclut la « personne absente »	44
3.1.2	ON STYLISTIQUE DANS LES TEXTES NON LITTÉRAIRES.....	44
3.1.2.1	A2 : On d'auteur.....	45
3.1.2.2	B2 : On de lecteur.....	47
3.1.2.3	On stylistique dans le discours rapporté.....	49
3.2	LES VALEURS DÉTERMINÉES NON STYLISTIQUES DE ON.....	50
3.2.1	LES VALEURS NON STYLISTIQUES DE ON DANS LES TEXTES LITTÉRAIRES	51
3.2.1.1	D et E : Les valeurs de on commutables avec nous et le RÔLE DU discours direct	51
3.2.1.2	D et E : Les valeurs de on commutables avec nous dans le discours narratif.....	54
3.2.1.3	F : On non stylistique désignant la « personne absente »	56
3.2.2	LES VALEURS DÉTERMINÉES NON STYLISTIQUES DE ON DANS LES TEXTES NON LITTÉRAIRES.....	58
3.2.2.1	D et E : L'emploi du pronom on commutable avec nous dans les textes non littéraires.....	59
3.2.2.2	On référant à la « personne absente » dans les textes non littéraires	61
3.3	RÉCAPITULATION	62
4	LES VALEURS INDÉTERMINÉES DE ON ET LEURS ÉQUIVALENCES NORVÉGIENNES... 64	
4.1	G : ON INDÉTERMINÉ DÉSIGNE UN ENSEMBLE HÉTÉROGÈNE DANS UN ÉNONCÉ EXPRIMANT UN PROCÈS PARTICULIER.....	65
4.1.1	G1 : ON DÉSIGNE LES ÊTRES HUMAINS EN GÉNÉRAL	65
4.1.2	G2 : L'IDENTITÉ DES INDIVIDUS DÉSIGNÉS PAR ON EST INDIFFÉRENTE.....	69
4.1.3	G3 : ON RÉFÈRE À DES PARTICIPANTS NON IDENTIFIÉS À UN PROCÈS RELATÉ OU À UNE SCÈNE DÉCRITE.....	74
4.2	LA VALEUR H : ON A UNE RÉFÉRENCE VIRTUELLE	84
4.2.1	H1 : ON S'EMPLOIE DANS UN ÉNONCÉ ÉVOQUANT LA POSSIBILITÉ D'UN PROCÈS PARTICULIER.....	85
4.2.2	H2 : ON S'EMPLOIE DANS UN DISCOURS INJONCTIF-INSTRUCTIONNEL.....	89
4.3	LA VALEUR I : ON « IMPERSONNEL »	92
4.4	RÉCAPITULATION	95
5	REMARQUES FINALES.....	99
	RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES	102

1 CADRE THÉORIQUE

1.1 OBJECTIFS

Ce mémoire portera sur le pronom indéfini *on* et ses correspondances norvégiennes. Je m'appuierai sur le corpus informatisé *Oslo Multilingual Corpus* (OMC), qui englobe, en plus de textes anglais et allemands, des textes norvégiens et français originaux et traduits dont je me servirai dans le présent travail.

Le pronom *on* est traditionnellement comparé aux pronoms indéfinis norvégiens *man* et *en/ein*. Cependant, le pronom français se distingue des norvégiens sur différents points, entre autres par sa grande fréquence d'emploi, notamment en tant que pronom commutable avec le pronom personnel *nous* dans la langue parlée, mais également par le fait qu'il assume des valeurs que les pronoms indéfinis norvégiens ne connaissent pas, telles que la valeur dite « impersonnelle », où il est commutable notamment avec le pronom démonstratif neutre *ce* ou la locution impersonnelle *il y a*.

Étant donné le statut unique de *on* par rapport aux pronoms indéfinis norvégiens, je me propose d'analyser les équivalences respectives des différentes valeurs du pronom français. Bien que le pronom *on* ait fait couler beaucoup d'encre, il n'existe pas, à ma connaissance, une telle étude contrastive entre le pronom français et ses correspondances norvégiennes. L'étude sera qualitative, étant donné qu'il est souvent difficile, voire impossible, d'identifier la valeur de *on*, ce qui pourrait facilement rendre faux les résultats statistiques. En incluant toutes les occurrences de *on* du corpus OMC dans l'analyse qualitative, je pourrai quand même me faire une idée de la fréquence des différentes valeurs et leurs équivalences.

Je rendrai compte des différents paramètres permettant de lever l'ambiguïté de *on*. Du fait que l'interprétation du pronom *on* dépend du contexte, ce travail prend en compte les différents discours, voire les genres, dans lesquels il apparaît.

Je prendrai donc comme point de départ les nombreux emplois différents de ce pronom dans des textes authentiques, littéraires et non littéraires, originaux et traduits, en essayant d'identifier les référents du pronom ainsi que les équivalences norvégiennes à chaque valeur. L'analyse des emplois de *on* à la fois dans des textes originaux et traduits me permettra de repérer d'éventuelles divergences selon qu'il constitue l'original ou la traduction.

1.2 INTRODUCTION AU PRONOM ON

*On ne sait pas, nous, pourquoi on nous en veut
quand on cherche à changer quelque chose.
C'est toujours pareil. L'autre jour j'arrive
chez Luc et tout de suite il me lance :
« alors, on veut tout casser ? »*¹

Le pronom *on* est d'origine nominale, dérivé du latin *homo*, signifiant *homme*. En ancien français, il constitue la forme nominative de *homme* accusatif, qui a été soumise à une pronominalisation par la suite. Ainsi que les autres langues germaniques, le norvégien, plus précisément le *bokmål*, a connu une évolution parallèle, le pronom indéfini *man* étant dérivé du substantif *mann* (=homme).

La faculté du pronom *on* d'être accompagné de l'article défini relève de son statut de substantif en ancien français, et sans être obligatoire, l'emploi de la forme *l'on* est relativement fréquent après certains mots, tels que *et*, *si*, *où*, *ou*, *que*, *qui* et *quoi*. De nombreux grammairiens n'ont pas vu la dimension historique du phénomène en le définissant comme une simple consonne euphonique permettant d'éviter l'hiatus.

On se distingue des autres pronoms par ses propriétés de toujours référer à un être humain et de n'assumer que la fonction du sujet de la phrase. Comme les pronoms personnels *je*, *tu*, *nous* et *vous*, il est *nominal*, ce qui implique qu'il désigne « immédiatement un référent, sans processus intermédiaire de représentation » (Arrivé *et al.* 1986 : 569). Ce mode de donation du référent les distingue des pronoms *représentants*, qui reprennent un terme se trouvant dans le contexte linguistique, appelé *antécédent*. Les grammaires modernes parlent plutôt de références *déictique* et *anaphorique* respectivement. Cependant, le pronom *on* n'est pas déictique dans un sens strict, ce que nous allons voir dans la section 1.4.1.

Les pronoms indéfinis norvégiens, *man* et *en* du standard du *bokmål*, et *ein* du standard du *nynorsk*², partagent certaines des propriétés de *on*, notamment le trait [+humain]³, le mode de donation non anaphorique et la possibilité de désigner un seul référent ou plusieurs. Toutefois, les formes dérivées des déterminants indéfinis *en* et *ein* se distinguent

¹ Maingueneau (1994 : 20)

² Je fais abstraction du pronom *ein* dans cette étude, vu qu'il n'est pas représenté dans le corpus, qui n'englobe que des textes écrits au standard du bokmål. *Ein* partage les propriétés de la forme du bokmål *en*.

³ Au contraire de nombreux auteurs d'articles sur le pronom *on*, je préfère l'emploi du trait [+humain] à celui du trait [+animé], car ce pronom ne réfère qu'à des êtres humains, sauf dans le cas très précis où il s'emploie lorsque le locuteur s'adresse à un animal domestique au titre d'allocutaire, c'est-à-dire que ce premier attribue à ce dernier le statut de véritable participant de la situation d'énonciation, doté de la parole.

des pronoms *on* et *man* par leur faculté d'assumer d'autres fonctions que celle du sujet, notamment celle de complément d'objet direct :

(1) Det som overrasker *en*, er intensiteten i protestene.⁴

Ainsi que les pronoms personnels *je*, *tu*, *il* et *ils*, *on* est un pronom clitique, impliquant qu'il est inaccentuable au niveau de la prosodie. Syntaxiquement, il ne peut être séparé du verbe que par d'autres éléments clitiques, il ne peut se combiner avec des modificateurs (**on aussi...*), ni se coordonner (**on et moi...*), ni apparaître dans une construction clivée (**c'est on qui l'a fait*) (Blanche-Benveniste 1994). *On* se distingue des autres pronoms personnels sujets et clitiques par l'absence d'un correspondant non-clitique de la même personne. C'est la raison pour laquelle il « emprunte » *nous* comme forme d'emphase. (*On ne sait pas, nous...*)

Au niveau morphosyntaxique, *on* fonctionne comme *il*, c'est-à-dire qu'il se combine avec les formes réfléchies *se* clitique et *soi* non-clitique, et le verbe est toujours à la troisième personne du singulier, ce qui, lorsqu'il réfère à plus d'une personne, crée un problème d'accord en genre et en nombre pour les adjectifs et les participes passés qui s'y rapportent. Dans ces cas, ceux-ci peuvent rester « neutres » au masculin singulier, mais souvent ils portent les marques du genre et du nombre de la ou les personnes désignée(s) par *on* (sauf indications contraires, c'est moi qui souligne dans tous les exemples de ce mémoire) :

(2) Alors, les filles, *on* est contentes ?⁵

Le pronom *on* est *polysémique*. Autrement dit, c'est une forme linguistique unique qui possède plusieurs significations différentes. La citation au début de cette section peut en servir d'illustration, présentant quatre occurrences de *on* de références distinctes. Je n'en donnerai qu'un bref commentaire ici, car je reviendrai à la question des valeurs référentielles dans la section 1.4. La première occurrence de *on* est un substitut de *nous*, ce que souligne la présence de celui-ci en dislocation. Le deuxième emploi, par contre, exclut le *moi* ainsi que l'allocutaire, et désigne un tiers indéterminé, alors que la troisième occurrence réfère à un ensemble indéterminé auquel le locuteur s'assimile. Finalement, le dernier emploi de *on*, de valeur déterminée et stylistique, désigne l'allocutaire en « maquillant » son identité, le locuteur créant ainsi une distance, de mépris, envers celui-ci.

On joue en effet sur un large spectre de valeurs. Avec une référence déterminée, il peut remplacer n'importe quel pronom personnel sujet et clitique, ce qui crée un effet stylistique,

⁴ Faarlund *et al.* (2002 : 344)

⁵ Riegel *et al.* (1994 : 198)

avec une valeur affective. Il faut cependant préciser qu'il y a une différence de nuance entre *on* et les pronoms auxquels il se substitue. Or, même au plus haut degré de détermination, *on* réfère toujours à une ou plusieurs personnes de manière indéterminée.

On constitue un problème de classification dû au fait qu'il présente des similitudes d'une part avec les pronoms personnels sur le plan syntaxique, et d'autre part avec les pronoms indéfinis au niveau sémantique ; faut-il le considérer comme un pronom indéfini, un pronom personnel, les deux ou ni l'un ni l'autre ?

1.3 LA CLASSIFICATION DE ON DANS LES GRAMMAIRES

Les grammaires accordent peu de place au pronom *on* par rapport au nombre total de pages, allant d'une demi page à quatre pages dans des dictionnaires englobant des centaines, voire plus de mille pages, ce qui peut sembler mal proportionné à la fréquence de son emploi actuel, notamment dans le français parlé, où il « fait partie des éléments les plus utilisés » (Blanche-Benveniste 2003 : 44). Depuis le 19^e siècle, la langue française se caractérise par une forte tendance à remplacer *nous* par *on* sans marquer une valeur affective, substitution employée premièrement comme un moyen de simplifier la conjugaison. Ce remplacement, qui appartient surtout au langage familier et qui peut avoir lieu dans quasiment tous les contextes, est condamné par les puristes, de la même manière que le phénomène de « glissement référentiel » (François 1984 : 53), où une seule phrase comporte plusieurs occurrences de *on* ayant différentes valeurs. Grevisse, auteur de la grammaire *Le bon usage*, prétend que « ces mélanges nuisent à la clarté » (1988 : 1141), bien qu'il constate qu'il ne s'agit pas d'un emploi moderne, et que ce phénomène apparaît même chez des auteurs « réputés attentifs » (ibid.).

Le bon usage et la *Grammaire du Français classique et moderne* (Wagner et Pinchon 1991) rangent *on* parmi les pronoms indéfinis. Ces deux grammaires posent comme trait distinctif des pronoms personnels la présence de tous les quatre types de variation que sont ceux en genre, en nombre, en personne et en cas, ce qui exclut le pronom *on*, étant invariable. Elles admettent pourtant que celui-ci présente des similitudes avec les pronoms personnels. Selon Grevisse, *on* « peut être considéré comme un pronom personnel indéfini » (1988 : 1008) lorsqu'il remplace *nous* sans marquer une valeur affective dans la langue parlée. Il évoque également ses traits syntaxiques de pronom personnel dans les inversions (*a-t-il...*, *a-t-on...*), alors que Wagner et Pinchon mentionnent comme des arguments en faveur d'une classification de pronom personnel la liaison obligatoire entre le pronom et le verbe ainsi que

le fait qu'il présente les mêmes contraintes que les pronoms personnels clitiques en ce qui concerne la place par rapport au verbe. Cependant, ces deux grammaires optent pour la catégorisation de pronom indéfini en mettant l'accent sur la représentation indéterminée de la notion de personne véhiculée par *on*.

La présentation de la *Grammaire française. Volume I : Le Nom* (Togebly 1982) illustre bien le problème de la classification de *on*. Le grammairien danois refuse de suivre la catégorisation traditionnelle de pronom indéfini à cause de son statut de nominal et de clitique.

Puisque Togebly définit les pronoms comme des représentants ou des substituts de noms, il considère que « leur classification doit être basée sur la nature de cette représentation, ou plutôt sur le domaine de la référence. » (1982 : 331) La référence peut selon lui se faire de quatre manières différentes, à savoir d'une proposition subordonnée à une proposition principale (pronoms relatifs-interrogatifs, pronoms personnels), à l'intérieur d'une même proposition (pronoms réfléchis, pronoms personnels), d'une phrase à une autre (pronoms personnels et pronoms démonstratifs), et à l'intérieur d'une coordination nominale ainsi que du groupe nominal (pronoms démonstratifs). Cette présentation me semble peu claire et de faible pertinence, car elle se base exclusivement sur la syntaxe, négligeant l'aspect sémantique des pronoms. De plus, elle amène Togebly à faire la conclusion que *on* constitue le nominal clitique des pronoms réfléchis, à côté des formes non-clitique *soi* et accusative *se*. Il ne le traite pas de pronom personnel à cause de son incapacité à référer d'une phrase à une autre ainsi que du fait qu'il se répète presque toujours devant chaque verbe fini, contrairement à ceux-là. Cependant, la référence ne se fait pas de la même manière pour *on* que pour les réfléchis *se* et *soi*. Ces derniers s'appuient toujours sur un sujet coréférent de la même phrase (*Il se lave, il ne va pas de soi*), dont ils tirent leur référence, alors que *on* sujet apparaît en général seul (*On a déjà mangé*), et s'interprète à partir du contexte.

En outre, Togebly mentionne l'aptitude de *on* de se combiner avec les pronoms réfléchis *se* et *soi* comme un argument en faveur de sa classification parmi ceux-ci, mais sa combinaison avec des pronoms personnels tels que *nous* et *vous* ainsi que les possessifs *notre* et *votre* devrait alors permettre de le classer en tant que pronom personnel.

Dans la *Grammaire critique du Français* (Wilmet 1998), *on* se range parmi les pronoms indéfinis, dont une des quatre sous-classes est celle de l'*on omnipersonnel*, classification justifiée par le fait que son statut « d'animé et de clitique lui vaut de plus en plus souvent d'être assimilé dans les grammaires à un pronom personnel » (1998 : 273). Le terme *omnipersonnel* reflète sa capacité de remplacer n'importe quel pronom personnel.

La *Grammaire méthodique du français* (Riegel *et al.* 1994) opte pour cette dernière solution, selon laquelle *on* serait un pronom personnel avec une valeur de base indéfinie. Rabatel (2001 : 32) est du même avis, affirmant que « sa valeur de base, indéfinie, n'est jamais totalement supprimée : soit que le locuteur veuille faire entendre que l'identification ne peut être plus précise ; soit, plus sûrement, qu'il veuille nous faire entendre qu'il ne souhaite pas l'être. »

Nous avons vu que les présentations de la classification de *on* divergent selon les grammaires, ce qui est sûrement dû au fait qu'il présente à la fois des similitudes et des différences avec les pronoms personnels aussi bien que les indéfinis. Le nommer « pronom personnel indéfini » me semble par conséquent être un bon compromis.

1.4 LES VALEURS RÉFÉRENTIELLES DE ON

L'aspect *multiréférentiel* de *on* fait qu'il est toujours sujet à l'interprétation. L'allocutaire se trouve en effet confronté à différentes options entre lesquelles il doit faire le bon choix afin d'éviter le malentendu, voire l'échec de la communication. C'est le contexte qui permet de lever l'ambiguïté de *on*. Nous faisons la distinction entre trois types de contextes, notamment l'environnement extralinguistique, qui concerne la situation d'énonciation et la situation d'interprétation, pouvant être décalées ou non dans le temps et/ou dans l'espace, l'environnement linguistique immédiat, souvent appelé le *cotexte*, et finalement les connaissances générales présumées partagées par les participants à la situation d'énonciation.

Il y a ambiguïté virtuelle lorsque le contexte apporte l'information nécessaire pour choisir la bonne interprétation, alors que l'ambiguïté effective se manifeste au contraire lorsque celui-là admet la sélection de plusieurs significations, laissant l'allocutaire dans le doute (Fuchs 1996). Cependant, Blanche-Benveniste note qu'« il y a lieu de s'étonner de l'agilité des francophones, qui utilisent ce pronom dans des significations parfois opposées, en s'y embrouillant très rarement. » (2003 : 43) Étant donné le statut unique de ce pronom français, son emploi constitue toutefois un défi aux traducteurs, qui, après l'interprétation de ses valeurs référentielles, se voient obligés à choisir entre différentes constructions plus ou moins équivalentes.

1.4.1 ANAPHORE ET DEIXIS

Sémantiquement, les pronoms se caractérisent par leurs modes de donation du référent, c'est-à-dire les manières dont ils renvoient à leurs référents. Je fais ainsi la distinction entre les références *anaphorique*, *déictique* et *générique*. Les expressions déictiques, également appelées *shifters* ou *embrayeurs*, sont ancrées dans la situation d'énonciation en identifiant les participants plus ou moins directement par l'énonciation même de leurs formes. Leur signification est unique et la forme de la première personne du singulier, *je*, identifie ainsi toujours le *locuteur*, c'est-à-dire la personne qui prononce ce *je*, alors que le pronom personnel de la deuxième personne du singulier *tu* désigne directement la personne à qui le locuteur s'adresse, appelée *interlocuteur*, *allocutaire* aussi bien que *co-énonciateur*. J'utilise le terme *allocutaire* pour désigner cette personne, alors que le terme *interlocuteurs* référerait aux participants à la situation d'énonciation, c'est-à-dire à la fois au locuteur et son ou ses allocutaire(s). La « personne absente », exclue de la situation d'énonciation, comprend la ou les personne(s) dont les interlocuteurs parlent. Ce tiers se fait désigner par les pronoms *il(s)* ou *elle(s)*, anaphoriques par défaut, ce qui implique que la référence déictique de ces pronoms passe par une inférenciation plus indirecte, nécessitant souvent l'ajout d'un geste afin d'éviter le malentendu, ce qu'en témoigne l'exemple suivant, tiré de la *Grammaire méthodique du français* (Riegel *et al.* 1998 : 194), où le locuteur affirme :

(3) *Il n'a pas eu de chance !*

en voyant « une voiture vide au pare-brise recouvert de contraventions... pour désigner son propriétaire ! » (ibid.)

Bien que les pronoms de la troisième personne puissent avoir une référence déictique dans certains énoncés, *on* n'est pas un embrayeur tel que les pronoms *je*, *tu*, *nous* et *vous*. Ceux-ci, de la même manière que les embrayeurs temporels et spatiaux, tels que *maintenant* et *ici*, nécessitent toujours le recours à la situation d'énonciation afin d'identifier leurs référents :

(4) *Je suis ici maintenant.*

Aucun des trois embrayeurs ci-dessus n'a de référence spécifique si l'interpréteur de l'énoncé ne connaît ni l'identité du locuteur, ni le lieu ni le moment où il est prononcé.

La référence *anaphorique* présente des problèmes de définition et de terminologie que je n'aurai pas la possibilité de développer dans ce travail, et je me limiterai par conséquent aux caractéristiques typiques. L'anaphore s'appuie sur le cotexte en reprenant un élément

présent dans le texte, appelé *l'antécédent*. L'exemple (5) est un cas prototypique de l'anaphore coréférentielle, où *Paul* constitue l'antécédent de l'expression anaphorique *il* :

(5) *Paul* est sorti. *Il* avait trop chaud.⁶

Il s'agit ici d'une *coréférence globale*, où le pronom anaphorique *il* reprend entièrement la référence de son antécédent *Paul*. Cependant, dans de nombreux cas, l'expression anaphorique entretient un rapport de *coréférence partielle* avec son antécédent, où il ne reprend qu'une partie de ses éléments caractéristiques :

(6) *Mon cheval* est plus grand que *celui de Jeannette*.

Il s'agit ici de deux référents distincts, le pronom démonstratif *celui* ne reprenant que le contenu lexical de l'antécédent *cheval*, et non du pronom possessif *mon*, désignant une entité appartenant au locuteur, en l'occurrence un cheval. *Celui* renvoie ainsi à un autre représentant de cette espèce animale que celui dénoté par le groupe nominal *mon cheval*. Le groupe prépositionnel *de Jeannette*, fournissant l'information sur la relation de possession, précise l'identité du cheval en question.

Un autre type d'anaphore non coréférentielle est l'anaphore associative, qui nécessite le recours aux connaissances encyclopédiques de l'allocutaire :

(7) Nous arrivâmes dans *un village*. *L'église* était située sur une butte.⁷

L'identification du référent de (7) se fait par inférence pragmatique, c'est-à-dire que l'interprétation de l'énoncé exige que l'allocutaire, ou le lecteur, se serve de ses connaissances encyclopédiques. Grâce à celles-ci, il sait que dans chaque village français, il y a normalement une église. L'emploi de l'article défini peut donc s'imposer au détriment de l'article indéfini, normalement employé pour introduire un nouveau référent dans le discours.

L'approche « mémorielle » de l'anaphore met l'accent sur le critère de la saillance préalable du référent. Une expression est alors anaphorique lorsqu'elle est « déjà manifeste dans la mémoire immédiate » (Kleiber 1994 : 25) Selon cette approche, une expression est déictique lorsqu'elle introduit une entité non saillante dans le contexte. Adam affirme l'importance de la *mémoire discursive* dans *Linguistique textuelle. Des genres de discours aux textes* de la manière suivante : « La notion de mémoire discursive permet d'ajouter le fait que les propositions énoncées dans un énoncé antérieur (autre partie du texte ou autre texte) font également partie de la mémoire ; elle permet d'expliquer ainsi le fait que nombre

⁶ Cet exemple est tiré de Kleiber (1994 : 21)

⁷ Op.cit., p.22

d'anaphoriques ne possèdent pas un antécédent précis, identifiable dans le cotexte antérieur ni même ultérieur. » (1999 : 126)

Les pronoms ont une référence *générique* lorsque ni le cotexte, ni la situation d'énonciation ne fournissent d'information pertinente permettant d'identifier leurs référents. Il s'agit en général de l'interprétation générique des pronoms indéfinis dans les vérités générales, « réduisant la valeur référentielle du pronom à ses seuls traits définitoires stables, sans autre limitation situationnelle ni textuelle. » (Riegel *et al.* 1994 : 195). L'adverbe *toujours*, le présent omnitemporel et le pronom réfléchi *soi* sont des exemples de marques formelles qui sous-tendent ce « débrayage » de toute situation particulière, qui, au contraire de l'embrayage, ne s'appuie pas sur la situation d'énonciation, et ne décrit par ailleurs pas de scène ni de procès particuliers. La référence de *on* est alors réduite aux seuls « traits sémantiques [agent] et [animé] sans spécifications supplémentaires. » (Gjesdal 2003 : 17) :

(8) *On* a toujours besoin d'un plus petit que *soi*.

Le pronom *on* étant sans antécédent, il est en effet non anaphorique. Traditionnellement, il est considéré comme déictique, vu qu'il peut référer aux interlocuteurs. Or, il n'est pas déictique dans un sens strict, étant donné qu'il ne désigne pas une entité par sa forme même, au contraire des déictiques *je*, *tu*, *nous* et *vous*.

On se distingue des pronoms personnels en ce qu'il faut interpréter chacune de ses occurrences en analysant ses différents emplois dans le discours, c'est-à-dire qu'il faut avoir recours à une analyse énonciative. Je présenterai une telle analyse dans la section 1.4.3.

1.4.2 LA COMPOSITION DE ON

Dans l'article *Le double-jeu du pronom on*, traitant des emplois, très fréquents, de *on* dans la langue parlée, Claire Blanche-Benveniste critique la caractérisation traditionnelle de *on* en tant que substitut des pronoms personnels. Comme nous allons le voir dans la section 1.4.3, l'emploi de *on* au lieu d'un pronom personnel est souvent marqué, car il peut ajouter un effet stylistique à la valeur personnelle. De plus, *on* se distingue des pronoms personnels par le fait qu'il n'est pas un véritable pronom déictique, mais il nécessite une analyse énonciative.

Le fait que *on* puisse avoir une valeur générique ne constitue pas de critère distinctif de ce pronom, car, dans un contexte visant le générique, tous les pronoms personnels sont en effet aptes à prendre une telle valeur. Dans les exemples suivants, tirés de l'article de

Blanche-Benveniste (2003 : 46), les pronoms personnels constituent des représentants de la classe des êtres humains :

- (9) Je dois aimer mon prochain comme moi-même.
- (10) Tu dois aimer ton prochain comme toi-même.
- (11) Nous devons aimer notre prochain comme nous-même.
- (12) Vous devez aimer votre prochain comme vous-même.

Cependant, j'ai du mal à voir la référence générique du pronom personnel *je*, même dans un contexte générique.

Blanche-Benveniste évoque le fait que *on* partage plusieurs traits caractéristiques avec *nous*. Celui-là peut englober les mêmes personnes que celui-ci, qui est une forme déictique complexe, c'est-à-dire qu'elle se compose d'un complexe de personnes différentes. Elle n'est pas « une pluralité de *moi* » (op.cit. : 48), mais comporte au contraire un seul locuteur accompagné d'une ou de plusieurs autres personnes. Ces dernières peuvent soit inclure, soit exclure à la fois un ou plusieurs allocutaire(s) ainsi que la « personne absente ». Outre le *moi* obligatoire, *nous* peut ainsi englober un ou plusieurs allocutaires (*je + tu/vous +...*), un ou plusieurs représentants de la « personne absente » (*je + il/elle + ...*), ou des représentants de tous les deux groupes (*je + tu/vous + il/elle + ...*). Étant donné que les pronoms complexes *nous* et *vous* ne constituent pas une pluralité de locuteurs ou d'allocutaires respectivement, il y a de nos jours une tendance à plutôt opter pour la classification des pronoms personnels allant de la première à la sixième personne, où *nous* constitue la quatrième, *vous* la cinquième et *ils/elles* la sixième personne, au détriment de la classification traditionnelle, opérant avec la première, deuxième et troisième personne du singulier (*je, tu, il/elle*) d'un côté et du pluriel (*nous, vous, ils/elles*) de l'autre (Choi-Jonin & Delhay 1998).

La composition du pronom personnel de la quatrième personne *nous* est toujours *moi + non-moi*, mais l'exclusion ou l'inclusion de l'allocutaire reste souvent implicite, et doit s'interpréter à partir du contexte. Si l'allocutaire partage les caractéristiques mentionnées par le cotexte, il est inclus, et inversement, il est exclu s'il ne les partage pas :

- (13) *Nous*, les Français, ...

Il y a inclusion de l'allocutaire si celui-ci se considère comme un citoyen français, et exclusion dans le cas contraire. Les personnes faisant partie de *on* sont rendues explicites par le biais d'une dislocation les énumérant :

- (14) *Toi et moi*, *on* ira au restaurant.
- (15) *Lui et moi*, *on* ira au restaurant.

De telles dislocations ne sont pourtant pas très fréquentes, et dans de nombreux cas, l'interprétation de la composition du pronom ne va pas de soi, mais reste ambiguë, en particulier si le pronom disloqué est *nous*, ce qui est généralement le cas :

(16) *Nous, on* ira au restaurant.

Nous et *on* contiennent tous les deux un *moi* + *non-moi*, dont l'allocutaire peut être inclus ou exclu. Cependant, *on* se distingue de *nous* en pouvant également exclure le *moi*. Il réfère alors à la « personne absente » de la situation d'énonciation.

L'inclusion ou l'exclusion du locuteur est explicite dans les constructions avec des pronoms compléments. Les pronoms complexes *nous* et *vous* ne peuvent se répéter que dans une construction réfléchie, où les deux formes sont coréférentes :

(17) *Nous nous* plaisons.⁸

Selon Blanche-Benveniste, des séquences comportant les pronoms complexes *nous* ou *vous* en combinaison avec un de leurs composants, tels que *me/moi* ou *te/toi*, sont très difficilement acceptables (18), voire totalement inacceptables (19). Cependant, cette gradation d'acceptabilité reste sans fondement dans son article, et il me semble que ces deux constructions sont toutes les deux inacceptables :

(18) ?*Nous me* plaisons.

(19) **Vous te* plaisez.

Blanche-Benveniste appelle ce phénomène une « règle de saturation » sémantique :

[...] la personne *moi* étant incluse nécessairement dans le *nous* sujet du verbe ne peut pas figurer à nouveau, isolément, dans le domaine de ce verbe. Ou c'est tout le complexe qui est répété, ou alors la mention supplémentaire d'un des composants est impossible. Toute infraction à cette règle donne une désagréable impression de schizophrénie. (2003 : 52)

Il y a un phénomène apparenté en ce qui concerne les pronoms clitiques de la troisième personne. Tandis que la forme réfléchie *se* marque la coréférence avec le sujet, les autres pronoms clitiques compléments *le*, *la* et *lui* ne peuvent pas marquer la coréférence entre eux, mais renvoient toujours à différentes entités. Dans l'exemple ci-dessous, les trois pronoms représentent ainsi trois personnes distinctes :

(20) *Il le lui* présente.

⁸ Les exemples 17-20 sont tirés de Blanche-Benveniste (2003 : 51-52)

D'une part, *on* se comporte comme les pronoms de la troisième personne, en pouvant se combiner avec tous les pronoms compléments, mais sans être coréférent avec d'autres compléments que la forme réfléchie. D'autre part, il partage avec les pronoms complexes *nous* et *vous* l'impossibilité d'inclure le locuteur dans une combinaison avec un complément désignant le *moi*. Autrement dit, si le pronom *on* se combine avec *me* ou *nous*, il réfère nécessairement à un groupe d'individus dont le locuteur lui-même est exclu, à savoir à la « personne absente ». La première occurrence de *on* dans l'exemple (21) est ainsi constitué de *moi* + *non-moi*, alors que la dernière, en combinaison avec *nous*, exclut le locuteur et ne se compose que du *non-moi*.

(21) *On* le renvoie comme ça et puis *on* nous le renvoie comme ça.⁹

Blanche-Benveniste affirme que l'originalité de *on* réside dans cette faculté d'avoir des significations totalement opposées, d'une part « un ensemble de personnes dont je suis exclu » et d'autre part « un ensemble de personnes dont je fais partie » (2003 : 55). En outre, bien que le critère des pronoms compléments permette de déterminer s'il y a inclusion ou exclusion du locuteur dans la référence de *on*, il est difficile de lever l'ambiguïté concernant les personnes qui s'adjoignent à celui-ci.

1.4.3 LES VALEURS ÉNONCIATIVES DE *ON*

La référence vague de *on* rend difficile l'établissement d'une présentation systématique de ses différentes valeurs référentielles, de la même manière que, nous l'avons vu, le problème de la classification du pronom en tant que personnel ou indéfini.

Dans l'article *Analyse énonciative des équivalents allemands du pronom indéfini on*, François (1984 : 41) présente quatre critères classificatoires de l'analyse du pronom *on* :

- « - *référentiels* (quantité et degré de détermination des animés désignés) ;
- *déictiques* (participation prioritaire, accessoire ou diffuse du locuteur et/ou de l'allocutaire à l'ensemble des animés désignés) ;
- *discursifs* (valeurs spécifiques de *on* dans des instances de discours « gnomique » ou « directif ») ;
- *stylistiques* (les valeurs de « maquillage » de *on*)

En ce qui concerne le critère *référentiel*, il s'agit de discerner si *on* renvoie à un ou plusieurs individus (quantité), ainsi que s'il réfère aux êtres humains en général, à un

⁹ Exemple attesté à l'oral (Blanche-Benveniste 2003: 43)

ensemble d'animés dont les individus restent indéterminés, ou à un ou plusieurs êtres humains précis, par exemple. Le critère *déictique* rend compte de la composition de *on*, c'est-à-dire s'il inclut ou exclut les interlocuteurs, ainsi que de la place plus ou moins importante que ceux-ci occupent dans cette composition. Le critère *discursif* traite des valeurs particulières dans les discours « directif » et « gnomique ». Alors que celui-là s'emploie entre autres dans les modes d'emploi ou les recettes culinaires, celui-ci est un discours « débrayé » de toute situation particulière, ne décrivant pas de scène ni de procès particuliers, qui se rencontre notamment dans les définitions ou les vérités générales telles que les proverbes ou les maximes. La question du genre sera traitée dans la section 1.5, vu que le type de texte où *on* apparaît joue un rôle décisif quant à l'emploi du pronom.

L'emploi *stylistique* de *on*, désignant des êtres humains déterminées et identifiables, sert à *maquiller*, c'est-à-dire « dissimuler », l'identité des individus que le locuteur refuse de désigner directement pour différentes raisons. Le choix de *on* au lieu d'un pronom personnel « neutre » est marqué, ajoutant à la simple valeur référentielle des valeurs d'affection telles que, entre autres, celles de mépris, d'ironie, de tendresse, de modestie ou de coquetterie.

Avec une valeur indéterminée, l'identité du ou des référents de *on* est généralement non récupérable, ou bien elle peut être considérée comme indifférente. La phrase à sujet *on* peut alors correspondre à une *réduction de valence* par rapport au verbe français, c'est-à-dire que le verbe de la langue-cible prend pour actant sujet le complément d'objet direct de la langue-source (c'est moi qui souligne) :

(22) **Cette petite**, *on* l'appelait Annette.
Denne lille jenta het Annette.¹⁰

Bien qu'il réfère toujours à un support humain implicite, la référence indéterminée de *on* peut être tellement vague qu'il est commutable notamment avec le *passif tronqué*, c'est-à-dire le passif sans complément d'agent. Les constructions avec *on* ainsi que le passif permettent d'attirer l'attention sur le procès plutôt que sur le support humain. Dans *Le passif en français* (1998 : 66), David Gaatone renvoie à S. Granger Legrand, qui dans « Why the Passive »¹¹, un article sur le passif en français et en anglais, « note que le passif est deux fois plus fréquent dans son corpus en anglais qu'en français et lie ce fait, entre autres, à l'absence d'un pronom indéfini approprié en anglais, correspondant au pronom *on* ». Il en va de même pour le norvégien, qui connaît une haute fréquence du passif, dont le passif tronqué constitue

¹⁰ L'exemple français est tiré de l'article de Jacques François (1984: 44), alors qu'il est traduit en norvégien par moi.

¹¹ S. Granger Legrand : « Why the passive » in van Roey, J. (1976) : *English-French contrastive analyses*. Leuven, Acco, pp. 23-57

la construction passive la plus fréquente. Dans *Passiv und passivischer Diathese im Französischen und Deutschen*, Angela Karasch (1982) fait noter que la construction avec *on* rend possible la diathèse passive en combinaison avec des verbes impassivables, car au contraire du passif, elle n'est pas soumise à des restrictions formelles, c'est-à-dire qu'elle peut se combiner avec des verbes monovalents, intransitifs, qui ne permettent pas de construction passive. Cette valeur passive de *on* n'est possible que lorsqu'il a une référence indéterminée.

Les constructions impersonnelles s'emploient également plus facilement en norvégien qu'en français, car le norvégien admet plus facilement un emploi impersonnel des verbes intransitifs que ne le fait le français. Ce type de constructions se caractérise par l'emploi d'un pronom impersonnel *il* ou *det* en tant que « sujet apparent » en combinaison avec un verbe à l'actif et un complément d'objet direct qui correspond au « sujet réel », « logique », du lexème verbal.

Les pronoms indéfinis norvégiens *man* et *en* connaissent certaines des mêmes valeurs référentielles que le pronom français *on*, à savoir certaines des valeurs indéterminées ainsi que les valeurs déterminées « maquillées » où ils représentent le locuteur ou l'allocutaire. Dans l'exemple ci-dessous, *man* et *en* désignent tous les deux le locuteur de l'énoncé :

- (23) - Er dette din siste sesong?
- Ja, *man* har jo behov for litt mer fritid; *en* har jo en familie å tenke på blant annet.¹²

Cependant, le pronom français s'emploie beaucoup plus fréquemment que ces pronoms indéfinis norvégiens, notamment dans la langue parlée, sans doute dû au fait que ces derniers ne connaissent pas les emplois déterminés non stylistiques, et, au contraire du pronom français, ils ne sont donc pas commutables avec le pronom personnel de la quatrième personne *vi*.

1.4.3.1 VALEURS DÉTERMINÉES

Les emplois de *on* de référence déterminée sont à éviter selon les grammaires traditionnelles, étant considérés comme de simples « substituts » des pronoms personnels, alors que les valeurs « de base », indéterminées, n'exigent pas une telle prudence d'emploi. *On* a une valeur déterminée lorsqu'il désigne des êtres humains dont l'identité est récupérable à l'aide des critères référentiels, déictiques et stylistiques. Le choix de *on* est marqué en ce qui concerne les emplois stylistiques, car il révèle des intentions particulières de la part du

¹² Exemple tiré de Faarlund *et al.* (2002) : *Norsk referansegrammatikk*. Oslo, Universitetsforlaget

locuteur qui sont, entre autres, de « maquiller » l'identité des individus désignés par *on* exprimant des valeurs « affectives », telles que la familiarité, l'ironie, le mépris ou la modestie. La reprise par *nous*, ainsi que l'accord en genre et en nombre des adjectifs et des participes passés sont des marques formelles permettant de déterminer s'il s'agit de l'emploi déterminé de *on*.

1.4.3.1.1 Emplois stylistiques

A : *On* inclut le locuteur uniquement ou prioritairement :

A1 : Le locuteur se confond « dans la masse anonyme de ses semblables » (Riegel *et al.* 1994 : 197) par coquetterie :

(24) Ma belle mine fit le reste, car il faut bien dire qu'*on* sait se présenter.¹³

A2 : Le locuteur dissimule sa propre identité par modestie. Le *on d'auteur* est un exemple, qui s'emploie très fréquemment dans les articles scientifiques et qui est commutable avec le *nous d'auteur* :

(25)...notre objet n'est ici (...) ni de l'expliquer, ni de la commenter. Ce que l'*on* a voulu seulement mettre en lumière, c'est (...)

B : *On* exclut le locuteur, mais inclut l'allocutaire uniquement ou prioritairement :

B1 : Le locuteur maquille l'identité de l'allocutaire pour des raisons affectives, marquant de la tendresse, de l'ironie, ou du mépris, entre autres. En ce qui concerne le *on* de « tendresse », les allocutaires sont souvent des animés qui sont eux-mêmes privés de la parole, tels que des bébés ou même des animaux domestiques. L'emploi de *on* au lieu des pronoms personnels de la deuxième personne *tu* ou de la cinquième personne *vous* instaure une distance entre les interlocuteurs, et permet d'éviter l'assignation des allocutaires comme de véritables participants à la situation d'énonciation :

(26) Alors, *on* a faim maintenant ?

¹³ Les exemples 24 – 28 sont tirés de François (1984 : 51-53), sauf 26, qui est mon exemple.

B2 : Le *on de lecteur* est employé lorsque l'auteur s'adresse aux lecteurs potentiels. L'emploi de *on* au lieu de *vous* permet d'éviter de les désigner directement, ce qui semble plus discret et poli :

(27) Je touche ici à un point particulièrement délicat, mais que je crois d'une telle importance que l'*on* m'excusera si j'y insiste quelque peu.

C : *On* n'inclut que la « personne absente », excluant aussi bien le locuteur que l'allocutaire :

Le locuteur maquille pour des raisons affectives l'identité d'une tierce personne, c'est-à-dire d'un ou de plusieurs individus qui ne participent pas à la situation d'énonciation :

(28) Et puis tu me diras si l'*on* a eu du chagrin en apprenant mon départ... Si l'*on* m'a pleuré !...
- Qui ça, mon commandant ?
- Eh parbleu ! elle ! Anita.

1.4.3.1.2 Emplois déterminés sans effets stylistiques

Les valeurs déterminées marquant divers effets stylistiques peuvent se rencontrer à tout niveau du langage, même dans la langue soignée. Cependant, un phénomène qui se rencontre essentiellement dans la langue familière, à l'oral, est l'emploi de *on* en concurrence avec *nous* sans marquer de nuance particulière, qui constitue plutôt une simplification de la conjugaison. François indique que cet emploi de *on* s'est grammaticalisé et qu'il a donc perdu sa valeur stylistique originale. C'est cet emploi qui est considéré comme « vulgaire » et à éviter par les puristes. Blanche-Benveniste (2003 : 44) évoque que « les censeurs y voient parfois l'effet de la paresse : la conjugaison serait plus facile avec *on* et une troisième personne de verbe plutôt qu'avec *nous* (sic) et une forme parfois plus complexe. » Le sommet de la « vulgarité » semblerait être atteint lorsque *on* et *nous* sont sujets du même verbe :

(30) *Nous, on* va au cinéma.

L'emploi de *on* au lieu de *nous* se divise en deux sous-catégories ; il correspond soit au *nous* « *inclusif* », incluant l'allocutaire au *moi*, soit au *nous* « *exclusif* », où l'allocutaire est exclu de la collectivité dénotée par le pronom. Des tiers s'adjoignent nécessairement au *moi* dans la valeur exclusive, mais peuvent également s'assimiler aux interlocuteurs de la valeur inclusive, bien que ce ne soit pas obligatoire.

Il existe également un troisième emploi non maquillé de *on*, désignant « la personne absente ». François évoque que *on* réfère alors à un groupe, mais non toujours à la totalité de celui-ci. Selon lui, le pronom peut également référer à la majorité d'un groupe ou à quelques individus non identifiés à l'intérieur d'un groupe bien déterminé. Il évoque pourtant la non-pertinence de la quantité d'individus désignés quant à la traduction, et je présenterai alors cet emploi sous un seul point.

D : *On* correspond au nous « exclusif » :

Le locuteur occupe une place prioritaire dans le groupe désigné par *on*, dont l'allocutaire est exclu :

- (31) Le Joffroi, *on* l'a retenu plus de vingt fois (de se suicider, JF) [...] *On* lui a caché son fusil. *On* a cassé la bouteille de teinture d'iode et *on* a prévenu l'épicière qu'elle ne lui en donne pas d'autre.¹⁴

E : *On* correspond au nous « inclusif » :

Le pronom *on* se constitue prioritairement des interlocuteurs :

- (32) « Qu'est-ce qui vous prend, dit Lassalle d'une voix forte en se tournant vers les autres ouvriers. *On* n'a pas été d'accord, c'est entendu. Mais ça n'empêche pas qu'*on* doive travailler ensemble. »

F : *On* désigne un tiers :

On peut également exclure les interlocuteurs en ne désignant que la « personne absente » :

- (33) Les reproches avaient continué de pleuvoir mais, dorénavant, c'était la minutieuse écriture de Kathrine Elisabeth qui me les faisait connaître; il est vrai qu'elle était si semblable à celle de maman que je croyais la voir personnellement tenir la plume pour rédiger les actes d'accusation. Pour elle j'étais toujours un monstre, l'opprobre de ma famille, à la différence près qu'*on* prendrait désormais toutes les mesures nécessaires pour me mettre hors d'état de nuire.
(BHH1TF)

Le groupe désigné par *on* dans l'exemple (33) est constitué par la famille du locuteur. C'est le cotexte plus large qui précise l'identité des individus dont ce groupe se compose, à savoir la sœur, Kathrine Elisabeth, et le frère. L'emploi de *on* permet de ne pas affirmer s'il englobe l'ensemble du groupe, c'est-à-dire les frère et sœur, ou s'il ne s'agit que de cette dernière.

¹⁴ Les exemples 31-32 sont tirés de François (1984 : 50)

François prétend qu' « il semble que *on* ne puisse désigner tout ou partie d'un groupe constitué en excluant le locuteur et l'allocutaire que si ces derniers sont constitutivement exclus du type de discours énoncé, c'est-à-dire si le discours est « débrayé ». » (1984 : 43). Cependant, la « règle de saturation » sémantique (cf. 1.4.2) explique que le pronom peut exclure les interlocuteurs même lorsque le discours est embrayé :

(34) On le renvoie comme ça et puis *on* nous le renvoie comme ça¹⁵

En effet, il n'y a pas de cloison étanche entre les valeurs déterminées et indéterminées. Étant donné que le pronom *on* désigne toujours son référent de manière indéterminée, il n'y a que le degré de cette indétermination qui varie, les valeurs déterminées elles-mêmes étant en réalité quelque peu indéterminées.

1.4.3.2 VALEURS INDÉTERMINÉES

Les valeurs indéterminées représentent souvent un problème d'identification de la référence de *on*. Le pronom peut alors prendre des valeurs diverses, telles que celles des êtres humains en tant que classe, de plusieurs individus dont l'identité est indifférente, ou même d'un seul être humain non identifié, correspondant alors au pronom indéfini *quelqu'un*.

G : *On* peut référer à un ensemble vague et hétérogène dont le locuteur et/ou l'allocutaire peuvent être inclus dans un énoncé dénotant un procès ou décrivant une scène particulière. Il est possible d'en distinguer trois sous-catégories selon la quantité et le degré de détermination des individus désignés :

G1 : *On* peut désigner tous les êtres humains en général, qui que ce soit. Cet emploi se rencontre dans des contextes génériques, tels que les définitions, les proverbes ou les maximes. La phrase à sujet *on* n'exprime alors pas de procès ni de scène particuliers, mais elle est au contraire « débrayée ». Différentes marques linguistiques permettent d'identifier cette valeur de *on*, notamment la présence de la valeur omnitemporelle du présent et des adverbes temporels tels que *toujours* ou *jamais*, ainsi que la reprise par *soi* :

(35) *On a toujours* besoin d'un plus petit que *soi*.

¹⁵ Exemple tiré de Blanche-Benveniste (2003 : 43)

Dans l'exemple de La Fontaine ci-dessous, ce sont notamment les groupes nominaux *l'œuvre* et *l'Artisan* génériques qui indiquent la valeur de *on* :

(36) A l'œuvre, *on* connaît l'Artisan.

G2 : *On* désigne un ou plusieurs individus dont l'identité est indifférente dans l'énoncé :

(37) Les « anciens favoris » reparurent un à un comme des princes détrônés qu'*on* replace un instant au pouvoir.¹⁶

G3 : Le pronom *on* peut référer aux participants non identifiés au procès dénoté ou à la scène décrite. Il y a une grande variation dans le nombre de référents ainsi que dans le degré d'indétermination du pronom, pouvant s'étendre d'une seule personne à tous les habitants d'une ville, par exemple :

(38) Cette petite, *on* l'appelait Annette.

(39) Et ce cri, *on* l'avait remarqué, agitant le petit vicomte (...).

(40) C'était la nuit, il a frappé : *on* a pas ouvert.

H : *On* a une référence virtuelle, désignant toutes les personnes susceptibles de participer au procès dénoté par le verbe.

H1 : *On* s'emploie dans un énoncé évoquant la possibilité d'un procès particulier :

(41) La cité Monthiers se trouve prise entre la rue d'Amsterdam et la rue de Clichy. *On* y pénètre, rue de Clichy, par une grille.

H2 : *On* se trouve dans un discours directif, tels qu'un texte de mathématique ou une recette culinaire :

(42) *On* met la feuille de papier sur une tôle très mouillée et *on* cuit à four (?) extrêmement doux 7 à 8 minutes.

I : *On* « impersonnel »

Le pronom *on* peut dans certains cas être sans référence, ou plutôt d'une référence tellement faible qu'il ne désigne pas réellement des êtres humains, mais il sert avant tout à remplir la

¹⁶ Les exemples 37-46 sont tirés de François (1984 : 45-50)

fonction du sujet. Tel est le cas dans l'exemple suivant, où *on*, combiné avec le verbe *être*, est commutable avec le pronom démonstratif neutre *ce* dans un énoncé exprimant la temporalité :

(43) *On* était au plein de l'hiver / *C'*était au plein de l'hiver

Un autre emploi impersonnel fréquent est celui où *on* se combine avec le verbe *trouver*, qui est commutable avec des constructions dépourvues d'un support humain, notamment la locution verbale impersonnelle *il y a* :

(44) Dans la pièce attenante *on* trouve une série d'instruments et médicaments divers qu'il utilisait pour soigner ses malades.
(AOH1TF)

François soulève la question de savoir si l'emploi « impersonnel » de *on* ne désigne aucun être humain, c'est-à-dire s'il est réellement impersonnel. Bien qu'il soit difficile de s'imaginer des référents humains quelconques à cet emploi, François évoque l'impossibilité d'utiliser *on* dans un contexte où la référence humaine est exclue. Comparons les deux phrases suivantes :

(45) **On* était à la fin de l'ère tertiaire.

(46) *On* était à la fin du 16^e siècle.

La seule différence entre ces deux phrases est effectivement la non-existence et l'existence respectivement de l'espèce humaine, et l'agrammaticalité de l'exemple (45) doit par conséquent être due à ce fait. Il s'avère donc que le trait [+humain] du pronom *on* est non négligeable, même dans son emploi « impersonnel ». Le focus des constructions avec le *on* « impersonnel » n'est pas sur la référence humaine, mais elles assument une valeur présentative, c'est-à-dire qu'elles introduisent la séquence (dans la zone) postverbale.

Le trait d'indétermination toujours lié au pronom *on* complique l'identification de sa valeur en tant que déterminée ou indéterminée. Les frontières sont en effet floues, non seulement à l'intérieur des valeurs déterminées ou indéterminées, mais également entre ces deux catégories principales. Le cotexte immédiat ne suffit pas toujours à récupérer le référent du pronom, mais il est souvent nécessaire de connaître tout le cotexte, voire de quel type de texte il s'agit, afin de déterminer de quelle valeur de *on* nous avons affaire. La section suivante traitera par conséquent de la question du genre.

1.5 LE GENRE

Nous venons de voir que *on* peut avoir de multiples références différentes. Ce pronom renvoie à une subjectivité de manière indirecte du fait qu'il est toujours sujet à l'interprétation. Il constitue par conséquent un instrument utile lorsque l'auteur d'un texte, pour différentes raisons, ne veut ou ne peut identifier son référent. Étant donné l'importance du contexte pour l'identification du référent de *on*, il n'est pas sans importance de regarder de plus près les différents genres de textes où il apparaît.

Dans *Linguistique textuelle. Des genres de discours aux textes*, Adam (1999 : 35) renvoie à Foucault¹⁷ afin de souligner l'importance de faire la distinction entre différents genres :

Ce ne sont ni la même syntaxe, ni le même vocabulaire qui sont mis en œuvre dans un texte écrit et dans une conversation, sur un journal et dans un livre, dans une lettre et sur une affiche ; bien plus, il y a des suites de mots qui forment des phrases bien individualisées et parfaitement acceptables, si elles figurent dans les gros titres d'un journal, et qui pourtant, au fil d'une conversation, ne pourraient jamais valoir comme phrase ayant un sens.

Les genres, déterminés par des normes relativement stables et contraignants pour le locuteur, regroupent des textes ayant un certain nombre de caractéristiques en commun. Adam (op.cit.) renvoie également à Jean-Paul Bronckart¹⁸ qui définit les genres comme des « *formes communicatives* historiquement construites par diverses formations sociales, en fonction de leurs intérêts et de leurs objectifs propres ». Celui-ci évoque le caractère flou de cette notion dans *Activité langagière, textes et discours*¹⁹ :

S'ils sont intuitivement différenciés, les genres ne peuvent jamais faire l'objet d'un classement rationnel stable et définitif. D'abord parce que, comme les activités langagières dont ils procèdent, les genres sont en nombre tendanciellement illimité ; ensuite parce que les paramètres susceptibles de servir de critères de classement (finalité humaine générale, enjeu social spécifique, contenu thématique, processus cognitifs mobilisés, support médiatique, etc.) sont à la fois hétérogènes, peu délimitables et en constante interaction ; enfin et surtout parce qu'un tel classement de textes ne peut se fonder sur le seul critère aisément objectivable, à savoir les unités linguistiques qui y sont empiriquement observables.

En dépit de la difficulté de catégoriser les différents genres, je tenterai d'en donner quelques caractéristiques qui peuvent servir de points de repères. Je me limiterai aux genres rencontrés dans le corpus OMC, et j n'évoquerai que les traits les plus pertinents pour le présent mémoire.

¹⁷ Foucault, Michel (1969) : *L'Archéologie du savoir*. Gallimard, p. 133

¹⁸ Bronckart, Jean-Paul (1996) : "L'acquisition des discours" in *Le discours : enjeux et perspective*, numéro special du *Français dans le monde-Recherches et applications*. Hachette EDICEF, p. 56

¹⁹ Bronckart, Jean-Paul (1997) : *Activité langagière, textes et discours*. Lausanne-Paris, Delachaux et Niestlé, p. 138

Le locuteur peut être plus ou moins **présent** dans le texte, c'est-à-dire qu'il fait entendre sa voix, son point de vue, dans certains discours, alors qu'il se « cache » derrière le point de vue d'autres personnages dans d'autres. C'est le pronom déictique *je* qui prend en charge l'énoncé le plus explicitement, mais également le pluriel *nous* lorsqu'il s'agit d'un groupe défini. Le pronom *on*, par contre, ayant une valeur toujours plus ou moins indéfinie, est particulièrement apte à « cacher » l'identité du locuteur.

Il y a deux niveaux d'énonciation, à savoir ceux des énoncés embrayés et des énoncés non embrayés. Les premiers sont ancrés dans la situation d'énonciation, à partir de laquelle s'effectue le repérage temporel et spatial, et la présence des interlocuteurs se voit explicitée par les embrayeurs. Les énoncés non embrayés, par contre, bien que nécessairement produits en un lieu et en un moment particuliers, se présentent comme coupés de la situation d'énonciation. Les repères spatiaux et temporels, tels que *l'hexagone* et *la Seconde Guerre mondiale*, sont alors donnés dans le texte, et l'allocutaire doit recourir aux connaissances encyclopédiques afin de les interpréter.

Nous faisons la distinction entre les genres non littéraires et les genres littéraires, où les premiers rendent compte d'événements réels, alors que le contenu des derniers est en principe un résultat de l'imagination de l'auteur. Ces deux genres principaux englobent différents types de textes, dont je tenterai de présenter quelques caractéristiques dans ce qui suit.

Les textes non littéraires rencontrés dans le corpus englobent entre autres des textes historiques. Il est déterminant pour l'interprétation de la valeur de *on* de savoir si les procès relatés ou les scènes décrites dans le discours se situent dans un passé qui incluent ou excluent le temps vécu des interlocuteurs. Le texte historique est non embrayé, relatant des faits d'un passé dont les interlocuteurs ne font pas partie. Cette exclusion des participants à la situation d'énonciation répond à l'exigence de ne faire que rapporter des événements du passé de manière objective, mais c'est également une conséquence naturelle du fait que, dans la majorité des cas, les événements sont situés antérieurement au temps vécu des interlocuteurs. Dans de tels textes, le pronom *on* réfère nécessairement à des représentants de la « personne absente ».

Le discours scientifique, de la même manière que les textes historiques, est traditionnellement considéré comme étant « neutre », sans marquer la présence de l'auteur, mais des études menées ces dernières années²⁰ infirment cette idée. Le locuteur se manifeste

²⁰ Voir Fløttum (2003) et Fløttum (2004)

entre autres pour structurer son étude (*j'examinerai/nous examinerons/on examinera dans la section suivante...*), ou pour faire allusion au processus de recherche (*je ferai/nous ferons/on fera l'hypothèse...*), mais il peut également inclure les lecteurs dans la démarche de la recherche ou dans la composition de l'article (*nous venons/on vient de voir...*) ou renvoyer à la communauté discursive pertinente (« *Dans le cas de la tournure **en tout(e) N qui nous intéresse, on voit apparaître le rôle de l'énoncé stéréotypique qu'elle convoque.** »²¹*), où ce sont les expressions linguistiques spécialisées qui conduit à une telle interprétation (Fløttum 2004). Le discours est embrayé dans les trois premiers cas, renvoyant à la situation d'énonciation, alors qu'il est non embrayé lorsqu'il réfère à la recherche elle-même, exprimant des vérités générales.

La recette culinaire est un genre injonctif-instructionnel qui donne des instructions sur la préparation de plats. Les énoncés ne se rapportent pas à des personnes précises, ni à un moment ni à un lieu précis, mais ils sont censés être toujours valables, pour n'importe qui.

Les textes non littéraires embrayés du corpus sont des descriptions objectives d'une réalité incluant les interlocuteurs. Il va de soi que l'emploi de *on* incluant ceux-ci est plus courant dans ce type de textes que dans les textes non embrayés. Or, il me semble que les valeurs indéterminées de *on* semblent dominer tous les types de textes non littéraires, renvoyant à des groupes d'individus, voire les êtres humains en général, sauf dans d'éventuels passages où le locuteur se manifeste explicitement dans un but précis.

Le genre littéraire est complexe, englobant des textes très hétérogènes, à la fois entre eux et en eux-mêmes, notamment au niveau énonciatif. Ducrot (1984) fait la distinction entre *auteur*, être empirique inventant l'histoire fictif, et *narrateur*, qui est généralement un être fictif, rapportant cette histoire. Celui-ci est également appelé le *locuteur de l'énoncé*, qui constitue le centre déictique étant responsable de l'acte d'énonciation. Il est par conséquent parfaitement possible d'écrire à un temps grammatical du passé un roman dont les événements sont situés à l'an 2020, vu que rien n'empêche l'auteur d'inventer un narrateur vivant en 2050 qui rend compte d'événements qui se sont déroulés 30 ans auparavant.

Le narrateur, en l'occurrence locuteur de l'énoncé, peut mettre en scène des personnages qui parlent, perçoivent et pensent, constituant ainsi de nouveaux repères énonciatifs. En tant que « metteur en scène », il a plusieurs « outils » à sa disposition afin de rapporter les paroles ou les pensées de ces personnages appelés *énonciateurs* par Ducrot et *sujets de conscience* par Banfield (1995). Dans *Analyser les textes de communication*,

²¹ Exemple tiré de Fløttum (2003 : 411)

Maingueneau (2000) évoque à la fois que le *discours rapporté*, qui forme un dédoublement de l'énonciation, englobe deux événements énonciatifs, et que le *discours cité* constitue l'objet du *discours citant*. Ce dernier introduit ce premier, qui forme les propos du sujet de conscience. Il existe des formes hybrides du discours rapporté, mais je ne fais que la distinction entre les trois types majeurs que sont le discours direct (DD), le discours indirect (DI) et le discours indirect libre (DIL). Dans *L'Énonciation en Linguistique Française*, Maingueneau donne la définition suivante du discours rapporté :

[...] l'énonciateur²² se trouve rapporter des propos tenus par lui-même ou un autre locuteur dans une autre situation d'énonciation. Cette possibilité toujours présente d'une pluralité des « voix » au sein du même énoncé est une des dimensions fondamentales du discours. (1994 : 100)

Il faut noter que le discours rapporté ne constitue pas un dispositif propre aux textes littéraires, mais il s'emploie également dans d'autres genres, tels que le genre journalistique, entre autres.

Le discours direct permet au locuteur de l'énoncé de présenter le discours d'un autre individu sous la forme d'une citation. Cette forme du discours rapporté prétend représenter le discours d'autrui tel qu'il a effectivement été prononcé, ce qui implique que la reproduction concerne à la fois la forme et le contenu du discours original. Or, une reproduction littérale n'est pas du tout obligatoire. Ducrot affirme qu'« on peut, au style direct, rapporter en deux secondes un discours de deux minutes : *En un mot, Pierre m'a dit « J'en ai assez »* » (1984 : 199). En outre, une imitation exacte n'est pas possible, car les gestes et l'intonation propres à l'énonciation orale d'origine ne peuvent pas être rendus à l'écrit.

Le discours direct englobe deux centres déictiques, ce qui implique que les embrayeurs changent de référent du discours citant au discours cité :

(47) Hier, Pierre m'a dit : « Je viendrai demain »

C'est le discours citant qui explicite la référence des embrayeurs du discours cité. L'adverbe temporel *demain* de l'exemple ci-dessus doit alors être interprété à partir de l'adverbe *hier* du discours citant, ce qui résulte en la référence *aujourd'hui*. De la même manière, le pronom personnel de la première personne du singulier du discours citant *m'* réfère au locuteur de l'énoncé, alors que le *je* du discours cité réfère au sujet de conscience, en l'occurrence le personnage nommé *Pierre*. De plus, le discours citant indique à la fois la frontière avec le discours cité, révélée par diverses marques de ponctuation, telles que les

²² Le terme *énonciateur* désigne ici le locuteur de l'énoncé, et il n'est donc pas à confondre avec le terme de Ducrot.

guillemets et les deux points, et qu'il y a eu acte de parole, souvent explicité par un verbe de déclaration tel que *dire*.

Maingueneau (2000) évoque que l'emploi du discours direct peut relever de différentes stratégies, telles que la volonté de faire authentique, la mise en distance due au fait que le locuteur ne veut pas prendre en charge les propos cités, ou, dans le cas contraire appelé la citation d'autorité, qu'il en manifeste son adhérence respectueuse, et, finalement, le désir de se montrer objectif, bien que le discours direct soit toujours partiellement subjectif, étant donné qu'il dépend des choix effectués par le locuteur rapportant.

Le discours indirect ne fait que rapporter le contenu du discours cité, et ne constitue donc pas une imitation de sa forme. Le discours cité prend la forme d'une subordonnée complétive complément d'objet direct introduite par un discours citant qui inclut un verbe de déclaration. Il en découle que, tandis que le discours citant du discours direct ne contient pas forcément un verbe transitif, la présence de celui-ci est obligatoire dans le discours indirect. Il faut cependant noter que c'est le sens du verbe introducteur du discours indirect qui lui confère le statut de discours rapporté, en le distinguant d'une simple subordonnée complément d'objet direct. De ce fait, il s'agit du discours indirect dans l'exemple (48), mais non dans l'exemple (49) :

(48) Pierre dit que [...]

(49) Pierre sait que [...]

Le discours indirect ne comprend qu'une seule situation d'énonciation, ce qui fait que les embaseurs personnels et spatio-temporels sont repérés à partir de celle du discours citant. Le pronom personnel *je* désigne de ce fait toujours le locuteur.

Le discours indirect libre présente des traits communs avec les deux types de discours rapporté précédents. D'une part, il se rapproche du discours direct à la fois par le fait qu'il se trouve dans des phrases indépendantes, et qu'il fait résonner à la fois la forme et le contenu des propos du sujet de conscience. D'autre part, il ne fait pas semblant de constituer une imitation, car il y a transposition des pronoms et parfois aussi des temps verbaux, ce qui le rapproche du discours indirect :

(50) Dina le mesura du regard. *Pouvait-on savoir ce qu'il avait à y faire?*
(HW2TF)

Dans l'exemple ci-dessus, l'énoncé dans le cotexte antérieur immédiat permet d'identifier *Dina* comme le sujet de conscience du discours indirect libre. Il y a une

transposition des temps verbaux et des pronoms, mais le pronom *on* n'a pas forcément subi un tel changement (*Puis-je/Peut-on savoir ce que tu as/vous avez à y faire ?*)

Pour résumer, c'est le sujet de conscience qui constitue le centre énonciatif du discours direct, ce qui implique que les pronoms et les temps verbaux sont maintenus tels qu'ils ont été exprimés par celui-ci :

(51) Pierre dit : « je viendrai demain »

En ce qui concerne le discours indirect, c'est le locuteur qui constitue ce centre énonciatif :

(52) Pierre dit qu'il reviendrait le lendemain

alors que dans le cas du discours indirect libre, celui-ci est constitué à la fois par le locuteur et le sujet de conscience. La deixis temporelle et pronominale relève de ce premier, impliquant des formes identiques à celles du discours indirect, tandis que les adverbes de temps ou de lieu se rapportent à ce dernier, de la même manière que dans le discours direct :

(53) Il reviendrait demain

Rosier (1999) évoque le grand nombre de propositions théoriques au sujet du discours indirect libre. Du point de vue linguistique, elle énumère « en combinatoire : emploi de temps verbaux privilégiés comme l'imparfait, combinaison d'adverbes déictiques comme *maintenant* avec les temps du passé, présence de morphèmes indiquant la subjectivité de l'énonciateur, etc. » (1999 : 63). Elle affirme ensuite qu'« il y aurait autant de DIL qu'il y a de pratiques d'écrivains et de modes de lecture et d'analyse proposés par les linguistes et les narratologues. » (ibid.).

Cependant, le discours indirect libre ne connaît pas de changement temporel lorsque le discours original est au présent. Les italiques indiquent le passage en discours indirect libre :

(54) Le sympathique Monsieur qui ressemble à un échalas articulé prononce quelques paroles senties. *Il est le commissaire Oliphant : il a reçu son ordre de marche : il va être obligé sous peu, de quitter la Suisse et cette chère ville de Genève.*²³

Cet exemple illustre qu'une transformation pronominale de *il* à *je* suffit pour rendre le discours tel qu'il a été prononcé. Il n'est pas introduit par un discours citant, et ne possède pas d'autres marques formelles distinctives, mais le contexte indique qu'il s'agit du discours indirect libre, où l'énoncé est attribuable à un personnage de la fiction. Dans son article *Free*

²³ Vettters (1994 : 216) a tiré cet exemple de Lips, Marguerite (1926) : *Le style indirect libre*. Paris, Payot, p.67

indirect speech in French, Vetters (1994) cite Jacqueline Authier²⁴, qui en donne la description suivante :

Il n'existe pas de phrase au discours indirect libre, intrinsèquement, en tant qu'elle contiendrait des éléments la caractérisant comme telle, indépendamment du contexte. Une phrase (ou un fragment de phrase ou une suite de phrases) est *interprétable* comme discours indirect libre, *en fonction* du contexte linguistique et extra-linguistique.

L'absence de critères formels rend difficile l'identification d'un passage en tant que discours indirect libre ou en tant que discours narratif, ainsi que la délimitation de ce type de discours rapporté à l'intérieur d'un texte narratif. Cependant, Vetters postule que l'ambiguïté effective ne survient que rarement, car les différents types de contextes fournissent généralement l'information nécessaire pour lever l'ambiguïté potentielle :

Each utterance comes from one and only one speaker. If our world knowledge or contextual indications prevent us from ascribing an utterance to the author, we have to ascribe it to one of the characters (thus free indirect style) and vice versa: whenever a sentence cannot be ascribed to one of the characters it has to originate from the author. Ambiguous sentences are those where the same passage can be ascribed to each of them, though not to both at the same time. (1994 : 222)

Ce bref aperçu de différents genres est bien entendu tout autre qu'exhaustif, mais il fournit l'information de base nécessaire pour comprendre la suite du mémoire.

1.6 PLAN DU MÉMOIRE

Le chapitre suivant rendra compte de la méthode ainsi que les corpus utilisés dans cette étude. Le chapitre 3 comprend les résultats de l'analyse qualitative des valeurs *déterminées* de *on* ainsi que leurs correspondances norvégiennes, alors que le chapitre 4 traite des valeurs *indéterminées* du pronom français et leurs équivalences. Cette structure rend de ce fait compte de la gradation d'indétermination du pronom, allant des valeurs les plus déterminées à la valeur dite « impersonnelle ». Les deux chapitres d'analyse prennent en compte les caractéristiques des emplois de *on*, notamment dans quels cotextes le pronom en question s'emploie, ainsi que les critères permettant d'interpréter sa référence.

La présentation des différentes valeurs déterminées dans le premier chapitre de l'analyse englobe une classification systématique des emplois de *on* selon qu'ils apparaissent dans des textes littéraires ou non littéraires, étant donné que le type de texte a des répercussions à la fois sur l'interprétation de *on* et sur les correspondances norvégiennes

²⁴ Authier, Jacqueline (1979) : "Problèmes posés par le traitement du discours rapporté dans une grammaire de phrase » in *Linguisticae Investigationes* 3, p. 225

rencontrées. La présentation du classement des valeurs indéterminées du chapitre 4, de son côté, ne prend en compte les genres de texte que dans une certaine mesure, c'est-à-dire que la valeur virtuelle se divise en deux parties selon le discours dont fait partie la phrase à sujet *on*. Par ailleurs, la question du genre ne sera traitée que sporadiquement, car elle s'avère dans l'ensemble sans pertinence pour l'interprétation de la référence indéterminée de *on*.

Je ferai l'hypothèse que ce pronom, de par sa possibilité d'exprimer un support humain de manière très faible, correspond essentiellement à des constructions dépourvues du support humain, telles que certaines constructions passives ou différents types de constructions impersonnelles. Il me semble que cette hypothèse concerne prioritairement les valeurs indéterminées du pronom. Étant donné que les valeurs déterminées constituent en quelque sorte des substituts des pronoms personnels, je ferai l'hypothèse que ces valeurs correspondent plutôt à des pronoms personnels norvégiens.

Je poserai ainsi la question de savoir si ce sont essentiellement les pronoms personnels qui forment les correspondances norvégiennes des emplois déterminés de *on*, ou si la valeur indéfinie de base du pronom entraîne plutôt l'emploi des pronoms indéfinis *man* et *en*, voire d'une construction dépourvue du support humain.

Finalement, d'une manière plus générale, je tenterai d'établir si l'emploi de *on* semble diverger selon qu'il se trouve dans un texte original ou dans une traduction.

2 MÉTHODE ET CORPUS

2.1 LA LINGUISTIQUE DE CORPUS

La linguistique de corpus, qui a vu le jour dans les années 1960, a créé une opposition entre les linguistes s'intéressant à l'aspect abstrait du langage, notamment la Grammaire Universelle de Chomsky, et ceux qui préfèrent une approche empirique basée sur un corpus. De nos jours, le nombre de linguistes de corpus ne cesse de croître, dû à un intérêt accru pour l'usage effectif de la langue, et non seulement pour les systèmes abstraits de celle-ci. Un autre facteur non négligeable de ce changement du domaine d'intérêt est le développement des corpus informatisés ainsi que des techniques facilitant l'analyse du matériel recueilli. La linguistique de corpus constitue une **méthodologie**, et ne va donc pas à l'encontre de la linguistique théorique. Le linguiste de corpus peut en effet se servir de modèles théoriques dans son travail sur la langue ; le point pertinent reste qu'il emploie des données fournies par un corpus dans ses revendications sur des phénomènes du langage. De ce fait, rien n'empêche un linguiste théorique de travailler sur un corpus. Chomsky rejette pourtant la linguistique de corpus en tant que méthode pour l'étude du langage :

You don't take a corpus, you ask questions. You do exactly what they do in the natural sciences. You do experimentation. A scientist doesn't take photographs of what is happening in the world, and try to reduce it into data. [...] You have to ask probing questions of nature. That's what is called experimentation, and then you may get some answers that mean something. Otherwise you just get junk. (Aarts 2000 : 6)

Bien qu'il soit caricaturé, l'énoncé de Chomsky soulève certains problèmes liés au travail du corpus, notamment à l'analyse quantitative. Les linguistes risquent de donner trop d'importance aux données de fréquence, qui ne doivent pourtant pas constituer un but en elles-mêmes, mais fonctionner comme fondement d'une analyse qualitative, posant des questions pertinentes sur la structure ou l'usage de la langue. De ce fait, Aarts (2000) exprime son espoir de voir les linguistes donner une plus grande importance à l'analyse qualitative.

Chafe (1992 : 96) définit le linguiste de corpus de la manière suivante :

I would like to think that it is a linguist who tries to understand language, and behind language the mind, by carefully observing extensive natural samples of it and then, with insight and imagination, constructing plausible understandings that encompass and explain those observations.

Il présente plusieurs avantages de la linguistique de corpus. Premièrement, les données d'un corpus sont accessibles à tout le monde souhaitant de les examiner, et cette

vérification publique est importante, car elle remplit un des buts de la science qui est celui de fournir un savoir partagé par un grand nombre de personnes. De plus, constituant des exemples authentiques, non manipulés, ces données sont plus proches de la réalité que les données fabriquées. Les données d'un corpus oral, dont la conversation occupe une place favorable grâce au fait qu'elle constitue la forme d'usage de la langue à laquelle les humains sont le plus adaptés, sont d'autant plus propices de ce point de vue.

Le désavantage principal du corpus est, selon Chafe, le risque de ne pas rencontrer toutes les combinaisons possibles, dû au fait qu'elles ne rendent compte que des structures réalisées dans les données. Or, bien qu'impossible d'examiner un phénomène absent, cette non occurrence même peut constituer une observation intéressante. Cependant, la nature accidentelle du corpus rend souvent nécessaire de compléter le corpus par d'autres formes d'observation, telles que le recours aux informateurs ou à d'autres sources d'information, telles que Google, permettant de vérifier la fréquence d'emploi d'une construction donnée, ou bien l'intuition du linguiste quant aux questions d'acceptabilité.

2.2 TYPES DE CORPUS

Les études contrastives des langues rendent compte de phénomènes généraux ainsi que de phénomènes spécifiques à chaque langue, ce qui les rend utile pour la connaissance aussi bien du langage en général que de chaque langue étudiée. Le corpus constitue un instrument utile pour la linguistique contrastive.

Johansson (1998 : 3) définit le corpus informatisé de la manière suivante :

A computer corpus is a body of texts put together in a principled way and prepared for computer processing.

Il existe différents types de corpus, dont chacun offre différentes possibilités de comparaison. Les deux types principaux utilisés dans la recherche linguistique contrastive sont le *corpus comparable* (« comparable corpus ») et le *corpus de traduction* (« translation corpus »), qui présentent tous deux aussi bien des avantages que des désavantages.

Le corpus comparable se compose de textes originaux dans au moins deux langues différentes, choisis selon des critères tels que la date de parution, le genre, le public visé, etc. Un avantage de ce type de corpus est qu'il représente l'usage naturel de chaque langue, ce qui permet de tirer assez facilement des conclusions sur les différences et les similitudes entre les langues en occurrence. Or, savoir ce qu'il convient de comparer semble poser un problème, car il peut être difficile de trouver des formes ayant des sens et des fonctions pragmatiques

similaires dans les langues constituant les objets d'étude, d'autant plus qu'il n'y a pas de garantie que les formes expriment réellement les mêmes sens. Le corpus de traduction peut alors se trouver utile.

Ce dernier type de corpus inclut des textes originaux ainsi que leurs traductions. Les textes sont censés exprimer les mêmes sens et les mêmes fonctions discursives dans les langues en question. Prenant comme point de départ soit la langue-source, soit la langue-cible, il est possible d'étudier les équivalences dans l'autre langue. Cependant, il y a un certain nombre de problèmes liés au corpus de traduction. Premièrement, le nombre de traductions est généralement moins important que le nombre de textes originaux. Les sources de langue parlée sont limitées, et le nombre et le type de textes traduits peuvent également varier selon la direction de traduction, c'est-à-dire qu'un corpus peut englober plus de textes traduits du français en norvégien que vice-versa, par exemple. De plus, les traductions dépendent des choix individuels que fait chaque traducteur, et celui-ci, n'étant qu'un être humain, peut parfois commettre des erreurs. Il risque effectivement de se laisser influencer par la langue-source, en ne pas choisissant un terme idiomatique, mais plutôt un terme qui se rapproche plus à la langue originale. Il peut donc être pertinent de se demander si les traductions sont réellement représentatives de l'usage normal de la langue. En compensation de ce problème, nous pouvons inclure des traductions dans les deux directions, ainsi que des textes originaux et traduits comparables dans la même langue.

Il existe un troisième type de corpus, le *corpus aligné*, qui est une combinaison des corpus comparable et de traduction. Un tel corpus permet la réalisation d'études contrastives à base de textes originaux comparables aussi bien que de textes originaux et traduits. Il permet également d'étudier des problèmes de traduction du français en norvégien et vice-versa, ainsi que la relation entre des textes originaux et traduits de la même langue, et finalement, il peut révéler des caractéristiques générales des traductions (Johansson 1998 : 8-9).

Dans cette étude, je me servirai d'un corpus aligné et d'un corpus de traduction.

2.3 SOURCES

2.3.1 OSLO MULTILINGUAL CORPUS (OMC)

Les sources de cette étude sont tirées d'Oslo Multilingual Corpus (OMC), qui englobe à la fois des textes littéraires et non-littéraires.

2.3.1.1 LE CORPUS ALIGNÉ

Le corpus aligné contient des textes français et norvégiens originaux et traduits, et peut servir de corpus comparable (comparaison de textes originaux dans les deux langues), de corpus de traduction (comparaison de textes français originaux ou traduits avec leurs correspondances norvégiennes), ainsi que de comparer des textes originaux et traduits dans la même langue, ou de comparer des traductions dans les deux langues.

Le corpus français-norvégien englobe vingt textes, dont dix originaux dans chaque langue, ainsi que leurs traductions. Ces extraits, dont le nombre de mots varie d'environ 8 500 à 15 000, sont tirés des débuts de textes publiés entre 1982 et 1999. Un des points forts de ce corpus est le nombre élevé d'auteurs et de traducteurs représentés, étant plus de 40.

Bien que tous les extraits soient non littéraires, ils présentent des variations au niveau de l'embranchement personnel et temporel. Il faut tenir compte du fait qu'un texte généralement embrayé peut contenir des passages désembrayés, et vice-versa.

Parmi les textes français originaux, nous trouvons deux textes historiques où les événements sont situés dans un passé excluant le temps vécu des interlocuteurs. Quatre textes comportent un *je*-auteur, dont l'un est identique à l'un des textes historiques non embrayés, ce qui est possible du fait que différents genres peuvent être représentés dans un seul extrait. Il y a deux textes historiques qui rendent compte d'événements d'un passé plus récent, pouvant inclure les interlocuteurs dans certains cas. Trois textes n'ont pas d'auteur explicitement manifesté, mais leur aspect temporel permet l'inclusion des interlocuteurs.

Les textes norvégiens sont prioritairement historiques, non embrayés, mais neuf des dix extraits présentent également des passages embrayés, et un des extraits est essentiellement embrayé, décrivant la société norvégienne contemporaine. Finalement, il y a un extrait qui comporte des passages de discours injonctif-instructionnel évoquant des recettes culinaires.

De la même manière que le corpus trilingue de traduction évoqué ci-dessous, le corpus aligné me servira de corpus de traduction, où je prendrai comme point de départ le pronom *on* à la fois dans les textes originaux et traduits pour ensuite étudier ses correspondances norvégiennes. Ce corpus permet également une comparaison entre les textes originaux et traduits français, afin de voir si les emplois de *on* semblent diverger selon qu'il s'agit d'un texte original ou d'une traduction.

2.3.1.2 LE CORPUS TRILINGUE DE TRADUCTION

Le corpus trilingue de traduction comprend des textes littéraires norvégiens ainsi que leurs traductions françaises et allemandes correspondantes. Étant donné que je me limiterai à l'étude des textes norvégiens et français, je ne prends pas en compte les traductions allemandes dans ce qui suit.

Ce corpus englobe sept extraits de textes littéraires norvégiens, publiés entre 1978 et 1999, ainsi que leurs traductions françaises. Bien que corpus aligné présente deux fois plus d'extraits, le corpus littéraire est deux fois plus important au niveau du nombre de mots.²⁵

Cependant, ce type de corpus présente le désavantage de ne pas contenir des textes originaux français, ce qui implique qu'il ne sera pas possible d'étudier à partir des textes littéraires les différences d'emploi de *on* selon qu'il s'agit d'un texte original ou d'une traduction, et, de plus, les résultats obtenus de l'emploi de *on* dans les textes littéraires risquent d'être marqués par l'influence de l'original norvégien. En outre, quatre traductions françaises sur sept sont effectuées par le même traducteur, ce qui nuit à la représentativité du corpus.

²⁵ Au mois d'octobre 2005, le nombre de mots du corpus aligné est d'environ 525 000, alors que celui du corpus trilingue de traduction est d'environ 1,04 millions.

3 LES VALEURS DÉTERMINÉES DE *ON* ET LEURS ÉQUIVALENCES NORVÉGIENNES

Les valeurs déterminées du pronom *on* se caractérisent par la désignation d'individus précis et identifiables grâce au contexte. L'emploi de ce pronom au lieu d'un pronom personnel constitue alors souvent un choix délibéré afin d'ajouter une nuance stylistique à la simple valeur référentielle. Toutefois, *on* connaît également des emplois déterminés non stylistiques, dont l'emploi commutable avec le pronom personnel de la quatrième personne *nous* est particulièrement usité, notamment dans la langue parlée.

Ce chapitre présentera d'abord les valeurs stylistiques de *on* et finalement les valeurs non stylistiques dans les textes littéraires et non littéraires, ainsi que leurs correspondances norvégiennes dominantes.

3.1 VALEURS DÉTERMINÉES STYLISTIQUES DE *ON*

Les textes littéraires et les textes non littéraires présentent des divergences quant à la référence de *on*, à la fois à l'égard de la fréquence d'emploi et de l'identité du ou des référent(s). Je présenterai d'abord les valeurs stylistiques dans les textes littéraires, où le discours rapporté joue un rôle important, pour ensuite aborder l'emploi stylistique dans les textes non littéraires.

3.1.1 *ON* STYLISTIQUE DANS LES TEXTES LITTÉRAIRES

Il y a une chose dans les romans qui me fascine : on voit un nom sur la couverture, c'est le nom de l'auteur, mais on ouvre le livre, et la voix qui parle n'est pas celle de l'auteur, c'est celle du narrateur. À qui appartient cette voix ? Si ce n'est pas celle de l'auteur en tant qu'homme, c'est celle de l'écrivain, c'est-à-dire une invention. Il y a donc deux protagonistes. (Adam 1999 : 116)

Ces propos de Paul Auster, auteur américain, tirés d'un entretien avec *Le Monde* le 26 juillet 1991, illustrent la complexité narrative des textes littéraires. Le récit fictif, comme tout texte, a pour source un auteur, ce qui signifie l'être humain inventeur de l'histoire, vivant dans le monde réel. Celui-ci met en scène des personnages fictifs, dont l'un peut se voir attribuer le rôle du narrateur, qui constitue le locuteur de l'énoncé, engagé dans la situation d'énonciation. Le texte littéraire est dans ce cas embrayé sur un des personnages, qui se fait désigner

directement par le pronom personnel *je*. Celui-ci constitue alors le centre énonciatif et la source des points de vue des passages narrés.

L'auteur dispose également d'une autre possibilité concernant la narration, à savoir le texte littéraire non embrayé, où tous les personnages de la fiction se désignent, dans le discours narratif, par les pronoms personnels de la troisième et de la sixième personne *il/elle* et *ils/elles*, ou bien par le pronom *on*. Le pronom personnel *je* ne s'emploie quasiment pas dans le discours narratif de ce type de textes littéraires, car il désignerait alors l'auteur, qui fait très rarement référence à lui-même, laissant plutôt parler et agir les personnages fictifs. Or, il en va différemment dans le cas du discours rapporté, nécessairement embrayé, où les personnages peuvent se faire désigner par des pronoms déictiques. Dans les textes littéraires, le discours direct représente les dialogues fictifs des personnages, et constitue de ce fait un élément de langue parlée à l'intérieur d'un texte écrit, ce qui a des répercussions sur les valeurs de *on* rencontrées.

La coloration subjective liée aux valeurs stylistiques implique que celles-ci se rencontrent essentiellement dans le discours rapporté, représentant les pensées et les paroles des personnages. Le discours narratif est plutôt objectif, notamment lorsque le texte littéraire en question n'a pas de narrateur-personnage qui présente les événements de son point de vue. En ce qui concerne le texte littéraire non embrayé, je m'attends par conséquent à ne trouver l'emploi de *on* stylistique que dans le discours rapporté. Bien qu'il soit possible de rencontrer ce type de valeurs dans le discours narratif embrayé, il me semble que ce soit le discours rapporté, en raison de son aspect subjectif, qui présente la plupart des occurrences de *on* stylistique.

Je traiterai d'abord de la valeur stylistique de *on* incluant le locuteur de l'énoncé prioritairement ou uniquement, pour continuer avec celle où il désigne l'allocutaire et finir par la valeur où il réfère à un tiers.

3.1.1.1 A1 : ON INCLUT LE LOCUTEUR UNIQUEMENT OU PRIORITAIREMENT

Les textes littéraires embrayés peuvent contenir des emplois stylistiques de *on* dans le discours narratif, car le narrateur-personnage présente forcément le récit dont il fait partie de manière subjective. Je présenterai d'abord l'emploi A de *on*, où le pronom inclut le locuteur uniquement ou prioritairement. Les occurrences examinées dans ce mémoire sont mises en italiques, ce qui implique que le premier emploi de *on* dans l'exemple ci-dessous, de valeur indéterminée, ne sera pas traitée ici :

- (55) Ce dont je suis sûr, en tout cas, c'est que les commères vont encore pouvoir s'en donner à cœur joie. Vu ce qu'on nous bassine avec ce mur de merde, *on* a l'impression qu'il n'y a plus que des commères, même dans la police.
(PR1TF)

Men de får vel litt å snakke om igjen, kjerringene, tenker jeg. Sånn som de maser med den der jævla veggen, så skulle en tro de ikke var annet enn kjerringer i politiet heller.
(PR1)

Le discours narratif du roman dont cet exemple est tiré est pris en charge par un narrateur-personnage. L'emploi de *on* ci-dessus désigne le locuteur prioritairement, mais celui-ci s'assimile à une masse d'individus anonymes qui partagent le même point de vue, en l'occurrence une insulte, ce qui explique la volonté de la part du locuteur de se « dissimuler ». Maingueneau (2000 : 24) évoque que « la communication verbale est une relation sociale et est ainsi soumise aux règles de *politesse*. » Il est évident qu'il n'est pas poli d'insulter quelqu'un, et en se dissimulant à l'intérieur d'une collectivité anonyme, le locuteur peut maintenir sa *face positive*, c'est-à-dire « l'image valorisante de soi qu'on s'efforce de présenter à l'extérieur. » (op.cit.)

L'exemple ci-dessous comporte un pronom *on* qui peut être interprété de deux manières différentes, à savoir soit en tant que valeur déterminée, soit en tant que valeur indéterminée :

- (56) Au reste, il m'est arrivé en deux ou trois circonstances d'être effectivement "reconnu" et d'avoir une longue conversation avec l'employé qui "m'"avait vendu l'objet. Voilà ce qui se passe quand *on* sait se fondre dans la masse.
(KF1TF)

Det har forresten hendt et par ganger at jeg er blitt "gjenkjent" og har ført en lang, hyggelig samtale med ekspeditøren som solgte "meg" varen. Slikt skjer når man ikke skiller seg ut fra andre folk.
(KF1)

On pourrait en effet avoir une valeur indéterminée ici, car le procès verbal peut s'interpréter comme une vérité générale valable pour les êtres humains en général dans un énoncé « débrayé » de toute situation particulière. Le cotexte indique pourtant que le pronom désigne prioritairement le narrateur-personnage. Celui-ci étant un voleur, il cherche effectivement à se fondre dans la masse. Le pronom peut ainsi avoir une valeur de coquetterie, où il sert à ne pas désigner le locuteur de manière directe, ce qui menacerait sa face positive, étant donné que la vantardise n'est pas très estimée.

L'ambiguïté entre *on* déterminé et indéterminé semble pouvoir survenir lorsque le pronom se trouve dans un énoncé « débrayé », qui lui-même fait partie d'un cotexte embrayé. Le « débrayage » est indiqué par l'emploi du présent omnitemporel et de certains adverbes temporels, tels que *toujours* et *jamais*.

Il me semble que, de la même manière que dans l'exemple (56), le pronom *on* de l'exemple ci-dessous présente une certaine nuance indéterminée :

- (57) Mais rien ne presse, se dit-il, peut-être vaut-il mieux attendre de voir comment les choses vont tourner. Ce n'est pas tous les jours qu'*on* devient armateur et sans doute convient-il d'avancer à petits pas sans se presser.

(BHH1TF)

Men det har jo ingen hast, sier han til seg selv, kanskje er det klokkelig å vente og se hva det alt sammen blir til. Et rederi er ikke noe en grunnlegger hver dag, det er best å ta små skritt og la tingene ha sin tid.

(BHH1)

Le discours direct représente ici les pensées de l'armateur. Le cotexte apporte l'information que celui-ci, c'est-à-dire le sujet de conscience, parle de soi-même prioritairement, car il vient de devenir armateur. Cependant, la présence de l'adverbe « débrayé » *tous les jours* ainsi que du présent omnitemporel y ajoute une certaine nuance de vérité générale, permettant d'étendre la référence à la classe des armateurs.

L'emploi de *on* stylistique désignant le locuteur est plus fréquent dans le discours rapporté que dans le discours narratif étant donné qu'il peut alors apparaître dans les textes littéraires non embrayés aussi bien que dans ceux comportant un narrateur-personnage. Le discours direct constitue une forme de discours rapporté très usitée dans les textes littéraires, permettant de reproduire les dialogues entre les personnages. Le dialogue représente une situation d'énonciation à partir de laquelle les formes linguistiques prennent directement leur référence, et c'est par conséquent la référence déictique qui y domine. De plus, étant une imitation de la langue orale, le discours direct peut présenter certaines caractéristiques de la langue parlée, ce qu'en témoigne un des extraits du corpus littéraire en particulier, comportant des discours en dialecte norvégien, qui sont rendus au style familier en français :

- (58) "Tu dances pas tellement toi, Tomas?" "Non." "Y'a quéqu'chose qui t'chagrine, mon garçon?" "Oh, y a qu'*on* est fatigué", dit-il avec légèreté.

(HW2TF)

— Du danse ikkje mykkje, Tomas? — Nei. — E det nokka som plage dæ gut? — Å, man blir nu trøtt, sa han lett.

(HW2)

Grâce au cotexte antérieur immédiat, comportant des questions désignant comme allocutaire Tomas, le sujet de conscience de la phrase à sujet *on*, il n'y a pas d'ambiguïté quant à la référence du pronom lorsque celui-ci prend la parole. Il n'est pourtant pas évident d'expliquer la raison pour laquelle *on* stylistique est employé ici, mais il est possible que Tomas trouve embarrassant d'être fatigué lorsqu'il se trouve dans une fête, et le choix de

l'emploi stylistique de *on* peut ainsi s'expliquer par la volonté d'éviter de menacer la face positive du sujet de conscience.

Dans l'ensemble, le pronom *on* désignant le locuteur prioritairement ou uniquement correspond aux pronoms indéfinis norvégiens *man* et *en*. Il me semble que l'emploi du pronom personnel de la première personne *jeg* au lieu d'un des pronoms indéfinis serait acceptable dans l'exemple (58), où le pronom ne peut désigner que le sujet de conscience, Tomas (Å, *æ blir nu trøtt, sa han lett*). Celui-ci est repéré directement par le fait que son partenaire de la situation d'énonciation le désigne par les pronoms personnels de la deuxième personne *du* et *dæ* en lui posant une question qui concerne lui-même uniquement. Toutefois, l'emploi d'un pronom indéfini peut, comme nous l'avons vu, être le résultat d'un choix délibéré de la part du sujet de conscience d'éviter de menacer sa propre face positive.

Les autres exemples, par contre, acceptent difficilement, voire pas du tout, l'insertion du pronom personnel :

(59) ? Sånn som de maser med den der jævla veggen, så skulle *jeg* tro de ikke var annet enn kjerringer i politiet heller.

(60) ? Slikt skjer når *jeg* ikke skiller *meg* ut fra andre folk.

(61) ? Et rederi er ikke noe *jeg* grunnlegger hver dag, det er best å ta små skritt og la tingene ha sin tid.

Les énoncés (60) et (61) sont marqués par une nuance de vérité générale, c'est-à-dire que le contenu peut concerner une classe d'individus (61) ou les êtres humains en général (60), ce qui rend difficilement acceptable l'emploi du pronom personnel déictique *jeg*, qui réfère au locuteur uniquement. L'emploi générique du pronom personnel de la deuxième personne *du* est pourtant plus acceptable (*Et rederi er ikke noe **du** grunnlegger hver dag*), ce qui va à l'encontre de la théorie de Blanche-Benveniste, qui prétend que tous les pronoms personnels peuvent assumer une valeur générique, le pronom *je* y compris (cf. 1.4.2).

Il est moins évident d'expliquer la raison pour laquelle l'énoncé (59) paraît peu acceptable, car il ne s'agit pas d'une vérité générale ici, et le cotexte indique que le point de vue repose chez le locuteur. Or, l'emploi du pronom indéfini permet d'élargir la référence à des individus non identifiés qui sont du même avis. De plus, il s'agit sans doute d'une expression plus ou moins figée (*en skulle tro at...*), où l'emploi de *jeg* se rencontre plutôt dans la construction (*det skulle **jeg** tro*).

L'exemple suivant témoigne également d'un emploi de *on* où l'emploi du pronom personnel déictique *je* est évité afin de ne pas référer de manière trop directe :

- (62) Comme je m'enquerais de l'objet de sa visite, elle s'est mordu la lèvre et, se détournant à moitié, s'est mise à tripoter les boutons de son manteau. Sur quoi, ayant à nouveau rejeté la tête en arrière puis lancé un regard en biais vers la fenêtre, elle a demandé ce qui allait advenir de la mission du Presbytère. L'ancien pasteur organisait une réunion tous les quinze jours, et nombreux étaient ceux qui se demandaient s'il y en aurait bientôt une ou si *on* allait les supprimer complètement.
(BHH1TF)

Da jeg spurte hva saken gjaldt, bet hun seg i leppen og ble stående halvt bortvendt og fomle med knappene i kåpen. På ny et kast med hodet, så stirret hun skrått ut av vinduet og spurte hvordan det ble med prestegårdsmisjonen. Gamlepresten hadde holdt møter hver fjortende dag, og det var mange som lurte på om det snart ble et møte, eller om de skulle holde helt opp.
(BHH1)

L'énoncé *nombreux étaient ceux [...]* complètement constitue un discours indirect dont le locuteur de l'énoncé est identique au narrateur-personnage, et dont le sujet de conscience du discours cité est formé par un collectif anonyme désigné par le pronom démonstratif *ceux*. J'ai déjà évoqué que c'est le locuteur qui constitue le centre énonciatif du discours indirect. Celui-là s'identifie comme le référent du pronom *on* notamment par le biais de la lecture d'un cotexte plus étendu, fournissant l'information que le locuteur est identique au nouveau pasteur. L'emploi de *je* déictique serait alors possible dans cet exemple, mais c'est pourtant le pronom indéfini qui s'y impose afin d'être plus fidèle à la version originale norvégienne, dépourvue de support humain.

Le norvégien utilise ici une locution verbale *holde opp* qui présente un comportement différent du verbe français *supprimer*. Ce premier autorise deux constructions différentes, dont l'une comporte un sujet suivi par la locution verbale ainsi qu'un complément prépositionnel introduit par la préposition *med* (*X holde opp med Y*). Dans cet exemple, c'est l'autre structure possible qui est employée. Le sujet agentif de la première construction est supprimé, et le régime de la préposition, qui a été effacée, entre dans la position du sujet (*Y holde opp*). La locution verbale norvégienne permet ce changement des arguments tout en gardant la diathèse active, alors que le verbe transitif français *supprimer* aurait connu une passivation avec une telle transformation. L'emploi du passif est pourtant beaucoup moins fréquent en français qu'en norvégien, et la phrase active à sujet *on* constitue une de ses constructions concurrentes du point de vue fonctionnel. L'absence d'agent de la version norvégienne témoigne de la faible importance de son identité dans l'énoncé, en même temps que cette construction sert à respecter la cohésion textuelle en maintenant le sujet « réel » de la phrase précédente, *et møte*, par la reprise de l'anaphore *de*. Cependant, l'énoncé norvégien semble quelque peu ambigu, car il est sans doute possible de s'imaginer une référence humaine au pronom *de*, auquel cas nous aurions affaire à la construction (*X holde opp*), dont le *Y* reste implicite. Toutefois, il me semble que *de* renvoie à *møte*, notamment vu que celui-

ci est plus facilement récupérable, se trouvant dans le cotexte antérieur immédiat, et également parce que cette interprétation respecte la cohésion textuelle.

De son côté, le pronom indéfini *on* exprime un agent de manière tellement faible qu'il entre, lui aussi, dans une construction qui ne met pas l'accent sur l'agent du procès. Cependant, il y a une différence de nuance entre la phrase à sujet *on* et la phrase norvégienne, car cette première évoque quand même une présence humaine, agentive, bien qu'elle soit de référence faible. Gaatone (1998 : 243) évoque le fait que le pronom *on*, « comme le passif, permet de décrire un procès sans agent ou, en tout cas, sans agent précis ». C'est mon avis que la notion d'agent, ou, plus précisément, la notion de support humain, n'est jamais totalement supprimée.

Le discours indirect libre représente un cas particulier quant à la classification de la valeur de *on*, ce qui est dû au fait que le centre énonciatif est constitué à la fois par le locuteur de l'énoncé et le sujet de conscience, à la différence des discours direct et indirect, où le centre énonciatif est représenté par le sujet de conscience et le locuteur de l'énoncé respectivement. Il s'ensuit que, dans le cas du discours indirect libre, il est difficile de catégoriser la référence du pronom *on* dans un exemple tel que le suivant sous la valeur référant au locuteur de l'énoncé ou sous celle désignant l'allocutaire. Le discours indirect libre est rendu en italiques :

- (63) Elle continuait de nier tout en bloc, à moins qu'elle n'éludât la réponse, soit en m'adressant un regard en coin, soit en partant d'un grand éclat de rire, soit en me reprochant de m'arrêter stupidement à des détails de ce genre. *Avait-on idée d'être aussi jaloux?*
(KF1TF)

Ennå nektet hun alt, eller vred seg unna et svar med et blikk og en latter og en beskyldning om at jeg var tåpelig som heftet meg slik opp i dette; *var jeg virkelig så sjalu?*
(KF1)

Le cotexte identifie *elle*, c'est-à-dire la femme d'Adam, l'auteur du journal intime et par conséquent le locuteur du discours narratif, comme sujet de conscience du discours indirect libre. Le cotexte permet également d'identifier le référent de *on* comme le locuteur lui-même. La version norvégienne emploie le pronom personnel de la première personne *jeg*, alors que le traducteur français a choisi l'emploi de *on*, qui, grâce à son aspect polysémique, se voit particulièrement apte à entrer dans un énoncé polyphonique, où résonnent plusieurs voix différentes, dont le discours indirect libre constitue un exemple par excellence.

En vue de la classification de la référence de *on*, je me trouve obligée d'accorder plus d'importance soit au locuteur, soit au sujet de conscience en tant que centre énonciatif. Si je mets l'accent sur le locuteur, le pronom *on* assume la valeur A, en désignant celui-ci

uniquement. Or, si j'insiste sur le sujet de conscience en tant que centre énonciatif, en l'occurrence *elle*, pour qui le locuteur de l'énoncé constitue l'allocutaire, le pronom assume la valeur B, où le pronom désigne ce dernier uniquement ou prioritairement. Je pense que la première solution soit la meilleure, opinion appuyée notamment par le fait que c'est chez le locuteur que repose le point de vue dans le reste du texte. De plus, le discours indirect libre de la version norvégienne contient le pronom personnel déictique de la première personne *jeg*, référant directement au locuteur de l'énoncé. Cependant, cette problématique n'est qu'une question de classification, et n'a pas de répercussions sur l'identité de la personne désignée.

Les textes littéraires embrayés se caractérisent par le fait que, dans l'ensemble, le locuteur n'apparaît pas en tant que rédacteur du texte. Un auteur réel peut cependant dans certains romans mettre en scène un auteur fictif, ce qui est le cas d'un des extraits du corpus. Le narrateur-personnage du roman en l'occurrence prétend en être l'auteur réel²⁶, et s'autodésigne de ce fait de temps à autre en référant au processus d'écriture :

(64) *On ne dira pas ici de quelle manière cette autodiscipline fut vécue au fil des ans, il en sera longuement question le moment venu.*
(BHH1TF)

Hvordan det i årenes løp gikk med hans selvtukt, skal ikke utredes her, det vil bli inngående behandlet når tiden er inne.
(BHH1)

Cet emploi de *on* est appelé *on d'auteur* et constitue une sous-catégorie du *on de modestie*, qui est rapproché au *nous de modestie*. Nous allons voir d'autres exemples de cet emploi dans la section 3.1.2., qui traite d'emplois de *on* stylistique dans des textes non littéraires.

Le pronom *on* de l'exemple ci-dessus correspond à un *s-passif*, qui est un passif dit morphologique, étant donné qu'il est formé en ajoutant un *-s* à la forme infinitive du verbe. Alors que le passif périphrastique, ajoutant au participe passé un des verbes auxiliaires *være* ou *bli*, dont le dernier est le plus répandu, peut se combiner avec la majorité des verbes, le *s-passif* ne peut se réaliser qu'avec un nombre limité de verbes.

J'aborderai maintenant l'emploi de *on* désignant l'allocutaire uniquement ou prioritairement.

²⁶ Ce roman contient également un deuxième narrateur-personnage, à savoir le père de l'auteur-narrateur fictif, qui est identique au locuteur de l'énoncé de l'exemple (62).

3.1.1.2 B1 : ON DÉSIGNE L'ALLOCUTAIRE UNIQUEMENT OU PRIORITAIREMENT

L'emploi stylistique de *on* désignant l'allocutaire dans les textes littéraires est moins fréquent que celui référant au locuteur, ce qui n'est guère surprenant étant donné que dans l'ensemble, le narrateur ne s'adresse pas au lecteur dans ce genre de textes, ce qui implique que cet emploi, nécessairement embrayé, ne se rencontre que dans le discours direct. En désignant l'allocutaire indirectement par le biais du pronom *on*, le sujet de conscience du discours direct crée une certaine distance envers son partenaire de la situation d'énonciation, ce qui peut être dû à une volonté d'ajouter une nuance de mépris ou de tendresse à la désignation de l'allocutaire. Cependant, n'ayant pas rencontré ces valeurs dans le corpus littéraire, il semble être plus courant que le pronom *on* sert à marquer la discrétion afin de respecter la convention sociale de la politesse. Le pronom indéfini norvégien *en* peut, dans ce cas également, exprimer une nuance stylistique équivalente à celle exprimée par *on* :

(65) "Peut-être qu'*on* ne reçoit pas de visiteurs juste avant Noël ici à Reinsnes?" demanda-t-il en s'avancant les deux mains tendues.
(HW2TF)

— Kanskje en ikke tar imot så tett oppunder jul, her på Reinsnes? spurte han mens han kom mot henne med utstrakte hender.
(HW2)

Le complément circonstanciel *ici à Reinsnes* mène à l'interprétation de *on* comme incluant d'autres habitants de Reinsnes, c'est-à-dire que la référence du pronom semble assimiler l'allocutaire à des représentants de la « personne absente ». Or, le cotexte, notamment l'énoncé de forme interrogative, laisse entendre que le sujet de conscience s'adresse prioritairement à son allocutaire. L'emploi de *on* permet au sujet de conscience du discours direct de s'exprimer de manière plus discrète et polie en désignant l'allocutaire de manière indirecte. Celui-là aspire la politesse, car il demande, de manière indirecte également, la permission de rester à Reinsnes, ce qui constitue une parole menaçante pour la *face négative* de l'allocutaire. Celle-ci correspond au « territoire physique », notamment au corps ou à l'intimité des individus. La promesse constitue de ce fait un exemple d'une parole menaçante pour la face négative du locuteur, alors que l'ordre menace celle de l'allocutaire. La demande de permission de rester à Reinsnes menace de ce fait la face négative de l'allocutaire, car si celui-ci l'accepte, il se voit obligé à faire des efforts pour le locuteur, notamment lui assurer le vivre et le couvert.

L'exemple ci-dessous constitue la suite de l'exemple (65), et la phrase à sujet *on* menace ici la face négative de l'allocutaire en exprimant une demande de rester une certaine durée chez celui-ci :

(66) "Allez-vous rester longtemps ici?" Il tenait sa main entre les deux siennes, comme s'il voulait la réchauffer. "Jusqu' au prochain vapeur, si *on* m'en donne la permission? Je vais essayer de ne pas déranger."
(HW2TF)

— Blir han lenge i våres hus? Han holdt hånden hennes mellom begge sine som om han ville varme den. — Til neste damp om det går an? Jeg skal ikke være til bry.
(HW2)

Cet exemple est doublement intéressant. D'une part, la première phrase interrogative témoigne de la possibilité du français d'employer la forme de politesse *vous* tandis que le texte norvégien emploie le pronom personnel de la troisième personne *han* pour désigner l'allocutaire de manière discrète et polie. D'autre part, la phrase à sujet *on* traduit une *construction impersonnelle*, dépourvue d'un sujet véritable, n'ayant qu'un sujet impersonnel *det*. De la même manière que le passif, les constructions impersonnelles servent entre autres à dégrader le sujet en le mettant dans la zone postverbale, ainsi qu'à insister sur le procès verbal. Cependant, alors que ce ne sont que les verbes transitifs qui sont passivables, l'impersonnalisation exige des verbes intransitifs. Le pronom *il/det* constitue le sujet formel, et le verbe est suivi par une *séquence impersonnelle* qui correspond, dans le cas d'une construction impersonnelle active, au seul argument de la base verbale, c'est-à-dire le sujet de la phrase personnelle correspondante. Je reviendrai au *passif impersonnel* dans la section 3.2.1.2 :

(67) Il arrive *deux hommes*.

Deux hommes arrivent.

(68) Det kommer *to menn*.

To menn kommer.

Les deux versions de l'exemple (66) gardent ainsi toutes les deux une distance de politesse envers l'allocutaire, bien qu'elles s'adressent à celui-ci de manières indirectes différentes. En effet, la construction impersonnelle norvégienne permet de ne pas mentionner le support humain du tout, alors que le pronom *on* exprime celui-ci, mais de manière tellement vague que l'allocutaire se voit désigner indirectement.

3.1.1.3 C : ON STYLISTIQUE INCLUT LA « PERSONNE ABSENTE »

La valeur de *on* maquillant l'identité de la « personne absente » pour des raisons affectives est très peu usitée. Je n'en ai pas trouvé d'occurrences dans le discours narratif, ce qui est dû à son caractère plutôt objectif, même lorsque le texte inclut un narrateur-personnage, tel que dans l'exemple ci-dessous. En effet, le seul exemple de cette valeur de *on* trouvé dans le corpus trilingue de traduction est tiré du discours indirect libre :

- (69) "A partir d'dimanche prochain y'en aura justement un! Veux-tu maintenant t'déménager dans l'fumoir, qu'on ait la paix!" Le commissaire resta là, planté, le visage cramoisi. *A la cuisine, comme partout dans la maison, on avait été témoin de la scène. Il était venu pour remettre de l'ordre. Et voilà comment on le remerciait!*
(HW2TF)

— Fra neste søndag gjør det jammen så! —Vil du så forflytte dæ til røkeværelset så det kan bli fred. Lensmannen ble stående. Med dyprødt åsyn. *Folk i kjøkkenet og i stuene ble vitne til opptrinnet. Han var kommet til gårds for å ordne opp. Og dette var takken!*
(HW2)

Le pronom *on* se trouve ici à l'intérieur d'un discours indirect libre, qui suit un discours narratif rendant compte de la réaction du commissaire, sujet de conscience du discours rapporté, aux propos du discours direct. Le passage du discours narratif, objectif, au discours indirect libre, dont le point de vue repose chez le commissaire, est rendu explicite par le passage du passé simple à l'imparfait. Le sujet de conscience du discours direct menace par ses paroles à la fois la face positive et la face négative du commissaire, en donnant un ordre de manière impolie. Ce dernier, insulté, marque une distance de mépris envers ce premier par l'emploi de *on*. Cet exemple de *on* est non ambigu, car le pronom désignerait la « personne absente » dans le discours direct aussi (*Et voilà comment on me remercie*).

Bien qu'il soit généralement admis que le français est une « langue nominale », alors que le norvégien est une « langue verbale », nous trouvons ici la situation inverse, où le traducteur français a fait traduire l'attribut du sujet nominal *takken* par un verbe à l'actif *remerciait*, dont les sujets respectifs sont le pronom démonstratif, impersonnel, *dette*, et le sujet *on*, exprimant un agent humain. Or, cette déviance apparente peut s'expliquer par le fait qu'il s'agit d'expressions plus ou moins figées dans les deux langues.

J'aborderai maintenant les valeurs stylistiques de *on* dans les textes non littéraires.

3.1.2 ON STYLISTIQUE DANS LES TEXTES NON LITTÉRAIRES

Les emplois stylistiques de *on* désignant le locuteur et l'allocutaire dans le discours narratif des textes non littéraires se distinguent nettement des emplois correspondants dans les textes

littéraires. Premièrement, ils sont largement plus fréquents que ces derniers, et deuxièmement, ils expriment d'autres valeurs, notamment la modestie.

La valeur qui réfère au locuteur s'appelle *on d'auteur*, alors que celle désignant l'allocutaire est dénommée *on de lecteur*. L'emploi stylistique désignant un tiers ne s'emploie que dans le discours rapporté, ce qui s'explique essentiellement par le style neutre et objectif du discours narratif. Il en résulte que, étant donné que le discours narratif y domine largement, la partie non littéraire du corpus OMC ne présente pas d'occurrence de cette valeur. Toutefois, nous avons également vu que cette valeur est très peu fréquente même dans les textes littéraires, où l'emploi du discours rapporté est pourtant très répandu.

Je traiterai d'abord de la valeur du *on d'auteur* et ensuite de celle du *on de lecteur* pour ensuite aborder les valeurs non stylistiques du pronom, avant de finir cette section par un exemple de la valeur désignant un tiers dans le discours rapporté.

3.1.2.1 A2 : ON D'AUTEUR

Le locuteur de l'énoncé du discours narratif, qui est le type de discours dominant dans les textes non littéraires, est identique à l'auteur, c'est-à-dire l'être humain vivant dans le monde physique. Celui-ci se manifeste par conséquent de loin plus souvent que l'auteur d'un texte littéraire. Une étude de l'emploi dans les articles scientifiques des pronoms *je*, *nous* et *on*, pouvant désigner le locuteur uniquement (cf. Fløttum 2004), affirme que, bien que l'emploi de *je* semble augmenter à cause de l'influence de l'anglais, c'est le pronom *on* qui domine ce type de textes. Regardons de plus près l'emploi de *on d'auteur* :

- (70) Et c'est ce qui explique qu'à l'époque contemporaine des savants d'un même pays ou de deux pays différents, pouvant complètement s'ignorer mutuellement, sont parvenus, presque simultanément, à des découvertes scientifiques semblables. *On* pense à la découverte de la géométrie analytique par Fermat et par Descartes, du calcul différentiel par Newton et par Leibniz, de la loi physique des gaz par. (sic) Boyle et par Mariotte, des principes de la thermodynamique par Joule, par Mayer et par Sadi Carnot, etc.

(GI1)

Dette forklarer hvorfor lærde i vår tid fra samme land eller fra to forskjellige land, som kan være fullstendig uvitende om hverandre, nesten samtidig har gjort lignende vitenskapelige oppdagelser. Vi kan tenke på oppdagelsen av den analytiske geometri av Fermat og Descartes, differensialregningen av Newton og Leibniz, gassenes fysiske lov av Boyle og Mariotte, de termodynamiske prinsipper av Joule, Mayer og Sadi Carnot osv.

(GI1T)

Le locuteur commente ici son texte, c'est-à-dire qu'il apporte des précisions sur le cotexte antérieur immédiat. Le texte original français se distingue de la traduction norvégienne par le fait que le pronom sujet se combine avec un verbe d'opinion *penser*, dont le sujet de conscience est identique au locuteur de l'énoncé, alors que le norvégien y ajoute le

verbe modal *kan*, exprimant la possibilité. La référence du pronom personnel de la quatrième personne *vi* semble de ce fait englober l'allocutaire, c'est-à-dire le lecteur, aussi bien que le locuteur, étant donné que l'énoncé est formulé comme une invitation à penser à quelque chose. De ce fait, la version norvégienne est quelque peu plus ambiguë que la française, où le locuteur explique plutôt à quoi il pense, en employant le verbe au présent.

La majorité des textes non littéraires présentent l'emploi du pronom *on* désignant le locuteur en combinaison avec un verbe de déclaration, où l'énoncé fait référence à la rédaction du texte :

- (71) Pour l'anecdote, *on* peut citer que lors de son passage à Stockholm il décida de trouver l'épave du navire "Vasa" en utilisant une cloche à plongeur.
(KS1TF)

For kuriositetens skyld kan nevnes at da han var i Stockholm i 1663, ville han gå ned i en dykkerklokke for å lete etter vrakrester fra skipet "Vasa".
(KS1)

- (72) Pour Anna-Eva, cette activité littéraire fut, *on* l'a bien dit, le résultat d'une nécessité.
(OHM1TF)

For Anna-Eva var som sagt denne litterære virksomheten satt igang nærmest av nød.
(OHM1)

Dans les exemples ci-dessus, le pronom français traduit des constructions sans agent, à savoir un s-passif et une construction figée *som sagt* respectivement. Cette dernière, formée d'un complément circonstanciel et d'un verbe non-fini, est sans équivalence en français (**comme dit*). L'introduction d'un pronom sujet et d'un verbe fini, ainsi qu'un complément d'objet direct *l'*, permet de créer une correspondance parfaitement acceptable (*comme on l'a/nous l'avons dit*). Le traducteur a dans cet exemple opté pour une incise formée d'un énoncé à sujet *on*, mais sans *comme*. Les lexèmes verbaux *citer* et *dire* font référence au processus d'écriture, et le pronom *on* réfère par conséquent à l'auteur.

Le pronom *on* de la traduction française ci-dessous se combine également avec un verbe de déclaration, en l'occurrence le verbe *dire*, mais il traduit ici le pronom personnel déictique *jeg*, référant directement au locuteur de l'énoncé :

- (73) Lorsque l'*on* a dit que les composantes de ces enveloppes ne sont pas substituables, cela revient à affirmer que les enveloppes ne sont pas interchangeables elles non plus.
(TL1TF)

Når jeg har sagt at bestanddelene i disse pakkene ikke er substituerbare, sier jeg egentlig at pakkene er usammenlignbare totaltilbud.
(TL1)

On est non ambigu grâce à la présence du verbe *dire* au passé composé qui marque l'aspect accompli d'un procès qui fait référence à la rédaction du texte. Le texte français aurait également pu employer le pronom personnel *je*, mais, comme j'ai évoqué au début de cette section, le *on* d'auteur domine les textes non littéraires au détriment des pronoms personnels *je* et *nous*.

Lorsqu'il y a plus d'un auteur d'un livre, deux en l'occurrence, le norvégien emploie généralement le pronom personnel de la quatrième personne *vi*, alors qu'en français, le pronom *on* peut s'imposer aussi bien que *nous*. Celui-ci connaît la même valeur de modestie, appelée *nous d'auteur*, et peut, aussi bien que *on*, ne désigner qu'une seule personne. L'extrait suivant présente pourtant deux auteurs :

(74) *On* peut rappeler que les Francs opprimèrent les Saxons et les Frisons, les Anglo-saxons les Gallois, tandis que les Arabes pillaient l'Espagne.
(ILOS1TF)

Som eksempler kan vi nevne at frankerne undertrykte saksere og frisere. (sic) angelsakserne herjet hos waliserne, og araberne plyndret i Spania.
(ILOS1)

Le *on* de lecteur présente quelques différences par rapport au *on* d'auteur. Premièrement, celui-là constitue en général l'original, alors que nous avons vu que le *on* d'auteur dans la plupart des cas forme la version traduite de pronoms personnels renvoyant directement au locuteur ou d'expressions dépourvues du support humains, tels que des constructions impersonnelles ou certains types de passifs. Regardons maintenant cet emploi de *on* maquillant l'identité de l'allocutaire dans les textes non littéraires.

3.1.2.2 B2 : ON DE LECTEUR

Étant donné que c'est le procès d'écriture qui constitue la situation d'énonciation des textes non littéraires, c'est l'auteur qui constitue le locuteur du discours narratif. Quant à l'allocutaire, il est alors identique au lecteur, et nous appelons de ce fait *on* de lecteur l'emploi de *on* désignant l'allocutaire uniquement ou prioritairement dans ce type de textes. À un exemple près²⁷, la totalité des occurrences du *on* de lecteur se trouve dans un texte original, ce qui pourrait porter à croire que l'auteur français s'adresse plus souvent aux lecteurs que son homologue norvégien, voire, plus généralement, qu'il est plus présent dans le discours que ce dernier. Cependant, ce résultat peut être occasionnel, et il aurait fallu étudier un plus grand nombre de textes originaux (français et norvégiens) pour en tirer des conclusions précises.

²⁷ Voir l'exemple (78)

Le lexème verbal combiné avec le *on* de lecteur s'emploie souvent au temps verbal du futur, notamment lorsque le locuteur fait allusion au contenu du texte. Quant au locuteur d'un texte non littéraire, il commente souvent la structure de son texte, à la différence du locuteur d'un texte littéraire. Dans l'exemple (75), le futur du lexème verbal *trouver* s'emploie lorsque celui-là s'adresse au lecteur afin d'annoncer la suite du texte :

- (75) *On* trouvera aussi quelques détails inédits au sujet des numérations et des méthodes de calcul mésopotamiennes, ainsi qu'une présentation apportant une lumière nouvelle au fascinant, mais combien délicat problème de l'origine de "nos" chiffres, les chiffres dits "arabes", nés en Inde, voici près de quinze siècles, de l'improbable conjonction de plusieurs grandes idées.
(GI1)

Man vil også finne ukjente detaljer om mesopotamernes telling og regning samt en framstilling som kaster nytt lys over det så fascinerende, men delikate problemet med "våre" talltegn opprinnelse, de såkalte "arabiske" talltegn som fødtes i India for nesten 1500 år siden av det usannsynlige møtet mellom flere store ideer.
(GI1T)

Le pronom *on* en combinaison avec le verbe de perception *voir* au futur renvoie également à la composition du texte non littéraire :

- (76) Mais, *on* le verra encore, Colon lui-même n'est pas un homme moderne, et ce fait est pertinent dans le déroulement de la découverte, comme si celui qui allait donner naissance à un monde nouveau ne pouvait pas, déjà, lui appartenir.
(TT1)

Men Columbus selv er heller ikke, som man vil få se, noe moderne menneske, og dette faktum er av vesentlig betydning for videreutviklingen av Amerikas oppdagelse; som om han som skulle fremkalle den nye verden, ikke selv kunne tilhøre den.
(TT1T)

Il semble pourtant que le pronom peut référer à la fois à l'auteur et au lecteur lorsque le verbe se trouve au passé composé (*on l'a vu*), où ce premier inclut ce dernier à la lecture du texte, et de cette manière, présente l'analyse comme simultanée à la lecture, comme si celle-là s'effectue à fur et à mesure que le lecteur lit le texte.

Alors que nous venons de voir le *on* de lecteur utilisé dans la structuration du texte, les exemples suivants visent l'allocutaire en tant que collègue de recherche :

- (77) Mais *l'on* notera qu'il s'agit ici, non de la saisie presque intellectuelle d'une harmonie entre les parties et le tout, mais d'un plaisir dont Socrate souligne le caractère immédiat et simple.
(JLA1)

Men man må merke seg at det nå ikke dreier seg om en nesten intellektuell forståelse for harmonien mellom delene og helheten, men om en glede som Sokrates understreker har karakter av umiddelbarhet og enkelhet.
(JLA1T)

- (78) *On* ne doit cependant pas oublier que ces derniers arrivèrent dans une région peuplée de gens qui connaissaient la nature et vivaient en harmonie avec elle.
(KS1TF)

Allikevel bør man huske at de fremmede ikke kom til noe tomt og øde land. Det var lokalbefolkningen som kjente og kunne utnytte både landet og sjøen.
(KS1)

Les pronoms personnels de la deuxième personne *tu* ou de la cinquième personne *vous* auraient désigné le lecteur trop directement, et ne s'emploient par conséquent pas pour référer au lecteur dans les textes non littéraires. Dans tous les exemples dans cette section, dans l'original aussi bien que dans les traductions, c'est le pronom indéfini *man* qui s'impose afin de désigner l'allocutaire indirectement de la même manière que *on*. François évoque que le *on* de lecteur constitue une valeur particulière du pronom qui s'emploie « en raison du mode particulier de communication » (1984 : 53). Le locuteur ne s'adresse pas réellement à un lecteur connu, mais à de nombreux lecteurs dont il ne connaît pas l'identité, d'où la fréquence de l'emploi de *on*, qui exprime toujours une nuance indéterminée. Toutefois, le *on* de lecteur est rangé parmi les valeurs déterminées, car il exprime une nuance stylistique, de discrétion, et, de plus, chaque lecteur se sent visé comme lecteur unique, ce qui favorise l'interprétation déterminée.

Le *on* d'auteur et le *on* de lecteur se rencontrent uniquement dans le discours narratif, pris en charge par l'auteur. En ce qui concerne le discours rapporté, il est largement moins courant dans les textes non littéraires que dans les textes littéraires. Toutefois, nous en trouvons un certain nombre d'exemples dans le corpus OMC, notamment des occurrences de *on* commutables avec *nous* dans le discours direct. Un seul exemple englobe le *on* stylistique, mais j'ai choisi de l'inclure dans ce mémoire vu son intérêt du fait qu'il représente une situation de communication courante entre parents et enfants.

3.1.2.3 ON STYLISTIQUE DANS LE DISCOURS RAPPORTÉ

Le *on* stylistique en l'occurrence se trouve dans un discours direct dont le sujet de conscience est un collectif anonyme qui représente la classe des parents, ou plutôt des mères, qui constituent le sujet du livre dont l'exemple est tiré. Le discours direct représente ici une situation d'énonciation classique entre mère et enfant :

(79) Petit à petit, à force de seriner les mêmes "*Qu'est-ce qu'on dit? Merci qui?*", "*Dis Bonjour quand tu entres, dis Bonsoir quand tu sors*", "*Rince ta brosse à dents quand tu as fini de t'en servir*", "*Range tes cahiers et tes livres si tu veux les trouver le lendemain matin au moment de partir pour l'école*", "*Ne mets pas tes chaussures pleines de boue sur le canapé du living*", il s'est produit un mieux incontestable.
(CC1)

Litt etter litt, ved stadig å gjenta det samme: "*Hva sier man? Takk, ikke sant?*", "*Si god dag når du kommer inn, si adjø når du går*", "*Skyll tannbørsten når du er ferdig med den*", "*Legg skolebøkene dine på plass, så finner du dem neste morgen når du skal på skolen*", "*Sett ikke skoene dine full av søle på sofaen i stuen*", ble resultatet unektelig bedre.
(CC1T)

L'emploi de *on* maquillant l'identité d'un allocutaire qui est un enfant est souvent appelé le *on* de « tendresse », marquant l'intimité entre les interlocuteurs, mais il peut également, ce qui est le cas ici, constituer un moyen de ne pas accorder à l'enfant le statut de véritable participant à la situation d'énonciation. L'emploi de *on* souligne la position dominante de l'adulte donnant une instruction. Les pronoms indéfinis *on* et *man* ajoutent également dans ces énoncés une nuance indéterminée à la référence, c'est-à-dire qu'ils ne désignent pas l'allocutaire uniquement, mais celui-ci occupe au contraire une place prioritaire dans un groupe constitué par la classe des êtres humains, car le contenu de l'énoncé vaut pour tout le monde, qui que ce soit.

Les valeurs stylistiques de *on* se résument néanmoins essentiellement à celles rencontrées dans le discours narratif, à savoir le *on* d'auteur et le *on* de lecteur, qui se distinguent nettement des valeurs stylistiques désignant le locuteur et l'allocutaire respectivement dans les textes littéraires. J'aborderai maintenant les valeurs non stylistiques de *on*, commutables avec les pronoms personnels de la quatrième personne *nous* et de la troisième et de la sixième personne *il/elle* et *ils/elles*.

3.2 LES VALEURS DÉTERMINÉES NON STYLISTIQUES DE ON

La possibilité d'exprimer des valeurs déterminées non stylistiques constitue un trait distinctif du pronom *on* par rapport aux pronoms indéfinis des langues norvégienne, anglaise et allemande. Ces valeurs, notamment celles commutables avec *nous* « exclusif » et « inclusif » qui sont les plus courantes, forment les emplois les plus récents de *on*, et les plus « vulgaires » aux yeux des puristes, car ils ne représentent pas un ajout de valeur stylistique, mais s'emploient plutôt à titre de simplification de la conjugaison, constituant des emplois concurrents aux pronoms personnels.

J'examinerai d'abord les valeurs non stylistiques de *on* dans les textes littéraires, où sera exposé dans un premier temps le rôle du discours direct dans les valeurs commutables avec le pronom personnel *nous*. La section 3.2.2 traitera des valeurs non stylistiques dans les textes non littéraires.

3.2.1 LES VALEURS NON STYLISTIQUES DE *ON* DANS LES TEXTES LITTÉRAIRES

L'emploi du discours rapporté est très répandu dans les textes littéraires, ce qui contribue notamment à un grand nombre d'occurrences de *on* non stylistiques. Dans un premier temps, nous allons examiner l'emploi de *on* commutable avec *nous*, où le discours direct joue un rôle particulièrement important, avant d'aborder l'emploi relativement limité de *on* référant à un tiers.

3.2.1.1 D ET E : LES VALEURS DE *ON* COMMUTABLES AVEC *NOUS* ET LE RÔLE DU DISCOURS DIRECT

Les valeurs de *on* remplaçant le pronom *nous* sont de loin les plus fréquentes des valeurs non stylistiques, et représentent également les emplois les plus usités du pronom dans la langue parlée. Je fais la distinction entre deux valeurs, à savoir celle commutable avec le *nous* « exclusif », excluant l'allocutaire, et celle commutable avec le *nous* « inclusif », où ce dernier est inclus. Ces deux valeurs semblent être aussi fréquentes l'une que l'autre, et la distinction entre elles n'a pas de répercussions sur la traduction, car c'est le pronom personnel de la quatrième personne *vi* qui s'impose dans les deux cas. Or, elles présentent quelques différences, notamment quant au type de contexte permettant de récupérer les référents.

En ce qui concerne la valeur exclusive, incluant le locuteur et une ou plusieurs « personne(s) absente(s) », c'est le cotexte qui apporte l'information nécessaire à l'interprétation du pronom. Il y a une tendance forte, notamment dans le français parlé, d'employer *on* en combinaison avec une dislocation énumérant les référents. Le pronom *on*, traité de non anaphorique par définition (cf. Gaatone 1998), a dans ces cas une référence anaphorique :

(80) Dina le regarda presque tendrement en disant: « J'me suis laissé dire que l'Niels en sait un bout sur la vie qu'*on* mène, la Stine et moi. Qu'*on* est comme qui dirait mari et femme! »
(HW2TF)

Dina så nesten ømt på ham, mens hun sa: — Æ hør han Niels har god greie på ka slags liv ho Stine og æ bedrive. At vi skal leve som ektefolk!
(HW2)

Dans les cas de la dislocation à droite, le pronom renvoie à un antécédent dans le cotexte ultérieur, ce qui est appelé référence *cataphorique*. Or, c'est plutôt la dislocation à gauche qui domine en combinaison avec le pronom *on*, qui présente alors une référence

anaphorique. Le fait que l'anaphore domine correspond sans doute à la tendance à commencer une phrase par un élément connu :

(81) — « Cher journal », lit Tone, « aujourd'hui, Siv et moi *on* a joué au Renche ».
(PR1)

”Kjære dagbok”, leser Tone, — ”i dag har jeg og Siv lekt rænsj”
(PR1)

(82) « L' Jacob et moi, *on* parle pas de ça. »
(HW2TF)

Han Jacob og æ snakka ikkje om slikt.
(HW2)

Bien que le norvégien, de même que le français, connaisse cette structure où un pronom reprend la référence d'une construction disloquée, elle ne s'emploie que rarement. Le sujet norvégien correspond de ce fait généralement à la dislocation française composée du pronom personnel *je* et un nom propre, ou de *jeg* et d'un pronom personnel désignant la « personne absente » (*han/hun/de* et *jeg*), auquel cas le cotexte apporte l'information nécessaire pour identifier les référents des pronoms personnels. Le français accepte aussi ce type de formulation, mais, relevant plutôt du langage soutenu, il correspondrait mal avec le style familier de ces énoncés (cf. [...] *la vie que menons la Stine et moi*).

Cependant, la majorité des occurrences de *on* commutables avec *nous* sont dépourvues de dislocations, auxquels cas il faut avoir recours à d'autres marques linguistiques afin d'identifier les référents :

(83) A l'époque, quand *on* était petites, j'm'en rendais pas compte, mais je voyais bien que j'leur plaisais pas.
(PR1TF)

Jeg skjønte det jo ikke den gangen, da vi var små, men jeg merka det, at dem ikke likte meg, [...]
(PR1)

Dans l'exemple ci-dessus, c'est l'adjectif attribut *petites*, portant les marques du pluriel et du genre féminin, qui explicite la référence de la première occurrence de *on*, composée de plusieurs personnes féminines. La lecture d'un cotexte plus vaste permettrait d'identifier ces personnes, à savoir une « personne absente » de prénom *Siv* ainsi que le sujet de conscience du discours direct, c'est-à-dire la personne désignée par les pronoms personnels de la première personne, *je* et *m'*.

La valeur E, commutable avec le *nous* « inclusif », englobant les interlocuteurs, n'emploie guère la dislocation, notamment lorsque le pronom réfère à ceux-ci uniquement, étant donné qu'ils sont directement identifiables par le dialogue représenté par le discours

direct. Cependant, lorsqu'il y a inclusion accessoire d'une ou de plusieurs représentants de la « personne absente », le cotexte et les connaissances encyclopédiques peuvent apporter l'information nécessaire afin d'identifier ceux-ci de manière précise. Le pronom *on* dans les exemples ci-dessous désigne les interlocuteurs uniquement. Cette interprétation est accessible notamment grâce à la sémantique des procès relatés :

- (84) Mais Jacob était malgré tout formaliste. Et du reste, Mère Karen pouvait entrer dans la pièce à n'importe quel moment. « L'père, il dit qu'*on* va s'marier! » lança-t-elle, sans dire bonjour.
(HW2TF)

Men Jacob hadde sans for formene, når det gjaldt sitt eget. Dessuten kunne Mor Karen komme inn i rommet når som helst. — Han far sei at vi skal giftes! slynget hun ut, uten å hilse.
(HW2)

- (85) Et soudain, à l'issue d'une nouvelle danse suivie d'un nouveau verre, elle murmure: « *On* pourrait peut-être aller chez toi. »
(KF1TF)

Etter enda en dans og enda en drink, hvisker hun: "Vi kan godt gå hjem til deg."
(KF1)

En effet, dans les deux cas, le sujet de conscience s'adresse à son allocutaire en parlant de sujets qui concernent tous les deux, à savoir leur mariage et le fait d'aller quelque part ensemble, seuls. Les connaissances encyclopédiques, telles que des connaissances du mariage en tant que pacte entre deux personnes uniquement dans le cas de l'exemple (86), jouent par conséquent également un rôle important pour l'interprétation de ces énoncés.

Toutefois, il peut y avoir ambiguïté quant à l'inclusion éventuelle d'un tiers à la valeur de *on* commutable avec *nous* « inclusif » :

- (86) — Si j'ai dit ça, c'est seulement parce que j'ai tout à coup pensé à quelque chose. Ton père, *on* sait bien que c'est un nazi et, s'il apprend que nous habitons là-haut, il va nous dénoncer aux Allemands.
(BHH1TF)

— Jeg sa det bare fordi jeg kom til å tenke på noe. Faren din er jo nazist, og hvis han får greie på at vi bor her oppe, går han til tyskerne og melder oss.
(BHH1)

L'ambiguïté potentielle est en effet liée à la « personne absente ». Le pronom réfère prioritairement aux interlocuteurs, mais il se peut qu'il inclue également toutes les personnes, ou une partie des personnes, qui pensent que le père de l'allocutaire est un nazi. Dans ce dernier cas, c'est le cotexte qui doit apporter l'information nécessaire pour limiter cet ensemble d'individus. Cependant, l'inclusion ou l'exclusion de la « personne absente » est sans pertinence pour la compréhension, car sa participation n'est de toute façon qu'accessoire étant donné que ce sont les interlocuteurs qui sont inclus prioritairement.

L'incise française de l'exemple (86), formée d'un énoncé à sujet *on*, traduit l'interjection *jo*, sans équivalent français, qui s'utilise en tant qu'adverbe clitique afin d'exprimer un point de vue bien connu, du moins par le sujet de conscience.

3.2.1.2 D ET E : LES VALEURS DE *ON* COMMUTABLES AVEC *NOUS* DANS LE DISCOURS NARRATIF

Les valeurs de *on* commutables avec *nous* sont beaucoup moins fréquentes dans le discours narratif que dans le discours direct, qui constitue une imitation de la langue parlée, où l'emploi de ces valeurs abonde. De plus, l'emploi de *on* incluant le *moi* dans le discours narratif témoigne nécessairement soit de la présence d'un narrateur-personnage, soit de l'auteur en tant qu'être humain vivant dans le monde physique. Étant donné que ce dernier ne se manifeste pratiquement pas dans les textes littéraires, cet emploi se limite aux textes avec un narrateur-personnage. Regardons l'exemple suivant :

(87) Cela faisait trop de chagrin sous le même toit, m'expliqua-t-il. Il se tut, les yeux fixés sur les palmiers du jardin. *On* en resta là, malgré mes timides tentatives pour l'amener à reprendre le fil de la conversation.
(JG3TF)

Det ble for mye sorg under samme tak, forklarte han. Så ble han sittende og se ut i palmehagen. Mer ble det ikke sagt om dette, selv ikke etter et par diskrete forsøk på å ta opp tråden igjen fra min side.
(JG3)

Le pronom *on* correspond nécessairement au *nous* « exclusif », qui exclut l'allocutaire en n'incluant que le locuteur et un tiers, car, l'allocutaire dans le discours narratif est forcément identique au lecteur, à qui, nous venons de le voir, le locuteur ne fait pas référence dans la majorité des cas. Le cotexte permet d'identifier la « personne absente ». En effet, l'exemple ci-dessus fait référence à un dialogue entre le narrateur-personnage et une personne masculine désignée par le pronom personnel *il* dans le premier énoncé.²⁸

La phrase à sujet *on* traduit ici un *passif impersonnel*, qui constitue une sous-catégorie des constructions impersonnelles. Au contraire de celles-ci, c'est un complément d'objet direct ou indirect qui constitue la séquence impersonnelle du passif impersonnel, et le sujet « réel » en est soit absent, soit représenté par un complément d'agent. Le sujet phrastique est représenté par le pronom « postiche » *il/det*. L'emploi de ce type de construction est, pour plusieurs raisons, beaucoup plus fréquent en norvégien qu'en français. D'une manière générale, le français préfère des phrases actives, notamment à sujet *on*, aux constructions

²⁸ La référence du pronom *il* est récupérable par la lecture d'une plus grande partie du cotexte.

passives. Plus spécifiquement, le français pose plus de restrictions sur les verbes admis à la fois dans le passif et dans les constructions impersonnelles, et le passif impersonnel présente effectivement des caractéristiques de tous ces deux types de constructions (Hanisch 2004).

Par ailleurs, l'emploi de *on* commutable avec *nous* « exclusif » se traduit généralement par le pronom personnel *vi* dans le discours narratif comme dans le discours direct :

- (88) De son côté, John me raconta qu'il avait perdu sa femme Sheila, il y a quelques années, des suites d'une longue maladie. Visiblement, il lui avait été très attaché. Ah, la vie n'était pas toujours facile, là-dessus *on* était bien d'accord.
(JG3TF)

John kvitterte med å fortelle at han for noen år siden hadde mistet sin kone etter et langt sykeleie. Hun het Sheila, og jeg forstod at han hadde vært sterkt knyttet til henne. Vi rakk å bli enige om at livet ikke var lett.
(JG3)

La référence déterminée du pronom *on* est récupérable grâce au cotexte qui indique que le pronom désigne le locuteur et John, son partenaire de la situation d'énonciation rapportée par des énoncés au discours indirect (*De son côté, John me raconta [...] maladie*) et au discours indirect libre (*Ah, [...] facile*).

Étant donné que l'allocutaire dans le discours narratif est constitué par le lecteur, l'emploi de *on* commutable avec *nous* « inclusif » ne peut se rencontrer que dans les rares cas où le locuteur de l'énoncé se manifeste en tant qu'auteur rédigeant le roman. Nous avons vu dans la section 3.1.1.1 qu'un des extraits littéraires met en scène un narrateur-personnage qui se présente comme l'auteur du roman. Dans l'exemple suivant, celui-ci inclut le lecteur au procès de rédaction du roman :

- (89) Pourtant, comme *on* le verra, c'est pour d'excellentes raisons que j'ai choisi la fin de ce chapitre sur la trahison pour le relater.
(BHH1TF)

Når jeg likevel tar den med og lar den bil (sic) avslutningen på kapitlet om landssvik, er det som vi skal se, av gode grunner.
(BHH1)

Un autre extrait littéraire se caractérise par un mélange de passages romanesques, dont le locuteur se présente comme narrateur-personnage, avec des passages de contenu scientifique, dont celui-là prétend être l'auteur, ce qui permet qu'il s'adresse au lecteur :

- (90) Si l'*on* s'en tient aux premiers vertébrés terrestres, toutes les classes sont représentées sur l'île mais, à l'exception des oiseaux, il y a peu d'espèces différentes.
(JG3TF)

Holder vi oss til øyas opprinnelige landvirveldyr, er samtlige klasser representert, men bortsett fra det varierte fuglelivet bare med noen ganske få arter.
(JG3)

Le pronom *on* y est ambigu, car il pourrait désigner le locuteur uniquement, où il s'agirait alors du *on* d'auteur faisant allusion au procès d'écriture, mais il pourrait également inclure le lecteur au processus de recherche fictif. La version originale norvégienne n'est pas ambiguë, car le pronom personnel *vi* ne réfère pas au locuteur uniquement, mais il inclut également l'allocutaire, ce qui est appuyé par le fait que ce premier s'autodésigne ailleurs dans le texte par l'emploi du pronom personnel déictique *je*.

J'aborderai maintenant la valeur non stylistique de *on* désignant un tiers, qui s'emploie essentiellement dans le discours narratif, mais qui se trouve également dans des énoncés au discours indirect libre.

3.2.1.3 F : ON NON STYLISTIQUE DÉSIGNANT LA « PERSONNE ABSENTE »

La valeur de *on* désignant un tiers sans marquer de nuance stylistique s'emploie relativement rarement. Regardons un exemple :

- (91) D'évidence, c'est seulement à contrecœur qu'elle adhéra à l'Arche et, à l'issue d'une nouvelle dispute, son père et elle-même passèrent un compromis aux termes duquel *on* confirmait le pardon tout en acceptant qu'elle ne vînt pas plus d'une fois par semaine aux réunions.
(BHH1TF)

Men noe helhjertet medlem av Arken ble Maria ikke, og etter et nytt sammenstøt med faren inngikk de et kompromiss, der forsoningen sto ved makt selv om hun bare møtte opp i forsamlingen en gang om uken.
(BHH1)

Le discours narratif non embrayé de l'exemple ci-dessus est signalé entre autres par l'emploi du passé simple et des pronoms personnels de la troisième personne. Le cotexte, c'est-à-dire notamment ces pronoms personnels et les groupes nominaux, permet d'identifier la référence de *on* comme un tiers constitué par *elle* (=Maria) et *son père*. Cet emploi non stylistique de *on* correspond généralement au pronom personnel de la sixième personne *de*. Dans l'exemple ci-dessous, le pronom *on* désigne les participants à la situation d'énonciation, c'est-à-dire les sujets de conscience des discours directs que sont *Dagny* et *le commissaire* :

- (92) "Elle fait toujours tellement d'histoires", dit Dagny en toussotant. "Oui, c'est en fait à la cuisine qu'elle se plaît", dit le commissaire avec vivacité. Jacob les regardait l'un et l'autre. Le commissaire n'était pas à l'aise. *On* changea de sujet de conversation.
(HW2TF)

— Hun lager alltid så mye ufred, mente Dagny og kremtet. — Ja, det er også i kjøkkenet ho trives, sa lensmannen fort. Jacob skottet på den ene etter den andre. Lensmannen likte seg ikke. De sêg i annen prat.
(HW2)

François (1984) ne mentionne pas la possibilité de *on* non stylistique de n'englober qu'une seule « personne absente », car il semble qu'il prenne alors une valeur stylistique de « maquillage » due à sa valeur de base indéfinie. Cependant, l'exemple ci-dessous contient une occurrence de *on* non stylistique référant à une seule personne :

(93) Etonné, il s'entendit promettre à sa femme qu'il se rendrait le lendemain sur la place du marché pour annoncer le mauvais temps. [...] Grand fut alors l'effroi des gens en entendant le temps qu'*on* leur annonçait, d'autant que l'homme n'avait pas ce ton solennel qu'on lui connaissait habituellement.
(JW1TF)

Han hørte forundret at han lovet hustruen det: Neste dag skulle han gå til markedsplassen og varsle uvær. [...] Stor ble derfor forskrekkelsen hos folk da han forkynte varslet, kanskje spesielt fordi han ikke hadde det vanlige selvhøytidelige i stemmen.
(JW1)

Il s'agit bien de la référence déterminée ici, car le cotexte permet d'identifier le référent de *on* comme l'homme qui annonce le temps. Cependant, bien que la version originale l'identifie directement par l'emploi du pronom personnel *han*, la traduction française apporte une nuance indéfinie à la référence. Grâce à la faible sémantique du pronom français, la phrase à sujet *on* peut constituer une construction concurrente au passif ([...] *le temps qui leur a été annoncé*). La question de savoir pourquoi *on* a été choisi peut également trouver sa réponse dans le cadre du point de vue. Dans le premier énoncé, le point de vue repose chez l'homme qui annonce le temps. Dans le deuxième, ce n'est plus lui qui est à l'origine de l'observation. Il est au contraire devenu l'objet des perceptions des *gens*, c'est-à-dire d'un ensemble d'individus anonymes, qui constitue également la référence de la deuxième occurrence de *on*. Nous y avons par conséquent un exemple de ce que François appelle le *glissement référentiel*, où *on* apparaît plusieurs fois dans le même énoncé ou dans des énoncés consécutifs sans garder la même référence. Celle-ci est rendue explicite dans l'exemple ci-dessus par la combinaison avec, dans le premier cas, le pronom *leur* qui désigne la collectivité d'individus anonymes dont le référent de *on* doit nécessairement être exclu, et, dans le deuxième cas, le pronom personnel *lui*, dont la référence est identique à celle du premier *on*. La version française représente de ce fait un changement net de perspective entre les deux énoncés qui est moins évident en norvégien, où chacune des cinq occurrences du pronom personnel *han* réfère à l'homme qui annonce le temps. L'emploi de *on* au lieu de l'anaphore *il* permet à la fois de souligner que ce sont *les gens* qui sont sources du point de vue, et de ne pas mettre l'accent sur l'agent de la locution verbale *annoncer le temps*, car pour ces premiers, cet événement est sans doute plus important que l'identité de l'agent.

Alors qu'il semble que les emplois de *on* référant à une seule « personne absente » dans le discours narratif sont stylistiques, ils peuvent être non stylistiques dans le discours indirect libre. Celui-ci, en italiques, représente dans l'exemple ci-dessous les pensées du premier sujet de conscience, identique à la personne désignée par le pronom personnel *elle* :

(94) "Es-tu Barabbas?" demanda-t-elle avec sérieux.
"Comment cela?" répondit-il avec autant de sérieux.
On entendait à son accent qu'il n'était pas norvégien.
(HW2TF)

— E du Barabbas? spurte hun alvorlig.
Hvordan det? sa han like alvorlig.
Hun kunne høre på målføret at han ikke var norsk.
(HW2)

Le passage du passé simple à l'imparfait marque entre autres le passage d'un discours objectif à un discours subjectif. J'ai déjà évoqué que ce type de discours rapporté se caractérise notamment par le double ancrage énonciatif, c'est-à-dire que le centre énonciatif se constitue à la fois par locuteur et le sujet de conscience. Cependant, j'ai décidé, strictement dans une optique de classification, d'insister sur le locuteur en tant que centre énonciatif, ce qui me permet, dans un exemple tel que celui ci-dessus, d'établir que cette référence de *on* assume la valeur F, désignant un tiers de manière déterminée et sans marquage de nuance particulière.

J'examinerai dans la section suivante les valeurs déterminées non stylistiques dans les textes non littéraires.

3.2.2 LES VALEURS DETERMINÉES NON STYLISTIQUES DE *ON* DANS LES TEXTES NON LITTÉRAIRES

Le discours direct, constituant une imitation de la langue parlée, forme le type de discours où les valeurs de *on* commutables avec *nous*, très usitées à l'oral, se rencontrent le plus fréquemment. Étant donné que les textes non littéraires sont dominés par le discours narratif, nous pouvons nous attendre à un emploi beaucoup plus restreint de ces valeurs dans ce type de textes que dans les textes littéraires.

Je présenterai d'abord les valeurs commutables avec *nous* pour finir avec celle désignant la « personne absente ».

3.2.2.1 D ET E : L'EMPLOI DU PRONOM *ON* COMMUTABLE AVEC *NOUS* DANS LES TEXTES NON LITTÉRAIRES

La valeur « exclusive », référant au locuteur ainsi qu'à une ou plusieurs « personne(s) absente(s) », n'est pas représentée dans la partie non littéraire du corpus. Or, un emploi qui peut être rapproché à cette valeur est celle où le pronom englobe le locuteur ainsi qu'un ensemble d'individus non identifiés, notamment ce que Fløttum, en reprenant le terme de Swales, appelle « la communauté discursive pertinente », qui comprend en général une communauté de chercheurs d'un domaine de recherche particulier, souvent déterminée par des expressions spécialisées du domaine en question (Fløttum 2004). Cette valeur est pourtant indéterminée d'un point de vue strict, étant donné que les chercheurs en tant qu'individus ne sont pas identifiables.

Le corpus présente quelques occurrences de la valeur « inclusive », où le locuteur, c'est-à-dire l'auteur, s'adresse au lecteur, le plus souvent afin d'inclure celui-ci dans le processus de rédaction du texte :

- (95) Mais, comme *on* le verra, c'est dans le domaine militaire que le pétrole est le plus couramment employé.
(AMA2)

Men det er som vi skal se på det militære området at oljen blir mest benyttet.
(AMA2T)

- (96) Ensemble, les deux choses forment sa vérité, comme *on* l'a vu : c'est le rapport à la nature par le travail qui définit l'universalité des hommes.
(FFU1)

Til sammen utgjør disse to tingene dette samfunnets sannhet, slik vi alt har sett: Det er naturens avkastning av arbeidet som definerer menneskenes universalitet.
(FFU1T)

Le pronom *on* du premier exemple, combiné avec un verbe au futur, vise le texte à suivre, alors que celui du deuxième exemple se combine avec un verbe au passé, renvoyant au cotexte antérieur. Dans l'ensemble, c'est le pronom personnel de la quatrième personne *vi* qui s'emploie en norvégien.

Il est nettement moins fréquent d'inclure le lecteur dans la démarche de recherche, ce qui pourrait être dû au fait que l'auteur a, bien entendu, effectué une analyse antérieurement à la situation d'énonciation dont le lecteur n'a pas réellement pris part. Or, Fløttum indique que les résultats des recherches dans les disciplines humaines « sont présentés comme se développant au fur et à mesure que l'article se rédige » (2004 : 407), ce qui implique que l'auteur peut inclure le lecteur dans ce « développement » de l'analyse. Le pronom *vi* constitue ici aussi la traduction norvégienne dominante :

- (97) Si l'on insère tous ces éléments dans un cadre théorique de communication, *on* remarque qu'un tel procédé réduit le potentiel communicatif des éléments.
(TL1TF)

Når vi setter dette inn i en kommunikasjonsteoretisk ramme, ser vi at en slik prosess reduserer elementenes kommunikative potensiale.
(TL1)

- (98) Mais en mettant ensemble tous les auteurs européens célèbres qui ont été au XXe siècle, à un moment ou à un autre, communistes ou procommunistes, fascistes ou profascistes, *on* obtiendrait un Gotha de la pensée, de la science et de la littérature.
(FFU1)

Men hvis vi la sammen alle de berømte europeiske skribentene fra det 20. århundre som på ett eller annet tidspunkt har vært kommunister eller kommunistvennlige, fascister eller fascistvennlige, så ville vi sitte igjen med en tenkningens, vitenskapens og litteraturens adelskalender.
(FFUIT)

Le pronom *on* de l'exemple ci-dessous semble englober les interlocuteurs prioritairement, étant donné que le *nous* « inclusif » en combinaison avec le verbe *voir* au passé composé fait référence au cotexte antérieur, et sert de ce fait d'une sorte de point de départ pour le raisonnement dénoté par la phrase à sujet *on*. Nous pouvons ainsi penser que *on* et *nous* désignent les mêmes référents. Or, il semble que la référence de *on* puisse être plus étendue, c'est-à-dire quelque peu plus indéfinie, pouvant englober « tout le monde » :

- (99) Mais nous avons vu que la destination de l'être humain n'était pas univoque : la beauté du corps féminin ne dépend pas de son aptitude à remplir la fonction biologique de la reproduction, et, si le corps de l'athlète est beau, *on* peut se demander si la gymnastique est la destination exclusive de l'homme.
(JLA1)

Men vi har sett at målsettingen for menneskelige skapninger ikke er entydig. Skjønnheten i kvinnekroppen avhenger ikke bare av evnen til å oppfylle den biologiske funksjon, reproduksjonen. Og når atletens kropp er vakker, kan man kanskje spørre seg om gymnastikk er menneskets eneste målsetting?
(JLA1T)

La traduction norvégienne emploie ici le pronom indéfini *man*, et l'emploi du pronom personnel *vi* (*kan vi kanskje spørre oss*) semble peu acceptable. Nous avons alors probablement affaire à une valeur plutôt indéterminée de *on*, ce qui est appuyé d'une part par le fait que celle-ci paraît être particulièrement courante en combinaison avec le verbe modal *pouvoir* (Fløttum 2004), et d'autre part par la transition de *nous* personnel, englobant l'auteur et le lecteur, à *on* indéfini, susceptible d'inclure un groupe de tiers non identifiables à la référence des interlocuteurs. Il pourrait donc s'agir d'une valeur de « maquillage », et cet exemple montre de ce fait qu'il peut dans certains contextes s'avérer difficile de faire la distinction entre les valeurs stylistiques et non stylistiques

Si l'emploi de *on* commutable avec *nous* « inclusif » se fait rare dans les textes non littéraires, celui référant à un tiers est pratiquement non existant. Nous avons vu que son emploi est limité même dans les textes littéraires, et il est encore moins fréquent dans les textes non littéraires.

3.2.2.2 ON RÉFÉRANT À LA « PERSONNE ABSENTE » DANS LES TEXTES NON LITTÉRAIRES

La valeur de *on* désignant un tiers ne se rencontre que dans un seul texte non littéraire représenté dans le corpus OMC, notamment un texte original français. Les deux exemples en question sont tirés d'une biographie sur Simone de Beauvoir. Le pronom *on* désigne dans les deux cas les membres de la famille de celle-ci, et grâce à la présentation de la famille dans le cotexte antérieur à celui représenté dans les extraits ci-dessous, le pronom assume une valeur déterminée non stylistique :

- (100) A Verdun, la famille vivait dans une grande maison au milieu d'un parc. L'été *on* partait en villégiature sur les plages à la mode, l'hiver *on* séjournait parfois à Paris.
(CFFG1)

I Verdun bodde familien i et stort hus midt i en park. Om sommeren reiste de på ferie til de mondene badestedene, om vinteren oppholdt de seg ofte i Paris.
(CFFG1T)

- (101) Au début de la guerre, la famille déménagea rue Denfert, dans un cinquième étage sans ascenseur dont les fenêtres donnaient sur le Lion de Belfort. Cet appartement était plus encombré "qu'une arrière-boutique d'antiquaire" où elle et sa sœur Hélène de deux ans et demi sa cadette et qu'*on* appelait Poupette, allaient déjeuner tous les jeudis.
(CFFG1)

I begynnelsen av krigen flyttet familien til rue Denfert, som siden er blitt til avenue Denfert-Rochereau, i en femte etasje uten heis, hvor vinduene vendte mot Lion de Belfort. Leiligheten var mer overlesset enn "en antikvitetshandlers bakværelse", hvor Simone og hennes søster Hélène, som var to og et halvt år yngre enn henne og som de kalte Poupette (Lille Dukke), var og spiste lunsj hver torsdag.
(CFFG1T)

C'est dans l'ensemble le pronom personnel de la sixième personne *de* qui traduit cette référence de *on*. Ce pronom personnel norvégien présente une sémantique plus restreinte que *on*, car, par sa référence anaphorique, celui-là renvoie à un élément présent dans le texte, en l'occurrence au groupe nominal *familien*. En effet, alors que la référence du pronom *on* du premier exemple est non ambiguë, celle du deuxième semble pouvoir inclure d'autres personnes, dont la participation est pourtant diffuse, car le cotexte antérieur immédiat parle de la famille, qui constitue de ce fait le participant prioritaire du procès verbal dénoté. Cependant, la sémantique du verbe *appeler* permet d'étendre la référence à d'autres personnes

susceptibles d'appeler la petite sœur de Simone de Beauvoir Poupette, telles que des amis ou les grands-parents. Or, bien que *on* permette l'ouverture de la référence du pronom sur un ensemble de personnes non identifiées, l'emploi du pronom norvégien anaphorique *de*, désignant la *famille* uniquement, se justifie par la participation prioritaire, voire unique, de la famille de Poupette.

3.3 RÉCAPITULATION

Dans ce chapitre, nous avons vu que les genres littéraire et non littéraire présentent des références divergentes du pronom *on*. Alors que le texte non fictif se caractérise par la domination du discours narratif, neutre, dont le locuteur de l'énoncé est identique à l'auteur réel, le texte fictif présente un emploi important du discours rapporté, permettant au lecteur d'« entrer dans la tête » de n'importe quel personnage du texte. Le locuteur du discours narratif du texte littéraire est soit identique à un personnage fictif, soit à l'auteur, mais ce dernier est dans l'ensemble « absent » du texte, c'est-à-dire qu'il ne fait pas référence à lui-même. Ces différences ont des répercussions à la fois sur les valeurs de *on* rencontrées, sur leurs références et sur leurs équivalences norvégiennes.

Les valeurs stylistiques de *on* dans les textes littéraires se rencontrent essentiellement dans le discours rapporté, où les personnages expriment leurs points de vue. Le discours direct est particulièrement fréquent dans ce genre de textes, et l'emploi de *on* référant à l'allocutaire prioritairement ou uniquement se limite nécessairement à ce type de discours rapporté, constituant une imitation d'une situation d'*énonciation*, orale, étant donné que l'auteur, ne se manifestant pas dans le texte littéraire, ne s'adresse pas au lecteur non plus, formant l'allocutaire dans la situation d'*écriture*. Les textes non littéraires, par contre, se caractérisent par cette situation d'*écriture*, où l'auteur rend compte au lecteur de faits réels.

Dans les textes littéraires, l'emploi du pronom *on* correspond à une volonté de la part du locuteur ou du sujet de conscience de « maquiller » l'identité du ou des référent(s) afin de préserver sa face positive ou négative, voir la face négative de l'allocutaire, alors que l'emploi du pronom dans les textes non littéraires sert notamment à exprimer la modestie.

Les valeurs de *on* stylistiques rencontrées dans les textes littéraires sont plus variées et complexes que celle dans les textes non littéraires, car alors que ces premières peuvent englober n'importe quel personnage du texte, ces dernières réfèrent généralement à l'auteur ou au lecteur, étant donné que la valeur désignant un tiers ne s'emploie que rarement.

Ce sont en général les pronoms indéfinis *man* et *en* qui constituent les équivalences norvégiennes du pronom *on* stylistique dans les textes littéraires ainsi que du *on* de lecteur des textes non littéraires. Le *on* d'auteur, par contre, présente différentes correspondances norvégiennes, notamment à la fois le pronom personnel *jeg*, où l'auteur s'autodésigne directement, et des constructions impersonnelles ou passives, où, au contraire, la référence à ce premier n'est pas exprimée.

La valeur stylistique désignant un tiers s'emploie rarement dans les textes littéraires, et ne présente aucune occurrence dans les textes non littéraires. Il s'avère en effet rare que le locuteur a besoin de dissimuler l'identité de la « personne absente », étant donné que celle-ci ne participe pas à la situation d'énonciation.

La valeur non stylistique de *on* référant à la « personne absente » est également très peu fréquente. Ce qui dans une large mesure peut expliquer cette faible fréquence est le fait qu'un groupe d'individus qui ne participe pas à la situation d'énonciation englobe généralement des personnes non-identifiées, et dans ces cas, l'emploi de *on* se range parmi les valeurs indéterminées. Toutefois, dans les relativement rares occurrences de *on* désignant un tiers de manière déterminée, c'est le pronom personnel de la sixième personne *de* qui domine.

Les emplois non stylistiques de *on* sont par conséquent essentiellement représentés par les valeurs commutables avec *nous*. Celles-ci sont particulièrement courantes dans le discours direct, étant donné qu'elles sont très usitées dans la langue parlée, ce qui implique que nous en trouvons plus d'occurrences dans les textes littéraires que dans les textes non littéraires. Dans ces derniers, le pronom *on* employé dans le discours narratif englobe les interlocuteurs, qui correspondent alors à l'auteur et au lecteur. La phrase à sujet *on* fait dans ces cas allusion à la démarche de recherche, ou, dans la plupart des cas, au processus de la rédaction même du texte. En ce qui concerne les valeurs de *on* commutables avec *nous*, que ce soit la valeur « inclusive » ou « exclusive », et dans n'importe quel genre de texte où elles figurent, c'est le pronom personnel de la quatrième personne *vi* qui s'impose.

J'aborderai dans le chapitre suivant les valeurs indéterminées de *on*, où le genre et le discours rapporté jouent un rôle peu pertinent pour les valeurs rencontrées.

4 LES VALEURS INDÉTERMINÉES DE *ON* ET LEURS ÉQUIVALENCES NORVÉGIENNES

Le pronom *on* assume une valeur indéterminée lorsqu'il désigne un ensemble dont les référents sont non identifiables, mais peut dans certains cas référer à un seul individu, auquel cas il correspond au pronom indéfini *quelqu'un*. Les valeurs indéterminées comprennent notamment celle désignant un ensemble vague et hétérogène dont le locuteur et/ou l'allocutaire peuvent être inclus dans un énoncé décrivant une scène ou relatant un procès particuliers. Alors que cette valeur de *on*, divisée en trois sous-catégories, présente les référents comme existants et identifiable, la valeur *virtuelle*, également appelée *non-spécifique* par certaines grammaires, ne désigne pas un référent précis, mais plutôt n'importe quel individu qui remplit les propriétés descriptives dénotées par le groupe verbal. Finalement, les valeurs indéterminées englobent celle du *on* « impersonnel ».

À la différence des valeurs déterminées, il s'avère dans l'ensemble non pertinent pour la référence du pronom *on* indéterminé de faire la distinction entre les textes littéraires et non littéraires. Ce chapitre présente par conséquent les différentes valeurs sans égard aux genres, sauf dans le cas des valeurs virtuelles, où j'ai fait une sous-classification à partir du critère discursif, c'est-à-dire que la dernière des deux sous-classes s'emploie dans un discours injonctif-instructionnel tel que le mode d'emploi ou la recette culinaire. De plus, les données du corpus ne fournissent pas d'indications que l'emploi du pronom indéfini français varie selon qu'il apparaît dans un texte original ou traduit, sauf dans le cas de la valeur générique. Je reviendrai à cette question dans la section suivante. De même, la fréquence des équivalences norvégiennes de *on* indéterminé ne présente pas de variations significatives selon qu'elles constituent l'expression originale ou traduite, à un texte près, où le traducteur norvégien a largement favorisé le pronom indéfini *en*, ce qui constitue la conséquence des choix d'une seule personne et non un phénomène linguistique à partir duquel nous pouvons tirer des conclusions générales. J'ai par conséquent choisi les exemples dans ce chapitre sans prendre en considération un équilibre fréquentiel entre les textes originaux français et norvégiens, mais j'ai au contraire basé mes choix sur la représentativité des exemples quant aux emplois de *on* ainsi qu'aux équivalences norvégiennes.

Je présenterai dans un premier temps les valeurs spécifiques de *on*, et je continuerai ensuite par les valeurs virtuelles pour enfin aborder la valeur « impersonnelle » de *on*. Les

correspondances norvégiennes seront présentées relativement à des exemples précis, étant d'une diversité notable, et ne pouvant se faire systématiser qu'à un certain degré.

4.1 G : ON DÉSIGNE UN ENSEMBLE HÉTÉROGÈNE DANS UN ÉNONCÉ EXPRIMANT UNE SCÈNE OU UN PROCÈS PARTICULIERS

Cette valeur réfère à une personne ou, dans la grande majorité des cas, à un groupe d'individus, sans identifier leur référence. Elle constitue la valeur de *on* la plus usitée non seulement des valeurs indéterminées, mais de toutes les valeurs de ce pronom. Il est sans doute convenable d'affirmer qu'elle constitue la valeur de base, voire la valeur originale, du pronom *on*.

Je ferai la distinction entre trois sous-catégories de cette valeur notamment selon des critères référentiels, c'est-à-dire selon la quantité et le degré d'indétermination des individus désignés. Je ferai également de temps à autre référence aux critères déictiques, portant sur la participation prioritaire ou accessoire du locuteur et/ou de l'allocutaire à l'ensemble désigné. Le critère discursif, portant sur le type de discours dont le pronom *on* constitue le sujet, sera pris en compte dans la première valeur traitée, à savoir celle désignant les êtres humains en tant que classe.

4.1.1 G1 : ON DÉSIGNE LES ÊTRES HUMAINS EN GÉNÉRAL

La valeur la plus vague des références spécifiques du pronom *on* est celle qui inclut tous les êtres humains, qui que ce soit. Le pronom réfère alors « par défaut », c'est-à-dire qu'il n'est ni anaphorique, référant à des personnes mentionnées dans le cotexte, ni déictique, désignant des individus qui participent à la situation d'énonciation immédiate, mais sa référence se limite au trait sémantique [+humain], désignant les êtres humains en tant que classe. Le pronom figure alors dans un énoncé « débrayé » de toute situation particulière, ne décrivant pas de scène ni de procès particuliers. Cette valeur est de ce fait *générique*, et elle apparaît dans des énoncés exprimant une vérité générale, c'est-à-dire qu'elle entre dans un discours « gnomique ». Au contraire des valeurs déterminées, qui désignent de manière prioritaire un des interlocuteurs, voire les deux, ou la « personne absente », la valeur G1 réfère à tous ceux-ci sans accorder un rôle prioritaire à certains.

C'est le pronom réfléchi *soi* (-*même*), exigeant la présence d'un sujet générique (cf. Riegel *et al.* : 202), qui constitue la forme disjointe de *on* référant à tous les êtres humains. Le pronom *on* de l'exemple (103) est mis en gras afin de le distinguer des mots en italiques du texte cité :

- (102) *On* n'emmène pas un amant chez soi, pas même un amant potentiel, alors qu'il y a pour vous accueillir le chien qui voit tout, qui comprend tout.
(KF1TF)

En kan ikke ta med seg hjem en elsker, ikke engang en potensiell elsker, til hunden som ser alt og skjønner alt.
(KF1)

- (103) L'idée que l'autre n'est *pas capable*, ou *pas digne*, de savoir ce qu'**on** sait soi-même ("cette vérité n'est pas pour les enfants", — "les femmes", — "le peuple"), est difficilement compatible avec une éthique du respect de la personne humaine.
(AMF1)

Tanken om at andre *ikke er istand til* eller *verdige* til å vite det man selv vet ("dette er ingen sannhet for barn" — "for kvinner" — "for folket"), kan vanskelig sammenholdes med en etikk om respekt for mennesket.
(AMF1T)

Le présent omnitemporel constitue une autre marque linguistique qui sous-tend l'interprétation de cette valeur du pronom. Cette valeur temporelle n'englobe pas uniquement la situation d'énonciation, mais le procès ou l'état dénoté par le verbe est au contraire considéré comme valable à tout temps. Le présent omnitemporel est souvent accompagné d'un adverbe exprimant une durée illimitée. Regardons quelques exemples :

- (104) Les premiers jours, beaucoup de gens se sont réunis autour de moi pour m'écouter. C'est toujours le cas lorsqu'*on* est nouveau.
(JW1TF)

De første dagene var det mange som flokket seg rundt meg for å lytte. Slik er det vel alltid når man er ny.
(JW1)

- (105) J'avais d'abord interprété cette surprenante forme de contact verbal comme la manifestation d'un lien personnel entre deux amoureux, et l'*on* hésite toujours à lire les lettres d'amour des autres, surtout en leur présence.
(JG3TF)

Jeg tolket den pussige verbale kontakten først og fremst som uttrykk for et tett personlig bånd mellom to elskende, og man gir seg ikke uten videre til å lese i andre menneskers kjærlighetsbrev, iallfall ikke i deres påsyn.
(JG3)

- (106) *On* n'est jamais sûr d'être le sujet de ce qu'*on* dit...
(PB1)

En kan aldri være sikker på å være subjektet for det en selv sier ...
(PB1T)

Les exemples (104) et (105) illustrent la transition d'un énoncé embrayé sur la situation d'énonciation et rendant compte d'un procès particulier, à un énoncé « débrayé » de toute situation particulière. Le « débrayage » s'identifie notamment grâce à la présence de l'adverbe *toujours* ou de son antonyme *jamais*, et du présent omnitemporel, marquant une durée illimitée. Ces énoncés constituent des vérités générales, valables pour n'importe qui à n'importe quelle époque.

Toutefois, un énoncé à sujet *on* est souvent privé de tels adverbes, et il y a alors d'autres facteurs qui permettent d'identifier le « débrayage ». Il faut notamment pouvoir reconnaître la valeur omnitemporelle du présent, ce temps verbal connaissant de nombreuses valeurs différentes. Ainsi, c'est notamment par le biais du sujet thématique en l'occurrence, *l'amour*, concernant tous les êtres humains à tout temps, que le lecteur, ou l'allocutaire, comprend intuitivement que l'énoncé à sujet *on* ci-dessous assume une valeur universelle :

- (107) Nous nous aimions et je ne crois pas qu'il existe une pire manière de blesser davantage quelqu'un qu'*on* aime par dessus de tout.
(OHM1TF)

Vi elsket hverandre og jeg tror det ikke finnes noe verre enn å måtte såre et menneske som man elsker over alt.
(OHM1)

De la même manière, nous interprétons le pronom *on* de l'exemple ci-dessous intuitivement comme désignant les êtres humains en tant que tels :

- (108) Est-ce qu'*on* peut penser dans la vitesse?
(PB1)

Går det an å tenke i fart?
(PB1T)

Nous pouvons déduire de l'exemple ci-dessus que l'interprétation de *on* se fait à partir de plusieurs paramètres. C'est non seulement la présence du pronom *on* en combinaison avec le présent du verbe modal *pouvoir* qui permet de lever l'ambiguïté de l'énoncé, mais également la signification du verbe *penser* et du complément circonstanciel de manière *dans la vitesse*. Nous interprétons l'énoncé dans son intégralité, ce qui nous permet d'affirmer que celui-ci porte sur les processus mentaux communs à tous les êtres humains.

Dans l'exemple (108), le traducteur norvégien a pourtant choisi une construction impersonnelle constituée de la locution verbale *gå an* combinée avec le sujet postiche *det*. Cette construction s'emploie très fréquemment en norvégien afin d'exprimer la possibilité de la réalisation d'un procès ou d'un état. Cependant, le pronom *on* générique correspond

généralement aux pronoms indéfinis *man* ou *en*. Le corpus présente pourtant quelques exemples où le pronom *on* générique correspond à des pronoms personnels :

- (109) Et à la fin, *on* le croit soi-même; en tout cas Laila, ma femme, a fini par en être persuadée.
(PR1TF)

Til slutt tror du det selv; Laila, kona mi, gjorde ihvertfall det.
(PR1)

- (110) *On* se voit juste soi-même.
(JG3TF)

Vi ser bare oss selv.
(JG3)

L'exemple (109) témoigne de l'emploi générique du pronom personnel de la deuxième personne du singulier *du*. Au contraire des pronoms personnels de la première et de la quatrième personne, incluant le locuteur uniquement ou prioritairement respectivement dans les énoncés embrayés, le pronom personnel de la deuxième personne du singulier exclut celui-là, n'englobant que l'allocutaire. Or, dans les énoncés « débrayés », tels que celui ci-dessus, le pronom personnel assume une valeur générique, où sa référence s'étend à valoir pour les êtres humains en général.

Il en va de même pour l'exemple (110), où la version originale norvégienne emploie le pronom personnel de la quatrième personne *vi* avec une valeur générique dans un énoncé « débrayé ». La traductrice française aurait pu opter pour le pronom français *nous* correspondant, car celui-ci, comme tous les pronoms personnels sauf *je*, peut également s'employer avec une valeur générique, mais elle a préféré le pronom indéfini *on* qui s'emploie plus souvent avec une valeur générique que ne le font les pronoms personnels. Or, les pronoms personnels norvégiens, notamment les pronoms de la deuxième personne du singulier *du* et de la quatrième personne *vi*, s'emploient dans une plus grande mesure avec une valeur générique que ne le font leurs homologues français, du fait de la préférence donnée à l'emploi du pronom *on*. Ceci peut être dû au fait que les pronoms *nous* et *vi* semblent accorder un rôle plus important au locuteur dans l'ensemble des êtres humains que ne le font les pronoms indéfinis *on* et *man* ou *en*.

Les données du corpus indiquent que le pronom *on* désignant les êtres humains en tant que tels s'emploie plus souvent dans les textes originaux que dans les traductions, ce qui pourrait être le résultat d'une influence de la langue-source. Étant donné que le norvégien emploie fréquemment les pronoms personnels afin d'exprimer cette valeur, il se peut que les traductions françaises montrent une grande fréquence d'emploi de pronoms personnels

génériques. Cependant, ce mémoire ne cherche pas à répondre à cette question, étant donné qu'il prend comme point de départ le pronom *on* et non les pronoms personnels.

La valeur dont je traiterai dans la section suivante est également très vague, mais sa référence est plus restreinte que la valeur générique.

4.1.2 G2 : L'IDENTITÉ DES INDIVIDUS DÉSIGNÉS PAR *ON* EST INDIFFÉRENTE

Alors que la valeur générique présentée dans la section précédente englobe tous les êtres humains en tant que classe, la valeur de *on* référant à des individus dont l'identité est indifférente désigne n'importe quel individu à l'intérieur d'un groupe délimité. La valeur temporelle du verbe qui l'accompagne est de ce fait plus restreinte que la valeur omnitemporelle du présent. Regardons un exemple :

(111) "Si j'essaie maintenant de le regarder comme je pense qu'*on* devait regarder les retables il y a plus de cinq cents ans, mes yeux s'arrêtent d'abord sur la virginale Marie et sur l'enfant.
(JW1TF)

Forsøker jeg å se det slik jeg tror alertavler ble betraktet av menneskene for mer enn fem hundre år siden, faller den rene Maria med sitt barn umiddelbart i øynene.
(JW1)

Le pronom *on* de cet exemple ne peut désigner tous les êtres humains, qui que ce soit, l'énoncé dans lequel il apparaît n'étant pas « débrayé » de toute situation particulière. En effet, l'imparfait du verbe modal *pouvoir* en combinaison avec l'infinitif du verbe de perception *regarder* dénote un procès antérieur au moment de l'énonciation qui est envisagé sans début ni fin. Le procès est situé dans le temps par le complément circonstanciel *il y a plus de cinq cents ans*, qui délimite l'aspect temporel qui reste pourtant vaste et relativement indéterminé. Toutefois, la référence de *on* se voit réduite par cet aspect, étant donné qu'elle ne peut englober que des personnes vivant à l'époque en question, dont l'identité est non seulement non identifiable, mais également indifférente dans le discours en l'occurrence. Le pronom *on* permet de référer à un support humain sans précisions supplémentaires. La version originale norvégienne emploie ici le passif promotionnel, qui a promu le complément d'objet direct de la phrase active correspondante à la position du sujet, alors que le sujet de la phrase active est représenté au passif par le complément dit d'agent dans la zone postverbale. C'est la référence de ce complément, *menneskene*, qui correspond à la référence du pronom *on*.

L'extension de la référence de *on* de l'exemple suivant est quelque peu plus restreinte que celle de l'exemple ci-dessus :

- (112) Mais, pour ce faire, il faut d'abord que je parle de moi-même. En fait, je n'en ai pas très envie, je n'ai jamais aimé qu'*on* s'intéresse à ma personne.
(JW1TF)

Skal jeg gjøre det, er jeg også nødt til å fortelle om meg selv. Det byr meg egentlig imot, jeg har aldri likt noen form for belysning av min egen person.
(JW1)

Le discours en l'occurrence rend non seulement compte de ce que le locuteur n'a pas aimé, mais ce qu'il n'aime toujours pas au moment de l'énonciation. Le pronom *on* englobe ainsi l'ensemble des personnes qui ont en commun de s'intéresser à sa personne, mais l'identité des individus appartenant à ce groupe est indifférente dans l'énoncé. C'est plutôt le groupe verbal *s'intéresse à ma personne* qui porte le focus dans cet énoncé.

L'exemple en question est intéressant dans la perspective contrastive, illustrant que, bien que le français soit dit une langue nominale et le norvégien une langue verbale, il arrive que les rôles sont inversés. Alors que la traduction française de l'exemple (112) emploie une subordonnée complétive complément d'objet direct dont le pronom *on* constitue le sujet d'un procès actif, la version norvégienne ne comporte pas de subordonnée, mais le complément d'objet direct y est formé par un groupe nominal, dont le noyau correspond plus ou moins au lexème verbal *s'intéresser* de la version française. Le norvégien permet aussi une construction pronominale telle que la française, auquel cas l'équivalence de *on* serait représentée par le pronom indéfini quantificateur *noen* (= *quelqu'un*), indiquant la *singularité indéterminée* (Riegel *et al.* 1994 : 212), c'est-à-dire qu'il vise un groupe qui se constitue d'un certain nombre d'individus de référence indéterminée. Une construction telle que (*jeg har aldri likt at noen interesserer seg for min egen person*) serait plus courante que la construction nominale dont nous avons affaire dans l'exemple (112), mais la nominalisation permet de faire lever le style à un niveau plus soutenu.

Le pronom *noen* constitue l'équivalence du pronom *on* de l'exemple suivant :

- (113) Alors, il apprend à compter sur ses doigts. Quand *on* lui demande son âge, l'âge de Maryse, l'âge de Robert, il montre avec assez d'exactitude un plus ou moins grand nombre de doigts.
(GI1)

Så lærer han å telle på fingrene sine. Når noen spør ham hvor gammel han er, hvor gammel Maryse er og hvor gammel Robert er, viser han nokså nøyaktig et større eller mindre antall fingrer.
(GI1T)

Alors que le temps verbal du présent envisage un procès sans limites, marquant l'aspect non-borné, le procès perfectif *lui demander son âge* envisage au contraire la fin du procès. Cette combinaison des aspects non-borné et le mode d'action perfectif marque l'aspect itératif, et le complément circonstanciel *quand* ne porte par conséquent par sur un

procès ponctuel, mais il est alors commutable avec le complément circonstanciel à *chaque fois que*. L'énoncé à sujet *on* relate ainsi un certain nombre de procès effectués par différents agents humains d'identité indifférente. Le focus est plutôt sur le procès que sur le premier argument du lexème verbal, identique au sujet *on*. La référence indéterminée de *on* peut en effet contribuer à un effet d'orientation sur le procès du fait qu'elle affaiblit l'orientation sur le premier argument, tout en respectant la grammaticalité de la phrase en remplissant la fonction du sujet. Cependant, au contraire d'un pronom impersonnel tel que *il*, le pronom *on* évoque toujours un être humain, l'orientation sur le premier argument n'étant de ce fait jamais totalement supprimée.

Le pronom *noen* fait également référence à des individus d'identité indéterminée, voire indifférente. Ce pronom quantificateur constitue en effet une des équivalences les plus fréquentes de cette valeur de *on*, mais il est également d'une fréquence notable en tant que correspondance à la valeur virtuelle H1, où le pronom français s'emploie dans un énoncé évoquant la possibilité d'un procès particulier. Il peut d'ailleurs, dans certains cas, s'avérer difficile de distinguer les valeurs appelées G2 et H1 dans cette étude. Je reviendrai à cette problématique dans la section 4.2, traitant des valeurs virtuelles.

La valeur de *on* désignant des personnes dont l'identité est indifférente s'emploie fréquemment dans le discours citant du discours indirect, où il réfère au(x) sujet(s) d'énonciation prenant en charge la vérité du discours cité. Il se combine alors avec un verbe déclaratif. Dans certains cas, il s'agit du verbe *raconter*, mais le verbe *dire* se montre particulièrement fréquent dans ce type d'emploi. Le pronom *on* employé dans de tels contextes désigne dans de nombreux cas une collectivité qui prend en charge une rumeur ou qui représente l'opinion générale :

- (114) Markus Torjussen est connu pour sa dévotion, et *on* dit qu'avant d'engager quelqu'un il s'assure toujours de sa piété.

(BHH1TF)

Markus Torjussen er kjent for å være en svært gudfryktig mann, og det sies at han aldri ansetter noen i rederiet uten først å spørre dem om de er troende.

(BHH1)

- (115) *On* dit qu'il nous est venu d'Autriche, avec des colporteurs qui se sont installés ici.

(AAS1TF)

Det sies at kaken opprinnelig kom fra Østerrike med vandrende geseller som slo seg ned her i landet.

(AAS1)

- (116) *On* raconte que ce plat fut servi pour la première fois à un prince suédois en visite à Bergen, au siècle passé.

(AAS1TF)

Det fortelles om denne retten at den først ble servert en svensk prins som besøkte Bergen en gang i forrige århundre.
(AAS1)

Rosier (1999 : 162) compare ces formes du « on-dit » avec la tournure impersonnelle *il paraît que*, qui, toutes les deux, permettent au locuteur d'exprimer une distance par rapport à ses propos :

elles²⁹ retournent l'énonciation vers un autrui de conscience collective, de doxa anonyme, face à laquelle l'énonciateur³⁰ marque une réserve. Il peut cependant parfois se servir de cette attribution collective pour soutenir son propre discours (si les autres l'ont dit, c'est que c'est vrai).

Le pronom *on* désigne alors des individus dont l'identité est indifférente, envisageant plutôt une collectivité en tant que telle. Rosier indique dans les propos cités ci-dessus que le *moi* peut tantôt être inclus, tantôt exclu de cette collectivité. Cependant, bien que celui-ci soit inclus, il obtient par cette tournure de marquer une distance à ses propos en s'assimilant à une collectivité anonyme. La relative vacuité référentielle du pronom *on* ainsi que le refus de prendre en charge la vérité de l'énoncé se font souligner par la possibilité de substituer la tournure *il paraît que* à celle du « on-dit » :

(117) *Il paraît que* ce plat fut servi pour la première fois à un prince suédois en visite à Bergen, au siècle passé.

Le français fait ainsi référence à une collectivité anonyme constituant la source d'une rumeur ou d'une opinion générale par le biais d'une phrase active à sujet *on*, alors que le norvégien emploie un passif impersonnel constitué par le pronom impersonnel *det* et les verbes déclaratifs au passif *sies* ou *fortelles*, qui n'évoque pas le premier argument du lexème verbal.

Les verbes de déclaration *dire* et *parler* s'emploient dans les exemples suivants en combinaison avec le sujet *on* afin de référer au contenu d'un texte écrit, et non pour désigner une conscience collective :

(118) "On dit dans la Bible que ce sont nos actions qui montrent qui nous sommes.
(HW2TF)

— Det står i Bibelen at det e våre gjerninga som avgjør kem vi er.
(HW2)

(119) L'empereur Théodose venait de faire passer les Jeux à la trappe sans que cela ne déclenchât d'émotion particulière, ne pouvant se douter que cet événement pouvait avoir un tel intérêt historique que 1600 ans plus tard *on* en parlerait dans les livres, et en l'occurrence dans cet ouvrage, à l'occasion des "XVIIes jeux Olympiques d'hiver...".
(KB1TF)

²⁹ Les tournures *on dit que* et *il paraît que*.

³⁰ Le terme *énonciateur* correspond à celui de *sujet de conscience*, utilisé dans ce mémoire.

Keiser Theodosius klubbet saken gjennom uten særlig hjerteklapp og fullstendig uvitende om at handlingen skulle ha såpass historisk interesse at den ville bli omtalt i bøker 1600 år senere, blant annet i denne, i forbindelse med de "XVII Olympiske Vinterleker"...

(KB1)

- (120) Dans les livres d'histoire, *on* parlait certes d'Hammurabi, de César, de Vercingétorix, de Charlemagne, ainsi que des voyages de Marco Polo et de Christophe Colomb.
- (GI1)

Historiebøkene fortalte riktignok om Hammurabi, Cæsar, Vercingetorix, Karl den store og reisene til Marco Polo og Christofer Columbus.

(GI1T)

Les exemples ci-dessus n'expriment pas de rumeurs ni l'opinion générale dont une collectivité formée par des individus de référence inconnue constitue le sujet de conscience. Bien que les verbes *dire* et *parler* représentent en réalité des procès oraux, ils dénotent des procès écrits dans de tels emplois. C'est le complément circonstanciel introduit par la préposition *dans* qui permet d'identifier le texte source. Les sujets de conscience représentés par *on* sont de ce fait identiques aux auteurs des textes en question. Il est de ce fait possible d'argumenter pour une classification de ces exemples dans la valeur dont je traiterai dans la section suivante, à savoir celle qui désigne des participants non identifiés à un procès relaté ou à une scène décrite, car l'écriture des livres constitue un procès particulier effectué par un ou plusieurs agent(s) précis. Toutefois, il me semble que l'identité de ceux-ci n'est que de faible importance dans ce type d'énoncés, où c'est plutôt le texte lui-même et son contenu qui se voient focalisés. Cependant, nous voyons qu'il peut être difficile d'interpréter le pronom *on* en tant que telle ou telle valeur, ce qui ne pose pourtant pas de problèmes pour l'interprétation de l'énoncé ni pour la traduction. Les différentes interprétations possibles constituent plutôt des variations de nuances.

Alors que le pronom *on* des exemples (118) – (120) fait résonner, bien que faiblement, la voix d'un agent humain, notamment d'un ou de plusieurs auteur(s), les équivalences norvégiennes sont dépourvues d'une référence humaine. Ainsi, le *on dit* de l'exemple (118) correspond à la construction impersonnelle elliptique *det står*, où le verbe *skrevet* (= *écrit*) a été omis. Les expressions norvégienne et française représentent des perspectives différentes dans la mesure où le français dénote un procès oral actif, alors que le norvégien exprime l'état résultatif d'un procès d'écriture. Or, les deux versions focalisent toutes les deux le discours cité, bien qu'elles le fassent de manières différentes.

La construction impersonnelle et le passif tronqué des versions originales norvégiennes des exemples (118) et (119) respectivement constituent deux manières différentes de ne pas exprimer le premier argument du lexème verbal. Le pronom *on*, par le

moyen de sa relative vacuité référentielle, exprime ce premier argument de manière tellement indéterminée, nous l'avons vu, qu'il constitue l'équivalence de telles constructions. Cependant, il y a une différence de nuance entre les versions, car, aussi vague soit-elle, la référence humaine du pronom *on* n'est en effet jamais totalement supprimée, au contraire des constructions évoquées ci-dessus.

Dans l'exemple (120), le sujet norvégien *historiebøkene* (= *les livres d'histoire*) correspond au complément circonstanciel français *dans les livres d'histoire*. En combinaison avec le verbe déclaratif *fortalte*, il évoque la source écrite du discours cité au lieu des auteurs de cette source. Le verbe déclaratif français, par contre, prend comme sujet le pronom *on*. Alors que le norvégien accepte sans problèmes l'emploi d'un sujet non humain, en l'occurrence *historiebøkene*, en combinaison avec un verbe sous-entendant un support humain, tel que le verbe déclaratif *fortelle*, il semble que le français n'aime pas cette combinaison support non humain – « verbe humain ». Le pronom *on* s'emploie alors très fréquemment dans ce type de discours en combinaison avec un verbe déclaratif et un complément circonstanciel, alors que des constructions impersonnelles ou passives dominent en norvégien.

La valeur de *on* que je présenterai dans la section suivante est plus restreinte que celle désignant des individus dont l'identité est indifférente. Elle présente une grande variation du nombre de référents désignés ainsi que du degré d'indétermination de ceux-ci. De plus, elle englobe de nombreuses équivalences norvégiennes différentes, bien que certaines soient plus fréquentes que d'autres.

4.1.3 G3 : ON RÉFÈRE À DES PARTICIPANTS NON IDENTIFIÉS À UN PROCÈS RELATÉ OU À UNE SCÈNE DÉCRITE

La valeur la plus fréquente de toutes les valeurs de *on* est celle où le pronom désigne des participants non identifiés à un procès relaté ou à une scène décrite. Alors que les valeurs déterminées commutables avec le pronom personnel *nous* sont très usitées dans la langue parlée et familière, l'emploi de la valeur dont je traiterai dans cette section est d'une fréquence notable dans tous les types de textes et à tout niveau de la langue.

Le pronom peut dans cette valeur ne désigner qu'une seule personne :

- (121) Je me présentai à la banque dès le lendemain matin en disant que je souhaitais faire un emprunt pour acheter une voiture. Après quelques minutes d'attente *on* m'introduisit chez le directeur lui-même.
(JW1TF)

Jeg oppsøkte også banken neste formiddag, presenterte meg og opplyste at det dreiet seg om et lån. Etter en kort ventetid ble jeg til min forbauselse vist inn til banksjefen selv.
(JW1)

L'énoncé à sujet *on* ci-dessus dénote un procès particulier, ce qui se montre notamment par l'emploi du passé simple du verbe perfectif *introduire*, relatant un procès ponctuel du passé. L'interprétation du pronom *on* en tant que désignant une seule personne s'impose par le biais d'inférences pragmatiques à base de nos connaissances du monde. Le locuteur y est introduit chez le directeur d'une banque, et nous savons à la fois que c'est un secrétaire qui effectue cette sorte de travail et qu'il n'y a pas besoin de plusieurs personnes pour le faire. L'énoncé à sujet *on* correspond ici au passif tronqué, qui évite la mention du premier argument du lexème verbal, et qui permet de ce fait de promouvoir à la place du sujet le deuxième argument qu'est le complément d'objet direct. L'énoncé norvégien maintient de cette manière le thème *jeg* de la phrase précédente, au contraire de la version française, qui introduit un nouveau sujet, de référence inconnue, représenté par le pronom *on*. L'énoncé français présente ainsi un changement de perspective par rapport à l'énoncé norvégien, car même si sa référence est faible et indéterminée, le pronom *on* réfère tout pour autant à l'agent du procès, qui a été omis de l'énoncé norvégien.

Le passif tronqué, dépourvu de complément d'agent, forme une des équivalences norvégiennes les plus courantes de la valeur G3 de *on*. De plus, il constitue le type de passif le plus fréquent des constructions passives norvégiennes.

Dans l'exemple suivant, le pronom indéfini français désigne une ou plusieurs personnes non identifiées, dont le cotexte ne précise pas l'identité :

- (122) Gothon revint, cependant, pour lui parler d'un meurtrier qui courait Paris. Elle s'était assise sur le lit et ses mains tremblaient pendant qu'elle parlait. *On* a découvert le corps décapité d'une femme, lui expliqua-t-elle.
(NF1TF)

Gothon kom tilbake og fortalte ham om en morder som var løs i Paris. Hun satt på sengekanten hans og skalv på hendene mens hun snakket. En kvinne var blitt funnet uten hode.
(NF1)

L'emploi de *on* permet de focaliser le procès, ainsi que de garder l'anonymat de la personne, voire des personnes, ayant fait cette découverte macabre. Cette non-identification pourrait être le résultat d'une volonté de rester anonyme de la part du ou des référent(s), ou bien d'un choix de la part du locuteur estimant que son ou leur identité est sans pertinence. Cet emploi pourrait de ce fait s'interpréter en tant que la valeur désignant des individus dont l'identité est indifférente, mais étant donné que le pronom ne réfère pas à une collectivité, et qu'il s'agit d'un procès particulier et ponctuel, c'est plutôt l'interprétation en tant que référant

à des participants non identifiés à un procès relaté qui s'y impose. L'énoncé à sujet *on* correspond encore une fois au passif tronqué de la version originale norvégienne.

Le pronom *on* dans les exemples ci-dessous réfère à un ou plusieurs individus dont l'identité est récupérable dans le cotexte postérieur immédiat. Il a alors une référence qui se rapproche de la référence anaphorique. Le pronom *on* n'est pourtant jamais une véritable anaphore, car il nécessite une analyse plus complexe afin d'identifier les référents :

- (123) A un moment, *on* sonne à la porte, et lorsque la Maja des enfants va ouvrir, elle voit en haut du perron le frère du pasteur, le professeur fou, qui veut entrer.
(BHH1TF)

På et tidspunkt ringer det på døren, og da barne-Maja lukker opp, står prestens bror, den sykkelgale adjunkten, på trappesteinen og vil inn.
(BHH1)

- (124) Pendant que je me demande qui ce peut être (c'est sans doute elle qui a réussi à se libérer avant, je ne lui ai pas donné la clef, mais *des voix?*), *on* sonne encore une fois. Plus perplexe qu'anxieux, je me dépêche d'ouvrir et la vois devant moi avec une petite fille. Elle me regarde d'un air enjoué, mais la petite fille baisse les yeux.
(KF1TF)

Mens jeg undrer på hvem det kan være (det kan jo være henne som har fått fri før, jeg har ikke gitt henne nøkkel, men *stemmer?*), ringer det enda en gang, og jeg skynder meg for å åpne, mer forvirret enn engstelig, og der står hun på dørmatten sammen med en liten pike og ser opprømt på meg. Piken ser ned.
(KF1)

- (125) Entre onze heures et midi, alors que j'assurais la permanence, *on* a frappé si doucement à la porte de mon bureau que j'ai d'abord cru entendre un craquement du lambris. Et c'est seulement après avoir crié deux fois "Entrez" que j'ai vu la porte s'ouvrir puis laisser passer une visiteuse. Laquelle n' était autre que Maria Sand qui s' est avancée vers moi cramoisie et gênée mais en rejetant deux ou trois fois la tête en arrière pour bien montrer qu' elle était là tout ce qu' il y a de plus officiellement.
(BHH1TF)

I kontortiden mellom elleve og tolv banket det sakte på døren, ja, så sakte at jeg først trodde det var en kvist som spratt i veggen. Da jeg to ganger hadde ropt "kom inn", drøyde det ennå en stund før døren gikk opp, og den besøkende listet seg inn over terskelen. Det var Maria Sand, blussende rød og forlegen, men med noen plutselige nakkekast som skulle vise at hun var ute i lovlig ærend.
(BHH1)

Le pronom *on* s'emploie dans ces énoncés afin de ne pas identifier des individus d'identité pourtant connue, et qui seront identifiés dans le cotexte postérieur. L'emploi du pronom répond alors à une volonté de créer un effet du réel, en présentant le procès de la perspective des narrateurs-personnages des deux derniers exemples et de la source du procès de perception, c'est-à-dire le sujet de conscience, *la Maja des enfants* de l'exemple (123). Le pronom indéfini permet de laisser l'identité des agents des procès *frapper/sonner à la porte* en suspens jusqu'à ce que l'identification soit rendue possible par l'ouverture des portes respectives. L'ignorance de l'identité des référents de *on* de la part du locuteur est souligné

dans l'exemple (124), où le *moi* se pose la question de savoir *qui ce peut être* avant d'ouvrir la porte.

Les constructions impersonnelles *det ringer/banker på døren* constituent les correspondances de l'énoncé à sujet *on* (*on sonne/frappe à la porte*), où le pronom impersonnel *det*, de la même manière que le pronom indéfini français, sert à ne pas identifier l'agent qui sonne ou qui frappe. Cependant, alors que les constructions impersonnelles norvégiennes ne font que sous-entendre un agent humain aux verbes *sonner* et *frapper*, le français le rend explicite, mais sans en apporter plus de précisions quant à son identité.

Ce type d'emploi de *on* est très proche de la valeur déterminée, étant donné que le contexte ultérieur identifie son ou ses référent(s). Cependant, il me semble qu'il soit plutôt indéterminé, vu que les énoncés dans lesquels il s'emploie décrivent des scènes où l'identité du ou des individu(s) n'a pas encore été révélée. Ces exemples montrent de ce fait que les frontières peuvent être floues même entre les valeurs déterminées et indéterminées.

Le pronom *on* désigne dans l'ensemble un plus grand nombre de personnes. L'identité des référents n'est alors souvent pas récupérable d'un point de vue pragmatique, ce qui n'a pourtant pas de répercussions sur la traduction de *on*. Les pronoms indéfinis *man* et *en* constituent, outre le passif tronqué, les équivalences les plus fréquentes de cette valeur de *on* :

- (126) Dans la cabine du médecin de bord du "Mary Rose", *on* a aussi retrouvé une toque de médecin de velours doré.
(KS1TF)

I skipslegens lugar på "Mary Rose" fant man også en spesiell legelue av gylden fløyel.
(KS1)

- (127) Ce jour-là, Dan Jansen n'était pas considéré comme favori. Et si une fois encore il courait en l'honneur de sa sœur défunte, comme à Calgary, personne n'en sut rien. *On* pensait beaucoup plus au Russe Sergey Klevchenya, l'homme qui avait couru le plus rapidement les 400 derniers mètres du 500 m, et avait laissé échapper la médaille d'or pour 6 centièmes de seconde seulement.
(KB1TF)

Denne dagen stilte Dan Jansen, USA, uten favorittstempel. Mest tro hadde man på Sergey Klevchenya, Russland, mannen som hadde løpt de siste 400 meterene av 500 meteren raskest av alle — og bare var 6/100 fra gull.
(KB1)

Alors que les pronoms *on* et *man* de l'exemple (126) désignent sans doute une seule personne, voire un nombre restreint d'individus, ceux de l'exemple (127) peuvent englober un très grand nombre de personnes, à savoir tous ceux qui ont regardé les 1000 mètres du patinage de vitesse des Jeux Olympiques de Lillehammer. Le pronom *on* réfère donc plus précisément au public présent sur les lieux ainsi qu'à tous les spectateurs de télévision du monde entier. Les référents des pronoms indéfinis y sont par conséquent non récupérables, au

contraire de celui ou ceux de l'exemple (126). À partir de nos connaissances du monde, nous pouvons constater à la fois que la taille d'une cabine d'un navire ne permet pas d'unir de nombreuses personnes, et que l'agent du procès *retrouver une toque de médecin de velours doré* se constitue selon toute probabilité d'une seule personne.

Ces deux exemples illustrent la grande variation de la quantité d'individus désignés par les pronoms indéfinis, mais il est possible d'arguer que *on* et *man* du dernier exemple réfèrent plutôt à des individus dont l'identité est indifférente. D'une part, le nombre de référents est tellement élevé que l'identité de chaque individu est non identifiable, et leur identité peut être considérée comme sans pertinence dans l'énoncé, auquel cas celui-ci focalise plutôt sur le procès. D'autre part, il s'agit d'un procès particulier, défini par l'évènement sportif des 1000 mètres de patinage de vitesse des JO de Lillehammer en 1994. Cet exemple peut ainsi témoigner des frontières floues entre les valeurs, ce qui peut constituer un problème quant à la classification des valeurs. Cependant, bien que cette ambiguïté sous-tende que toute catégorisation de ce pronom n'est autre qu'artificielle, elle ne crée pas d'obstacles pour l'interprétation de *on*, désignant des êtres humains d'identité inconnue.

Le nombre d'occurrences du pronom indéfini *man* est relativement stable selon que la version norvégienne constitue l'original ou la traduction. Le pronom *en* s'emploie dans les mêmes contextes que *man* :

- (128) *On* commença à chercher dans ses ascendances.
(HW1TF)

En begynte å reke etter hva slags slekt hun kunne ha.
(HW2)

Bien que le pronom indéfini *en* soit coréférent à *man*, les données du corpus OMC témoignent d'un emploi beaucoup moins répandu pour ce premier que pour ce dernier.

Le passif impersonnel constitue une autre équivalence norvégienne d'une fréquence notable. Je souligne le passif impersonnel afin de le distinguer du passif « personnel » dans le contexte antérieur immédiat :

- (129) A leur tour, les revues spécialisées se mirent à publier des études et, tant au Vatican qu'à l'université de Rome, *on* organisa des séminaires auxquels participèrent des spécialistes du monde entier.
(JW1TF)

De første artiklene om verket ble publisert i tidsskriftene, både i Vatikanet og ved Roma Universitet *ble det innbudt* til seminarer
(JW1)

- (130) *On* avait fait venir toute la maisonnée.
(HW2TF)

Det ble sendt bud på alle i huset.
(HW2)

- (131) La soirée est fraîche et humide. *On* passe de longues heures à discuter au seuil des maisons, toutes lumières éteintes.
(AMA2)

Aftenen er sval og fuktig. Ved husene diskuteres det i time etter time, mens alle lys er slukket.
(AMA2T)

Le passif impersonnel permet d’orienter sur le procès, du fait qu’il n’exprime pas le premier argument. C’est le pronom postiche *det* qui occupe la fonction de sujet dans ce type de constructions. Étant donné que le français pose plus de restrictions sur les verbes passivables, et que c’est une langue qui préfère largement les phrases actives, les traductions françaises des exemples ci-dessus ont fait introduire le pronom *on* en tant que sujet humain indéterminé dans des énoncés actifs. Les versions françaises représentent de ce fait une perspective différente des versions norvégiennes du fait qu’elles expriment explicitement, mais de manière indéterminée, le premier argument du lexème verbal, alors que celui-ci est omis des énoncés passifs norvégiens.

Les exemples suivants témoignent également d’un changement de perspective entre les versions norvégiennes et françaises :

- (132) *On* la vit rarement hors de chez elle.
(NF1TF)

Hun forlot sjelden huset.
(NF1)

- (133) Tel ne fut cependant pas le cas de la jeune fille que l'*on* aperçut un jour au premier rang des spectateurs.
(JW1TF)

Det gjorde ikke den unge piken som en dag sto forrest blant tilhørerne.
(JW1)

Les traductions françaises ci-dessus englobent un argument de plus que les versions originales norvégiennes, représenté par le sujet indéterminé *on*. Le sujet norvégien correspond alors au complément d’objet direct français. De plus, les traductions françaises emploient d’autres types de verbes que les textes originaux norvégiens, notamment les verbes de perception *voir* et *apercevoir* au lieu des verbes *quitter* et *être*, qui correspondraient sémantiquement aux lexèmes verbaux norvégiens. Le français introduit ainsi des observateurs de référence indéterminée dans ces exemples, présentant de leur perspective les événements représentés par les prédicats verbaux respectifs. Étant donné que le premier texte norvégien en

l'occurrence présente un narrateur-personnage, il est vraisemblable que le pronom indéfini y inclut celui-ci, soit uniquement, soit prioritairement dans l'ensemble d'individus anonymes.

L'exemple (133) illustre également une autre divergence courante entre le français et le norvégien ; étant donné que la subordonnée relative française fait introduire un nouveau sujet *on*, le noyau de la subordonnée, en l'occurrence *la jeune fille*, constitue le complément d'objet direct implicite de celle-ci, alors que le noyau *den unge piken* constitue le sujet implicite de la subordonnée relative norvégienne.

Regardons maintenant deux autres exemples illustrant la différence de perspective entre les deux langues :

- (134) La petite Eli reste sagement assise à lire les revues qu'*on* lui a données.
(KF1TF)

Lille Eli sitter lydig og leser i bladene hun har fått.
(KF1)

- (135) *On* m'a accordé une heure par semaine en compagnie de Domino.
(KF1TF)

Jeg har fått én time i uken sammen med Ludo.
(KF1)

Alors que les lexèmes verbaux français des exemples (132) et (133) sont sémantiquement différents des exemples norvégiens correspondants, ceux des exemples ci-dessus ont un rapport particulier avec leurs équivalences norvégiennes, à savoir une relation d'opposition appelée des *constructions « converses »*. Celles-ci se caractérisent par le fait qu'elles se distinguent l'une de l'autre par « la permutation de leurs actants sans changement de sens » (Gaatone 1998 : 21). Les verbes *donner* et *recevoir* constituent les exemples classiques de verbes qui entrent dans ce type de constructions, où le sujet de l'un constitue le complément d'objet direct de l'autre, et vice versa. Or, bien que Gaatone affirme qu'il n'y a pas de changement de sens, il y a une différence de perspective, du fait que l'énoncé avec le verbe *donner* focalise sur l'action faite tandis que celui avec le verbe *recevoir* désigne l'action subie. Le sujet de ce premier est ainsi agentif, alors que celui de ce dernier assume le rôle sémantique de bénéficiaire. Dans les deux cas, il s'agit de constructions actives, mais il est possible de voir un sens « passif » dans l'énoncé exprimant l'action subie.

Cependant, les deux versions ne sont pas totalement « symétriques » dans les exemples ci-dessus, car les énoncés norvégiens sont dépourvus de leur complément d'agent, qui aurait pourtant pu être présent dans les deux exemples. Cette omission est sans doute due à la non-pertinence de l'agent dans les énoncés concernés. La différence de perspective entre

les deux versions consiste de ce fait en ce que le norvégien, par le biais de l'emploi du lexème verbal *recevoir*, met l'accent sur l'action subie ainsi que sur le bénéficiaire, alors que le français focalise plutôt l'action faite par le biais de l'emploi du lexème verbal *donner*. Il faut toutefois noter que le pronom *on* indéfini, étant donné sa référence indéterminée, ne permet de référer à l'agent que de manière faible.

Les lexèmes verbaux *apprendre* et *lære* peuvent se réaliser et comme bivalents et comme trivalents, c'est-à-dire que dans certains cas, ils prennent à la fois un complément d'objet direct et un complément d'objet indirect, tandis que dans d'autres, ce dernier est exclu. Dans l'exemple ci-dessous, la version originale norvégienne constitue une *réduction de valence* par rapport à la traduction française, ce qui implique que le lexème verbal français se réalise comme trivalent, alors que le lexème verbal norvégien y est bivalent. Alors que les compléments d'objet direct des deux versions sont identiques, il y a par ailleurs une permutation des arguments, où le complément d'objet indirect français *m'* correspond au sujet norvégien *jeg*. Le pronom *on*, de son côté, est sans équivalence en norvégien :

- (136) Jusqu'ici, j'ai toujours peint en ocre l'arrière-plan de mes tableaux. *On* m'a appris que c'était cette couleur qui convenait.
(JW1TF)

Hittil har jeg alltid brukt en bakgrunn av oker på mine bilder, det var det jeg lærte som det rette.
(JW1)

L'énoncé français forme ainsi un changement de perspective par rapport à l'énoncé norvégien correspondant, car celui-là envisage le procès d'*apprendre* comme une action exercée sur le *moi* par l'autrui, alors que le procès norvégien pourrait s'interpréter comme une action d'apprentissage effectuée par le *moi* lui-même. En d'autres termes, le *moi* norvégien peut s'interpréter comme un apprenant actif, alors que le *moi* français s'envisage plutôt comme un apprenant passif. Cependant, l'énoncé norvégien est ambigu, car il peut sous-entendre un premier argument, qui pourrait se faire représenter explicitement par un complément d'agent (*det var det jeg lærte av X som det rette*). Dans ce cas, les deux versions seraient plus proches l'une de l'autre, dénotant des actions subies.

Bien que les énoncés français des exemples (134) – (136) dénotent des procès actifs dont le pronom *on* désigne l'agent, la faible référence sémantique de ce pronom permet d'attribuer un sens passif à ces énoncés.

Le texte historique français présente également souvent les événements dans une autre perspective que le texte historique norvégien. Regardons un exemple :

- (137) Pendant que les Franj poursuivent leur déploiement, les désertions commencent dans le camp musulman. *On* s'accuse de lâcheté et de trahison.
(AMA2)

Mens frankerne fortsatte å strømme ut, begynte muslimene å desertere. De anklaget hverandre for feighet og troløshet.
(AMA2T)

La version originale française se caractérise notamment par l'emploi du *présent historique*, qui évoque des événements d'un passé éloigné du moment de l'énonciation. Or, bien que le discours historique soit non embrayé, il se présente comme embrayé, notamment grâce à l'emploi du présent, qui évoque la simultanéité avec le moment de l'énonciation. L'emploi du présent historique crée ainsi un effet de dramatisation, en rapprochant les événements historiques à la situation d'énonciation, ainsi qu'à la situation de lecture. La traduction norvégienne du discours historique emploie au contraire un temps verbal du passé, en l'occurrence l'imparfait, et les événements sont de ce fait décalés de la situation d'énonciation.

Il y a également une divergence entre le français et le norvégien en ce qui concerne l'emploi pronominal. Le texte norvégien emploie le pronom anaphorique de la sixième personne *de*, qui renvoie aux antécédents *frankerne* et *muslimene*. Ces groupes nominaux excluent la référence au locuteur, de la même manière que *de*, ne désignant que des référents de la « personne absente ».

Le français, par contre, emploie le pronom indéfini *on*, qui peut inclure aussi bien qu'exclure le *moi*. Le pronom norvégien étant anaphorique, il désigne forcément *frankerne* et *muslimene*, mais l'interprétation du pronom *on* nécessite une analyse plus complexe qu'est l'analyse énonciative, qui s'appuie notamment sur des critères référentiels et déictiques. Nous avons vu que l'exclusion du locuteur n'est explicite que dans les cas où le pronom *on* se combine avec les pronoms personnels *me* ou *nous*, désignant le *moi* (cf. la « règle de saturation » sémantique évoquée dans la section 1.4.2). L'extrait en question est dépourvu de ces marques linguistiques formelles, mais c'est toutefois une telle interprétation qui s'y impose. Celle-ci est notamment liée au genre, car le locuteur, identique à l'auteur du texte historique, présente les faits de manière objective, mais l'inclusion du *moi*, ainsi que de l'allocutaire, est pragmatiquement impossible, étant donné que les événements historiques eurent lieu bien avant la naissance des interlocuteurs.

Or, bien que le pronom personnel *de* et le pronom indéfini *on* réfèrent tous les deux à la « personne absente » exclusivement dans cet exemple, il y a une différence de nuance entre les deux, du fait que le pronom personnel exclut toujours le locuteur au contraire du pronom

on, qui peut de ce fait donner une illusion d'inclusion du *moi* à première vue, ce qui peut donner un effet de dramatisation similaire à celui créé par l'emploi du présent historique.

Ci-dessous suit un autre exemple où le pronom *on* traduit le pronom personnel *de*, mais le texte en l'occurrence fait référence à un passé moins éloigné de la situation d'énonciation, acceptant l'inclusion des interlocuteurs :

- (138) Bjørn Dæhlie put lui aussi saluer le public, mais il ne voulut pas de drapeau. Une chute et un bâton cassé lui avaient suffi, ce qui ne l'empêcha pas de faire une pirouette à l'arrivée. Smirnov arriva 29"2 plus tard, puis l'*on* dut attendre une minute le troisième, l'Italien Silvio Fauner.
(KB1TF)

Også Bjørn Dæhlie kunne vinke til publikum, men noe flagg ville han ikke ha. Et fall, et stavbrekk var nok. Men han kostet på seg en piruett over mål. 29.2 sekunder senere kom Smirnov — så måtte de vente ett minutt på Silvio Fauner, Italia...
(KB1)

Le pronom personnel norvégien réfère de manière anaphorique aux antécédents sujets *Bjørn Dæhlie* et *Smirnov*, alors que la référence de *on* s'avère ambiguë. Ce pronom permet de récupérer tous les référents humains saillants dans le cotexte, ce qui implique l'inclusion possible du *public* aussi bien que des skieurs. Toutefois, le pronom *on* permet même l'inclusion du *moi*. Or, une telle interprétation ne s'impose pas lorsque nous prenons en compte le type de texte en question, étant donné que l'auteur n'y fait pas référence à lui-même, mais rend compte des événements de manière objective. Une prise en compte du cotexte se montre donc nécessaire afin d'analyser le pronom *on*.

Lorsque l'indétermination des référents est plus grande, le pronom *on* peut correspondre au groupe nominal norvégien *folk* :

- (139) Bou-Bou était une enfant, mais suffisamment adulte pour qu'*on* la prît pour une femme mûre.
(NF1TF)

Hun var et barn, men så forvokst at folk tok henne for en voksen kvinne.
(NF1)

- (140) *On* racontait ouvertement que Madame Dina était à la fois enceinte, muette et peu sociable.
(HW2TF)

Folk snakket åpent om at fru Dina både var med barn, stum og folkesky.
(HW2)

- (141) Chaque jour, des rumeurs circulent, propagées par des citoyens qui prennent leurs souhaits pour la réalité. *On* chuchote, *on* court vers les remparts, les vieilles femmes interrogent maternellement quelques soldats imberbes.
(AMA2)

Hver dag sirkulerer det nye rykter, de spres av borgere som tar sine forhåpninger for å være virkelighet. Det hviskes, folk løper mot murene, gamle kvinner spør moderlig ut noen skjeggløse soldater.
(AMA2T)

Ce groupe nominal désigne un groupe d'individus de manière indéterminée. Les deux premiers exemples peuvent s'interpréter en tant que désignant des individus dont l'identité est indifférente, auquel cas le pronom *on* de l'exemple (140) se rapprocherait aux emplois référant à l'opinion générale évoqués dans la section précédente. L'ambiguïté de ces exemples résulte du fait qu'il se montre difficile d'établir si les verbes dénotent des procès particuliers ou non. De plus, il est possible d'évoquer la non-pertinence de l'identité des individus désignés, bien qu'il s'agisse de participants à un procès relaté ou à une scène décrite. Il s'avère par conséquent important de considérer les différences entre les valeurs de *on* plutôt comme un continuum de frontières floues que comme des catégories séparées par des frontières claires et nettes.

Le pronom *on* et le groupe nominal *folk* des exemples (139) et (140), qui réfèrent probablement à des individus dont l'identité est indifférente, désignent un groupe homogène d'apparence, c'est-à-dire que l'accent est mis sur le groupe et non sur les individus qui le forment. Le discours historique de l'exemple (141), par contre, dénote un procès particulier, ponctuel, effectué par des agents précis, et le pronom *on* et son équivalence norvégienne *folk* désignent alors plutôt des participants à un procès particulier. La version originale française contient deux occurrences de *on*. Nous avons vu que le pronom indéfini doit se faire répéter devant chaque verbe fini au contraire des pronoms personnels, ce qui implique qu'une telle répétition n'est pas considérée comme une mauvaise formulation. La traduction norvégienne, par contre, n'emploie pas deux fois le groupe nominal *folk* afin d'éviter la répétition, mais c'est en l'occurrence le passif impersonnel *det hviskes*, orientant sur le procès, qui traduit la première occurrence du pronom indéfini *on*.

Cette valeur de *on* recouvre en vérité un très grand nombre d'emplois différents ainsi que de nombreuses correspondances norvégiennes différentes, mais les exemples choisis devraient mettre en lumière les tendances dominantes.

J'examinerai maintenant la valeur virtuelle du pronom *on*. Celle-ci est de loin plus homogène que la valeur G, dont je viens de traiter des trois sous-catégories, à la fois en ce qui concerne les emplois et les équivalences norvégiennes.

4.2 H : ON A UNE RÉFÉRENCE VIRTUELLE

Contrairement aux valeurs indéterminées évoquées ci-dessus, les valeurs virtuelles ne désignent pas des êtres humains spécifiques et identifiables. L'existence des référents n'est au contraire pas garantie, mais le pronom *on* désigne plutôt tout individu susceptible de

participer au procès relaté. Dès qu'un individu effectue le procès dénoté par le lexème verbal, le pronom prend une référence spécifique.

Je fais dans ce travail la distinction entre deux valeurs virtuelles de *on*, employées dans des types de discours différents. La valeur appelée *H2* dans cette étude n'est pas très répandue du fait qu'elle ne s'emploie que dans un cotexte très précis, à savoir le discours directif, ou injonctif-instructionnel, tel que le mode d'emploi ou la recette culinaire. La valeur *H1* du pronom est quelque peu plus fréquente, car, étant définie comme une valeur s'employant dans un énoncé qui évoque la possibilité d'un procès particulier, elle accepte un plus grand registre de types de discours. Regardons d'abord de plus près cette valeur ainsi que ces équivalences norvégiennes.

4.2.1 H1 : ON S'EMPLOIE DANS UN ÉNONCÉ ÉVOQUANT LA POSSIBILITÉ D'UN PROCÈS PARTICULIER

La valeur virtuelle du pronom *on* se rencontre dans des cotextes exprimant la possibilité d'un procès particulier, ce qui implique que celui-ci ne s'effectue pas simultanément ni antérieurement au moment de l'énonciation, mais sa réalisation à un moment du futur s'envisage au contraire comme hypothétique. Le temps verbal du futur est ainsi apte à exprimer la possibilité d'un procès :

(142) Ailleurs, en revanche, le tableau pourra couler des jours tranquilles jusqu'au jour où l'on proclamera que c'est un chef-d'œuvre.

(JW1TF)

Men på et annet sted vil bildet kunne henge i fred til den dag kommer da det nevnes som et mesterverk.

(JW1)

Cependant, l'emploi du futur ne représente pas en lui-même une marque linguistique suffisante permettant de constater qu'il s'agit de la valeur virtuelle du pronom indéfini, car nous avons vu dans le chapitre 3 des exemples où le pronom *on* combiné avec le futur désigne des personnes déterminées, notamment l'allocutaire (cf. 3.1.2.2), voire les interlocuteurs (cf. 3.2.2.1) dans des cotextes où le locuteur s'adresse au lecteur, ou inclut celui-ci dans la démarche de rédaction du texte respectivement. Il faut en effet toujours prendre en considération le cotexte afin de déterminer la valeur de *on*.

Dans l'exemple (142), le locuteur ne fait ni référence au procès de rédaction, ni ne s'adresse au lecteur, mais il envisage un procès qui pourrait avoir lieu dans l'avenir. Le premier argument de ce procès, de référence humaine implicite, ne peut donc avoir qu'une

référence virtuelle. Le pronom *on*, permettant de référer à un support humain de manière indéterminée, correspond à un s-passif qui constitue une orientation sur le procès du fait qu'il supprime le premier argument. Ce type de passif constitue de ce fait une des équivalences les plus fréquentes de la valeur virtuelle de *on*.

Le pronom *noen* forme une autre correspondance très courante de cette valeur du pronom *on* (en l'occurrence dans une forme dialectale, *nokken*) :

(143) "Mais si *on* m'entend?" demanda-t-elle, embarrassée.
(HW2TF)

— Men om nokken hørte mæ? spurte hun beskjemmet.
(HW2)

L'énoncé à sujet *on* constitue ici un discours direct sous forme d'une subordonnée interrogative, qui met en suspens le savoir de l'énoncé à cause de l'ignorance du sujet de conscience quant à l'effectuation même du procès. Celui-ci est par conséquent virtuel, étant donné qu'une réalisation éventuelle est non garantie. Le support humain de ce procès ne peut donc être que virtuelle également.

Cet exemple peut servir d'exemple de l'analogie entre cette valeur virtuelle et la valeur G2 désignant des individus dont l'identité est indifférente. En effet, il semble que le sujet de conscience du discours direct s'inquiète plus de l'effectuation éventuelle du procès que de l'identité des supports humains, forcément éventuels également. De plus, le pronom indéfini quantificateur *noen* constitue une équivalence très courante de la valeur virtuelle comme de celle désignant des individus d'identité indifférente. Il semble donc que ce ne soit que l'aspect virtuel du procès qui permet de faire la distinction entre ces deux valeurs.

Un emploi similaire de *on* se rencontre dans l'exemple (144), où le pronom s'emploie dans une subordonnée circonstancielle introduite par *comme si*, exprimant un contenu hypothétique ou irréel. Le procès dénoté est par conséquent virtuel :

(144) Et il avait posé ses vêtements sur une pierre bien éloignée de la rive. Comme s'il voulait qu'*on* le voie.
(HW2TF)

Og han hadde lagt klærne på en stein mye lenger opp. Som om han ville at noen skulle se ham.
(HW2)

À la différence du s-passif, qui n'exprime pas le premier argument du lexème verbal, le pronom indéfini *noen* réfère toujours à des référents humains à des référents humains de manière indéterminée, de la même manière que peut le faire le pronom indéfini *on*. Le pronom *noen* peut également se limiter à une seule personne ou englober un nombre

indéterminé d'êtres humains, mais il ne connaît pourtant pas un emploi aussi répandu que le pronom français, qui, lui, peut assumer des valeurs déterminées aussi bien que des valeurs générique et « impersonnelle ».

Les exemples ci-dessous illustrent la possibilité d'identifier la valeur virtuelle du pronom *on* sans indications fournies ni par le temps verbal ni par une subordonnée. Cependant, ils peuvent présenter une certaine ambiguïté :

- (145) La propriété des Montreuil et le château de sobre pierre blanche se trouvent sur une hauteur, à la lisière de la forêt. Delà (sic), *on* a une vue sur les terres et le petit village. Par temps clair, j'aperçois les crêtes des collines du Perche.
(NF1TF)

Montreuls eiendom og herregården av enkel, hvit stein, lå på en høyde, i skogkanten. Det var utsikt mot markene, og den lille landsbyen. På en klar dag kan jeg se åskammene i nedre Normandie.
(NF1)

- (146) Maihaugen ne nous montre donc pas seulement la maison du gros propriétaire, mais aussi celle du petit fermier et celle du "husmann" (personne qui louait terre et maison à un propriétaire et devait lui donner, contre rémunération, des heures de travail). *On* voit là aussi l'église, le presbytère, l'école, le local de réunions et les maisons des autorités civiles et militaires.
(AOH1TF)

Maihaugen viser oss derfor ikke bare storbondens gard, men også småbondens og husmannens hjem. Her ligger også kirka, prestegarden, skolestua, forsamlingslokalet og hus for den sivile og militære øvrighet.
(AOH1)

Le pronom *on* constitue dans ces deux exemples le sujet d'un procès de perception dans une phrase principale. La référence du pronom *on* est virtuelle dans les deux énoncés évoquant la possibilité d'un procès particulier. Le français favorise la phrase à sujet *on* afin de donner une description d'un paysage, que le pronom soit combiné avec le lexème verbal *voir* tel que dans l'exemple (146), ou bien avec le groupe verbal *avoir une vue* tel que dans le premier exemple. Dans celui-ci, la version norvégienne emploie une construction impersonnelle, à présentatif, dont la séquence impersonnelle *utsikt* correspond au complément d'objet direct français *une vue*.

Dans l'exemple (146), la séquence *on voit* équivaut à la construction présentative *her ligger*, où l'adverbe *her* (=ici), normalement déictique, renvoie de manière anaphorique à l'antécédent *Maihaugen*. Le pronom *on* de cet exemple a clairement une référence virtuelle, désignant toutes les personnes susceptibles d'aller à Maihaugen.

Dans l'exemple (145), par contre, il présente une part d'ambiguïté dans le sens où il peut assumer une référence spécifique aussi bien que virtuelle, c'est-à-dire qu'il permet d'englober tout individu susceptible d'avoir cette vue, mais il peut également se limiter au

narrateur-personnage. Le cotexte appuie plutôt cette dernière interprétation, car nous, les lecteurs, « voient » le paysage à travers le regard de ce dernier, ce qui est souligné par l'énoncé qui se trouve dans le cotexte ultérieur immédiat ([...] *j'aperçois les crêtes des collines du Perche*). L'énoncé norvégien évite non seulement l'ambiguïté en employant une construction impersonnelle, à présentatif, focalisant sur ce qui est perçu, mais également en situant le procès de perception dans le passé, ce qui implique qu'il s'agit d'un procès particulier ayant un support humain précis.

Pareillement aux exemples (143) et (144), il me semble que les deux exemples ci-dessus illustrent que le pronom *on* sert avant tout à apporter une vague référence humaine à l'énoncé, et qu'il est de ce fait de moindre importance, sinon impossible, d'identifier les référents ou la valeur du pronom.

Le verbe modal *pouvoir* suivi d'un infinitif exprime, selon le Petit Robert, « la modalité du possible, l'hypothèse, le souhait, etc. ». La locution verbale *pouvoir* + infinitif permet ainsi d'exprimer la possibilité d'un procès particulier :

- (147) Dans le jardin, il y a un grand merisier dans lequel *on* peut grimper.
(HW2TF)

I hagen er ei stor hegg, som en kan klatre i.
(HW2)

- (148) C'est une version simplifiée des miniatures de Peder Balke, que l'*on* peut admirer dans le "Piano à queue", le musée d'Art de Lillehammer ainsi surnommé à cause de son architecture.
(KB1TF)

Det er en forenklet versjon av Peder Balkes miniatyrmalerier som kan beskues i original i "Flygelet", Lillehammers kunstsamling.
(KB1)

L'énoncé à sujet *on* traduit dans le dernier exemple un s-passif norvégien, qui contribue à focaliser le procès d'admiration envisagé comme possible. L'insertion du pronom indéfini français répond à l'évitement du passif en français, qui préfère l'emploi de *on*, permettant de référer à un support humain, sans en donner des spécifications supplémentaires.

La référence du pronom *on* de l'exemple (147) est quelque peu ambiguë, car elle peut s'interpréter en tant que pronom de valeur spécifique aussi bien que de valeur virtuelle. Il me semble toutefois que l'énoncé en question constitue plutôt une description d'un lieu (*le jardin*), qui offre la possibilité d'un procès particulier (*grimper dans un grand merisier*), alors que l'interprétation spécifique, où le pronom désignerait des personnages précis, tels que le narrateur-personnage et un ou plusieurs autres personnages, insisterait plutôt sur le procès. De plus, ce serait alors plutôt l'emploi du pronom personnel *vi* qui s'imposerait dans une telle

interprétation, correspondant au pronom *on* commutable avec le *nous* « exclusif », alors que la version originale norvégienne y emploie le pronom indéfini *en*, référant à des êtres humains de manière indéterminée.

Cependant, les pronoms personnels norvégiens n'ont pas toujours une référence déterminée, mais ils peuvent notamment assumer une valeur générique. Or, le pronom personnel de la deuxième personne *du* peut s'employer avec une valeur virtuelle, alors que le français préfère alors l'emploi du pronom *on* :

(149) Car le drapeau de Reinsnes était visible de très loin en mer, que l'*on* vienne du sud ou du nord.
(HW2TF)

For flagget på Reinsnes kunne sees på lang lei i Sundet, både når du kom sør- og nordfra.
(HW2)

La possibilité du procès est exprimée dans cet exemple par l'adjectif *visible* en français, et par un s-passif combiné avec le verbe auxiliaire modal *kunne* (=pouvoir) en norvégien.

En général, le français emploie une phrase à sujet *on* afin d'exprimer la possibilité d'un procès particulier, alors que le norvégien utilise notamment le s-passif, des constructions impersonnelles ou le pronom indéfini *noen* dans de tels cotextes. J'examinerai dans la section suivante les emplois du pronom *on* de valeur virtuelle dans des discours directifs, ou injonctifs-instructionnels.

4.2.2 H2 : ON S'EMPLOIE DANS UN DISCOURS INJONCTIF-INSTRUCTIONNEL

Cette valeur virtuelle de *on* se trouve dans des cotextes très précis, à savoir des discours injonctifs-instructionnels, tels que les modes d'emploi ou les recettes culinaires. Les occurrences de cet emploi du pronom *on* sont par conséquent d'un nombre limité. Ces types de discours ne dénotent pas des procès spécifiques réalisés à un moment et à un lieu précis par un agent particulier, mais les procès ainsi que leurs supports humains sont au contraire nécessairement virtuels.

Les exemples ci-dessous illustrent l'emploi de *on* virtuel dans un texte qui porte sur la tradition culinaire norvégienne :

(150) Après un séjour dans l'eau, *on* trempe le poisson dans une lessive de soude.
(AAS1TF)

Etter at tørrfisker er vannet ut, legges den i lutvann.
(AAS1)

- (151) Former des galettes aplaties que l'on dore à la poêle dans du beurre ou de la margarine, quatre à cinq minutes sur chaque face.
(AAS1TF)

Form flate kaker som stekes i smør eller margarin i 4-5 minutter på hver side.
(AAS1)

Dans les recettes de cuisine, les énoncés à sujet *on* relatent des instructions prises en charge par le locuteur et qui visent principalement les allocutaires, ou, plutôt, les lecteurs potentiels. Toutefois, la référence de *on* peut inclure n'importe quel individu qui décide de suivre les instructions fournies par le texte. La référence du pronom indéfini se fait ainsi spécifier dès qu'un individu suit celles-ci.

Le norvégien emploie dans de tels discours notamment des constructions dépourvues du premier argument, telles que le s-passif, qui correspond essentiellement à un énoncé à sujet *on*. L'exemple (151) témoigne également de la possibilité d'employer l'impératif (*form*) dans le discours directif norvégien, alors que le français utilise la forme infinitive (*former*) du lexème verbal.

Bien que le s-passif constitue l'équivalence la plus fréquente de cette valeur de *on*, le pronom personnel de la deuxième personne *du* peut s'employer dans certains contextes :

- (152) Si *on* désire un goût plus acidulé, *on* utilise moitié lait et moitié lait sucré.
(AAS1TF)

Vil du ha friskere sur smak på grøten, kan den spes med halvt søt og halvt sur melk.
(AAS1)

- (153) Si *on* n'a pas de moule spécial, *on* peut former directement des anneaux de pâte.
(AAS1TF)

Har du ikke former, lager du ringer av deigen.
(AAS1)

- (154) Pour avoir un goût d'orange amère plus prononcé, *on* peut faire bouillir l'écorce dans un peu d'eau avant de la mélanger au vin.
(AAS1TF)

Vil du ha sterkere smak av pomerans, kan du koke skallet i litt vann før det blandes i vinen.
(AAS1)

L'emploi du pronom personnel *du* semble viser uniquement le lecteur, ce qui pourrait favoriser l'interprétation du pronom indéfini français en tant que la valeur déterminée du *on* de lecteur (cf. 3.1.2.2). Toutefois, le pronom indéfini s'emploie ici dans le même type de discours que celui des exemples (150) et (151), à savoir un discours injonctif-instructionnel dans un texte appartenant au genre de la recette culinaire. Il peut ainsi référer à la fois aux

interlocuteurs et aux représentants virtuels de la « personne absente ». Le pronom personnel *du* peut donc avoir une référence virtuelle, au contraire de son homologue français *tu*, ce que nous avons également vu dans la section précédente.

Le norvégien emploie *du* notamment en combinaison avec le verbe de volonté *ville*, mais aussi avec le verbe *ha* exprimant la possession, alors que les énoncés portant sur les instructions emploient le s-passif dans la majorité des cas. Cependant, les deux derniers exemples ci-dessus témoignent de la possibilité d'employer le pronom personnel dans des discours injonctifs-instructionnels (*lager du [...], kan du koke [...]*).

Les pronoms indéfinis norvégiens *man* ou *en* peuvent également constituer les équivalences de *on* dans un discours injonctif-instructionnel, tel que celui-ci-dessous, qui porte sur la géométrie :

- (155) Si l'on fait maintenant intervenir deux axes de symétrie, et si l'on fait jouer, par conséquent, les deux orientations fondamentales de notre monde vécu — haut et bas et droite et gauche — *on* peut obtenir une double répétition du même dans l'élément de la différence, soit quatre figures symétriques dans un même plan.
(JLA1)

Hvis man nå krysser to symmetriakser og fikserer orienteringen av disse etter våre fundamentale kroppsretninger — ned og opp, høyre og venstre, kan man få en dobbel repetisjon, man kan få fire symmetriske figurer i samme plan.
(JLA1T)

Le pronom *man* de cet exemple fonctionne de la même manière que le pronom *on*, tous les deux ayant une référence virtuelle dans des énoncés exprimant des instructions.

Bien que le discours injonctif-instructionnel se rencontre notamment dans des textes non littéraires, tels que ceux présentés ci-dessus, les textes littéraires peuvent aussi englober de tels types de discours :

- (156) Quant à la manière de procéder, elle est des plus simples: une fois dans l'escalier, *on* choisit une porte d'où ne s'échappe aucun bruit [...] à la suite de quoi *on* donne un petit coup de sonnette par surcroît de précaution [...]
(KF1TF)

Selve fremgangsmåten er den enklest mulige: Man går inn i en oppgang, bestemmer seg for en dør, etter først å ha lyttet et øyeblikk [...]gir et kort klemte på dørklokken der hvor man ikke er sikker [...]
(KF1)

- (157) Pourtant j'ai osé. Et c'est d'un pas ferme que je marchais sur les chemins étroits recouverts d'asphalte (toujours faire comme si l'on sait où l'on va lorsqu'on effectue ce genre d'expédition), les yeux aux aguets, sans jamais relâcher ma vigilance!
(KF1TF)

Men jeg våget det likevel, vandret med faste skritt langs de smale, asfaltbelagte veiene (alltid gå som om du vet hvor du skal når du er ute på tokt!), øynene med meg, på utkikk, på utkikk!
(KF1)

Un des extraits littéraires du corpus OMC présente des occurrences de la valeur virtuelle de *on* dans un discours directif. Le narrateur-personnage du texte en l'occurrence est un voleur qui, dans certains passages, rend compte de la manière dont il agit lors des vols. Il évoque alors son comportement d'une manière similaire au mode d'emploi.

Le pronom *on* traduit le pronom indéfini *man* dans le premier exemple, et le pronom personnel *du* dans le dernier, qui tous les deux s'emploient avec une référence virtuelle dans les discours directifs. Cependant, l'emploi du pronom personnel tend à accorder un rôle prioritaire au(x) lecteur(s) potentiel(s), ce qui ne fait pas nécessairement le pronom indéfini français *on*, qui permet d'accorder un rôle égal aux interlocuteurs aussi bien qu'à la « personne absente ».

Les pronoms indéfinis français et norvégiens s'emploient de la même manière et avec la même nuance d'indétermination dans le discours directif, alors que le pronom personnel norvégien *du* accorde un rôle prioritaire aux lecteurs potentiels, mais le contexte permet toutefois de l'interpréter comme ayant une référence virtuelle.

Le pronom *on* de référence virtuelle est vague, que ce soit dans des énoncés exprimant la possibilité d'un procès particulier, tels que dans la section précédente, ou bien dans des énoncés avec une interprétation injonctive-instructionnelle. Cependant, la référence à un être humain est beaucoup plus faible lorsque *on* assume une valeur dite « impersonnelle ».

4.3 I : ON « IMPERSONNEL »

La valeur de *on* connaissant la référence la plus faible est celle dite « impersonnelle », car il semble alors que le pronom ne désigne aucun être humain. Cette valeur est commutable avec des expressions sans référence humaine, telles que le pronom démonstratif neutre sujet *ce*, la locution impersonnelle *il y a* et la construction pronominale dite « passive » *se trouver*.

Cette valeur de *on* se rencontre notamment dans des expressions temporelles, où le pronom indéfini, voire « impersonnel », se combine avec le verbe *être* suivi d'un complément circonstanciel de temps :

- (158) *On* était à quinze jours de Noël. La période la plus chargée de l'année.
(HW2TF)

Det var 14 dager før jul. Den travleste tiden på året
(HW2)

- (159) Son désir était qu'en se réveillant chaque matin et en regardant autour de lui, il sût qu'*on* était un jour entièrement nouveau qui n'offrait rien — pas même la disposition des simples objets dans la chambre — qui rappelât le jour précédent.
(NF1TF)

Han ville våkne opp om morgenen og kunne se seg rundt i rommet, og vite at dette var en helt ny dag, og at ingenting, selv ikke plasseringen av de enkle gjenstandene i rommet hans, var lik dagen før.
(NF1)

- (160) Je le laisse entrer chez moi. *On* est le 7 juillet.
(HW2TF)

Jeg slipper ham inn til meg. Det er 7. juli.
(HW2)

- (161) Pour ça, il n'y a pas de doute, j'ai beau être chaudement vêtue, je me rends très bien compte qu'*on* n'est pas le 6 du sixième mois de l'année!
(PR1TF)

Nei, det er definitivt ikke den sjette i sjette, selv med varmedress kjenner jeg det.
(PR1)

La référence à un support humain y semble de prime abord totalement effacée, mais les exemples (45) et (46) dans le premier chapitre de ce travail ont illustré que le pronom *on* implique toujours la référence à un être humain, étant donné qu'il n'est pas acceptable d'employer le sujet *on* dans un énoncé référant à un espace temporel qui exclut l'existence de l'espèce humaine (cf. 1.4.3.2).

L'emploi « impersonnel » du pronom correspond en norvégien à la construction présentative constituée du pronom impersonnel *det* suivi du verbe *være* (=être) au présent ou à l'imparfait ainsi qu'un complément circonstanciel de temps. La notion humaine n'y est par conséquent pas exprimée. Le français connaît une construction équivalente, où le pronom « impersonnel » *on* est remplacé par le pronom démonstratif neutre *ce* :

- (162) c'était un jour de printemps, plein d'agitation et de cris de mouettes, parce qu'il y avait là tous ceux qui devaient aider à remettre le caboteur à flot pour le voyage à Bergen.
(HW2TF)

Det var en vårdag full av måseskrik og spetakkel, fordi folkene var kommet som skulle sette jekta ut for Bergensferd.
(HW2)

Cependant, le pronom *on* s'emploie nettement plus souvent que le pronom démonstratif neutre *ce* dans ce type de discours.

La séquence *on trouve* assume dans les exemples suivants une fonction présentative, c'est-à-dire que le focus de l'énoncé n'est pas sur le procès verbal, mais sur le complément d'objet direct :

- (163) *On* trouve aussi une structure déchirée dans certaines constructions linéaires telles que D 140 et D 134.
(OHM1TF)

Det er også revnestruktur i visse lineære konstruksjoner som D 140 og D 134.
(OHM1)

- (164) *On* trouve d'ailleurs des iguanes à Madagascar qui faisait également partie, il y a cent cinquante millions d'années, de Gondwana."
(JG3TF)

Iguaner finnes for øvrig også på Madagaskar, som for mer enn 150 millioner år siden var en del av Gondwanaland.
(JG3)

- (165) *On* ne trouve pratiquement aucun écrit significatif sur les 200 dernières années des Jeux Olympiques, pas la moindre liste de résultats, pas le moindre poème en l'honneur d'un héros.
(KB1TF)

Det finnes knapt en vettug nedtegnelse fra de Olympiske Lekers siste 200 år, ikke en resultatliste, ikke et eneste lite helte-dikt.
(KB1)

Le pronom *on* est alors commutable notamment avec les locutions impersonnelles *il y a* ou *il existe*, pourtant quelque peu moins fréquente :

- (166) *Il y a/Il existe* d'ailleurs des iguanes à Madagascar qui faisait également partie, il y a cent cinquante millions d'années, de Gondwana.

La locution impersonnelle *det finnes* constitue la construction norvégienne la plus courante équivalant aux constructions présentatives *on trouve*, *il y a* et *il existe*. Cependant, nous trouvons également la construction impersonnelle *det er* (cf. l'exemple (163)), ainsi que le verbe *finnes* dans une construction personnelle, où le sujet correspond au sujet « réel » de la version impersonnelle (cf. l'exemple (164)). Cette dernière construction est la seule qui accepte un support humain.

Or, le pronom indéfini français dans la locution *on trouve*, ne peut-il pas s'interpréter en tant que référant à des êtres humains ? La référence de *on* dépend du contexte, et en l'occurrence notamment de la sémantique du lexème verbal *trouver*. Dans les exemples (163) – (165), celui-ci ne réfère pas à l'**action** de trouver quelque chose, ni n'apparaît en tant que verbe d'opinion, correspondant alors au verbe norvégien *synes*, auxquels cas le verbe aurait exigé un support humain. Il me semble au contraire que la séquence *on trouve* dans les exemples ci-dessus représente une relative vacuité sémantique, assumant plutôt une valeur présentative, qui permet de porter le focus sur le complément d'objet direct. Une telle interprétation est favorisée par la possibilité de remplacer cette séquence par une locution impersonnelle telle que *il y a* sans changement du sens de la phrase. De plus, les équivalences norvégiennes sont représentées, quasiment sans exception, par des constructions impersonnelles.

Cependant, dans l'exemple suivant, c'est le pronom indéfini *man* qui traduit le pronom *on*. Toutefois, le traducteur aurait aussi bien pu y opter pour les locutions impersonnelles *det finnes* ou *det er*, mais celui-ci s'est probablement laissé influencer par la version originale :

- (167) *On* ne trouve donc pas chez les Achuar cette antinomie entre deux mondes clos et irréductiblement opposés : le monde culturel de la société humaine et le monde naturel de la société animale.
(BL1)

Hos achuarene finner man således ikke en antinomi mellom to lukkede og uforsonlig motsatte verdener, menneskesamfunnets kulturverden og dyresamfunnets naturverden.
(BL1T)

- (168) Hos achuarene *finnes det/finnes/er det* således ikke en antinomi mellom to lukkede og uforsonlig motsatte verdener, menneskesamfunnets kulturverden og dyresamfunnets naturverden.

Il n'est pourtant pas toujours évident d'interpréter l'emploi de *trouver* en tant que verbe agentif ou présentatif, ce qui a des répercussions sur l'interprétation du pronom *on*. Notons toutefois que *trouver* s'emploie souvent avec une valeur présentative en combinaison avec le pronom *on*, qui prend alors une référence « impersonnelle », servant avant tout à remplir la fonction du sujet.

Aussi faible soit-elle, la référence du pronom *on* « impersonnel » représente toujours le trait sémantique [+humain], ce qui est démontré par la non-acceptabilité d'employer ce pronom dans un contexte temporel qui exclut l'existence de l'espèce humaine. La relative vacuité sémantique de cette valeur de *on* permet pourtant de lui conférer le statut de pronom « impersonnel », correspondant alors à des constructions impersonnelles en norvégien.

4.4 RÉCAPITULATION

Les valeurs indéterminées du pronom *on* s'emploient beaucoup plus fréquemment que les valeurs déterminées. Elles couvrent un grand registre de valeurs différentes, allant du générique à l'« impersonnel », passant par des valeurs virtuelles et des valeurs désignant un groupe constitué par des individus dont l'identité est indifférente ou des participants à un procès relaté ou une scène décrite. Le nombre de référents présente également des variations notables, allant d'une personne à tous les êtres humains.

La valeur générique, englobant les êtres humains en tant que classe, s'emploie dans un discours « gnomique », c'est-à-dire que les énoncés à sujet *on* expriment des vérités générales, des définitions ou des maximes. Le discours est alors « débrayé » de toute situation particulière, et le procès dénoté est valable à toute époque. Le pronom *on* correspond alors essentiellement aux pronoms indéfinis norvégiens *man* et *en*, mais le norvégien emploie

également les pronoms personnels avec des valeurs génériques dans une plus grande mesure que ne le fait le français.

La valeur de *on* désignant des individus dont l'identité est indifférente permet de focaliser le groupe en tant que tel, mais généralement, elle permet de focaliser le procès. Celui-ci couvre un espace relativement vaste, ou bien il marque l'aspect itératif. Ce sont le *s*-passif et le pronom indéfini *noen* qui constituent les équivalences les plus courantes de cette valeur. Or, lorsque l'énoncé à sujet *on* constitue le sujet dans le discours citant d'un discours indirect, dont le discours cité constitue une rumeur ou l'opinion générale, la phrase à sujet *on* correspond à un passif impersonnel *det sies/fortelles*. Le pronom *on* peut également référer à un texte, auquel cas il se combine avec un complément circonstanciel spécifiant de quel texte il s'agit. C'est la construction impersonnelle *det står*³¹ combinée avec un complément circonstanciel qui domine ce type de discours.

La dernière valeur spécifique qui est celle désignant des participants à un procès dénoté ou une scène décrite connaît l'emploi le plus fréquent de toutes les valeurs de *on*, les valeurs déterminées y comprises. Elle est complexe à la fois en ce qui concerne les différents emplois et les équivalences norvégiennes.

L'emploi de *on* peut correspondre à une focalisation sur le procès, mais en général, il s'agit de ne pas révéler l'identité des référents pourtant identifiables. Cette non-identification peut dans certains cas, nous l'avons vu dans les premiers exemples de cette valeur, résulter du fait que le locuteur considère l'identification comme non-pertinente, ce qui, me semble-t-il, n'est pas la même chose que la non-identification d'individus dont l'identité est indifférente (cf. la valeur G2). La phrase à sujet *on* correspond dans la majorité des cas au passif tronqué, qui constitue en même temps le type de passif qui connaît l'emploi le plus fréquent des constructions passives norvégiennes.

L'emploi de *on* sert à créer un effet de réel en laissant la référence en suspens dans les énoncés tels que *on frappe/sonne à la porte*. Sa référence est alors récupérable dans le cotexte ultérieur immédiat, ce qui le rapproche des anaphores. Cependant, le mode de donation du référent de *on* n'est jamais anaphorique dans un sens strict. Ces constructions correspondent aux constructions impersonnelles *det banker/ringer på [døren]*, qui, en portant le focus sur le procès, permettent également de ne pas identifier leurs supports humains.

Le pronom *on* s'emploie souvent dans les textes historiques français, notamment en combinaison avec l'emploi du présent historique. Ils créent ensemble un effet de

³¹ Le verbe infini *skrevet* reste implicite dans la grande majorité des cas.

dramatisation, le présent en rapprochant les faits de la réalité du lecteur, et le pronom *on* grâce à sa possibilité d'inclure aussi bien qu'exclure le *moi*. Le texte historique norvégien emploie plutôt un temps verbal du passé ainsi que le pronom personnel de la sixième personne *de*, désignant des représentants de la « personne absente ». Les faits historiques se présentent ainsi dans des perspectives différentes.

Cette valeur de *on* peut toutefois apporter un changement de perspective par rapport à la version norvégienne dans n'importe quel type de texte. Il est relativement fréquent que le lexème verbal français contient un argument de plus que son équivalent norvégien, auquel cas c'est le pronom indéfini *on* qui est sans équivalence directe. La référence indéterminée de *on* permet alors d'exprimer un sens « passif » même s'il s'emploie dans une phrase active. D'une part, un énoncé français tel que *on m'a donné*, dont le verbe dénote l'action faite, se rapproche de ce fait au norvégien *jeg har fått*, dont le verbe relate l'action subie. De l'autre, la référence humaine de *on*, aussi faible soit-elle, n'est jamais totalement négligeable, et le français constitue de ce point de vue un changement de perspective par rapport au norvégien.

Le passif impersonnel forme une équivalence relativement courante de cette valeur de *on*, ainsi que les pronoms indéfinis *man* et *en*. Par ailleurs, les données du corpus indiquent que, en comparant les pronoms *man* et *en* entre eux, c'est le pronom *man* qui s'emploie le plus fréquemment.

Le pronom *on* employé dans des énoncés évoquant la possibilité d'un procès particulier désigne des individus susceptibles d'effectuer le procès en question, mais leur existence n'est que virtuelle, et non garantie. La fréquence de cette valeur de *on* est beaucoup plus restreinte que celle des valeurs spécifiques étant donné qu'elle entre dans un type de discours plus particulier.

Il est souvent difficile de la distinguer de la valeur désignant des individus dont l'identité est indifférente, car l'identité des individus virtuels sont également non-pertinente vu que ceux-ci n'ont même pas d'existence réelle. Il faut en premier lieu établir s'il s'agit d'un procès virtuel ou spécifique, ce qui est pourtant difficile de temps à autre, sans le recours à un contexte suffisant. L'ambiguïté se fait appuyer par le fait que les équivalences norvégiennes les plus fréquentes de la valeur virtuelle de *on* sont identiques à celles de la valeur référant à des individus d'identité indifférente, notamment le s-passif et le pronom indéfini quantificateur *noen*. Le norvégien connaît également l'emploi du pronom personnel de la deuxième personne *du* avec une valeur virtuelle, alors que les pronoms personnels français *tu* et *vous* ne s'emploient dans cette valeur du fait qu'ils auraient donné un rôle trop important à l'allocutaire. L'emploi du pronom *tu* serait également marqué.

En ce qui concerne la valeur virtuelle de *on* employée dans des discours directifs, tels que la recette de cuisine ou le mode d'emploi, c'est le s-passif qui domine largement. Cependant, nous rencontrons ici aussi le pronom personnel *du*, ainsi que le pronom indéfini *man*.

C'est le pronom *on* dans sa fonction dite « impersonnelle » qui constitue la valeur la plus particulière, et qui est sans égale à la fois dans les langues norvégienne, anglaise et allemande. La relative vacuité sémantique du pronom *y* est tellement forte qu'il est commutable avec des constructions sans référence humaine, telles que le pronom démonstratif neutre *ce*, les locutions impersonnelles *il y a* et *il existe* ou la construction pronominale dite « passive » *se trouver*.

Le pronom *on* « impersonnel » s'emploie avec une valeur présentative dans des expressions temporelles telles que *on est mardi*, où le norvégien emploie des constructions impersonnelles, à présentatif, telles que *det er tirsdag*. Le pronom français peut également entrer dans une construction présentative dans la combinaison avec le lexème verbal *trouver*, commutable avec la locution impersonnelle *il y a* ou la construction pronominale *se trouver*. À ces emplois correspondent des constructions impersonnelles, notamment la locution impersonnelle *det finnes*.

La valeur « impersonnelle » ainsi que la valeur virtuelle dans des discours directifs sont d'un emploi limité étant donné qu'elles n'entrent que dans des contextes énonciatifs très précis.

5 REMARQUES FINALES

Le pronom *on* connaît un emploi beaucoup plus répandu que ne le font les pronoms indéfinis norvégiens *man* et *en*, anglais *one* et allemand *man*, ce qui est dû notamment à son aspect multiréférentiel. C'est la relative vacuité sémantique du pronom qui le rend apte à assumer des valeurs diverses, allant de valeurs déterminées, où il s'emploie à la place de tous les pronoms personnels en apportant une nuance indéfinie, à différentes valeurs indéterminées, dont l'une est de référence tellement vague qu'elle est dite « impersonnelle ».

Dans ce mémoire, j'ai opéré avec une classification détaillée des valeurs de *on* afin d'illustrer les nombreux emplois différents du pronom ainsi que pour établir les tendances dominantes quant aux correspondances norvégiennes relativement à chaque valeur. Cependant, il est souvent difficile, voire impossible, de placer *on* dans telle ou telle catégorie, ce qui est dû notamment au fait que les frontières entre les valeurs sont floues, mais également à la référence vague du pronom. En effet, l'emploi de *on* répond dans les cas des valeurs déterminées à une volonté à ne pas identifier le(s) référent(s), du moins de manière directe, car la référence déterminée est toujours récupérable grâce au contexte. En ce qui concerne les valeurs indéterminées, l'emploi de *on* peut également correspondre, dans le cas de la valeur désignant des participants non identifiés à un procès relaté ou à une scène décrite, à la non-volonté à révéler l'identité des référents, mais dans l'ensemble, il s'agit d'une référence inidentifiable. Cette valeur, qui est la plus fréquente des valeurs de *on*, est la plus ambiguë des valeurs indéterminées dans la mesure où il s'avère souvent difficile d'établir s'il s'agit d'une référence déterminée ou indéterminée, ce qui est lié à la notion de ce qui est identifiable ou non.

L'impossibilité d'identification des individus désignés par *on* peut être due au nombre élevé de référents, ou bien elle peut résulter du fait que le pronom a une référence virtuelle, c'est-à-dire qu'il constitue le sujet d'un verbe exprimant un procès qui **pourrait** s'effectuer dans l'avenir, et non un procès réalisé à un moment quelconque sur la ligne temporelle. Finalement, il ne s'agit pas de référents identifiables lorsque le pronom assume une valeur « impersonnelle », où il est commutable avec des locutions impersonnelles telles que *il y a* et la construction pronominale dite « passive » *se trouver*. Il semble à première vue que cette valeur soit sans référence humaine. Cependant, le seul trait sémantique inhérent au pronom *on* est bel et bien le trait [+humain], qui ne peut se faire supprimer, quel que soit le contexte.

On aurait pu croire que l'ubiquité sémantique de *on* constituerait un véritable défi pour les traducteurs, d'autant plus que l'interprétation de *on* nécessite une analyse énonciative de chaque occurrence du pronom, c'est-à-dire qu'il faut prendre en considération de nombreux paramètres différents, tels que le genre au macro-niveau, et le discours au micro-niveau. Le type de verbe ainsi que les adverbes et les temps verbaux associés au pronom se montrent alors particulièrement importants pour l'interprétation. Il s'avère pourtant que l'interprétation du pronom s'effectue sans problèmes majeurs, grâce aux environnements extralinguistique et linguistique immédiat ainsi qu'aux connaissances générales. L'ambiguïté effective du pronom *on* concerne essentiellement l'identification des valeurs indéterminées de *on* selon la classification détaillée de ce mémoire. Or, j'ai évoqué l'aspect artificiel d'une telle classification, et il me semble que la fonction essentielle du *on* indéterminé est d'exprimer un support humain non-identifié.

Les données du corpus OMC indiquent qu'il n'y a pas de différences notables entre les emplois de *on* dans des textes originaux et des traductions. Toutefois, dans la mesure où les traducteurs norvégiens se font influencer par l'original français, c'est l'emploi des pronoms indéfinis *man* ou *en*, traditionnellement rapprochés à *on*, qui s'impose. Or, ceux-là connaissent un emploi beaucoup plus restreint que le pronom indéfini français.

Le pronom *on* connaît en effet certains emplois dont les pronoms indéfinis norvégiens ne connaissent pas, notamment celui fonctionnant en tant que substitut du pronom personnel de la quatrième personne *nous* dans la langue parlée et familière, qui est d'une très grande fréquence. Faute de place, je n'ai pas pu inclure une étude la langue parlée dans ce mémoire, mais il pourrait être intéressant, dans un travail ultérieur, d'analyser l'emploi de *on* à l'oral, notamment de comparer la fréquence d'emploi de *on* commutable avec *nous* avec celle des valeurs indéterminées, mais également d'examiner si ce pronom personnel va vers une disparition de la langue parlée en faveur de *on*. Les données de corpus illustrent, et ce n'est guère surprenant, que les valeurs de *on* commutables avec *nous* correspondent dans l'ensemble au pronom personnel *vi*.

Par ailleurs, l'emploi de *on* déterminé répond à différentes stratégies de « maquillage » des référents, variant selon que le pronom s'emploie dans un texte littéraire ou non littéraire. Dans les textes littéraires, l'emploi de *on* sert à dissimuler l'identité du ou des référent(s) pour des raisons affectives, et nous avons vu que ce sont essentiellement les pronoms indéfinis *man* et *en* qui s'emploient en norvégien également. Il en va de même pour l'emploi du *on* de lecteur dans les textes non littéraires. L'emploi du *on* désignant l'auteur est très fréquent en

français, alors que le norvégien utilise notamment le pronom personnel *je*, mais également des constructions dépourvues de support humain.

Les valeurs déterminées de *on* désignant un tiers, stylistique et non stylistique, sont toutes les deux peu fréquentes, mais correspondent dans l'ensemble aux pronoms personnels de la troisième personne *han/hun* et de la sixième personne *de* respectivement.

Non seulement l'emploi des valeurs indéterminées domine-t-il largement, mais chaque valeur présente de multiples équivalences norvégiennes différentes, les valeurs spécifiques plus particulièrement. Les conclusions tirées dans ce mémoire ne représentent par conséquent que des tendances dominantes. D'une manière générale, les valeurs indéterminées de *on*, notamment la valeur générique et celle désignant des participants non identifiés à un procès relaté ou une scène décrite, correspondent relativement souvent aux pronoms indéfinis *man* ou *en*. Le norvégien emploie pourtant plus souvent des pronoms personnels avec une valeur générique que le français.

Par ailleurs, des constructions sans expression du support humain, telles que le passif tronqué, très fréquent en norvégien, et le s-passif et des constructions impersonnelles, le passif impersonnel y compris, constituent des équivalences très fréquentes des emplois indéterminés de *on*. D'une part, la fréquence importante de ces types de constructions norvégiennes est due au fait que le norvégien pose moins de restrictions sur les verbes passivables ainsi que sur les verbes acceptables dans une construction impersonnelle que ne le fait le français. D'autre part, la relative vacuité sémantique du pronom *on* lui permet d'exprimer une référence humaine de manière tellement faible que des phrases à sujet *on* peuvent correspondre à des constructions impersonnelles ou passives. Cependant, il y a toujours une différence de nuance, c'est-à-dire une certaine différence de perspective, entre une phrase à sujet *on* indéterminé et ces types de constructions, car alors que ces dernières n'expriment pas le support humain du tout, celui-ci est toujours présent avec l'emploi de *on*, bien que sa référence soit très faible.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Aarts, Bas (2000) : « Corpus Linguistics, Chomsky and Fuzzy Tree Fragments » in (Éds.) Mair, C. & Hundt, M., *Corpus Linguistics and Linguistic Theory. Papers from the Twentieth International Conference on English Language Research on Computerized Corpora*. Amsterdam, Rodopi, pp. 5-13

Adam, Jean-Michel (1999) : *Linguistique textuelle. Des genres de discours aux textes*. Paris, Éditions Nathan/HER

Arrivé, M., Gadet, F., Galmiche, M. (1986) : *La grammaire d'aujourd'hui*. Paris, Flammarion

Banfield, Ann (1995) : *Phrases sans parole*. Paris, Seuil

Blanche-Benveniste, Claire (2003) : « Le double jeu du pronom *on* » in Hadermann P., Van Slijcke A. et Berré M. (éds.), *La syntaxe raisonnée. Mélanges de linguistique générale offerts à Annie Boone à l'occasion de son 60^e anniversaire*. Louvain-la-Neuve, De Boeck Duculot, pp. 43-56

Choi-Jonin, Injoo & Delhay, Corinne (1998) : *Introduction à la méthodologie en linguistique. Application au français contemporain*. Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg

Ducrot, Oswald (1984) : *Le dire et le dit*. Paris, Les Éditions de Minuit

Faarlund, Jan Terje, Lie, Svein, Vannebo, Kjell Ivar (2002) : *Norsk referansegrammatikk*. Oslo, Universitetsforlaget

Falkum, Ingrid Lossius (2004) : *La phrase clivée : outil pragmatique ou convention langagière ? Une étude contrastive de textes originaux français et norvégiens et leurs traductions correspondantes*. Universitet i Oslo

Fløttum, Kjersti (2003) : « The French pronoun “on” in academic discourse – indefinite versus personal » in Hajičová, E., Kotěšovcová, A., Mírovský, J. (Éds.) : *Proceedings of CIL17, CD-ROM*. Prague, Matfyzpress, MFF UK, pp. 1-13

Fløttum, Kjersti (2004) : « La présence de l’auteur dans les articles scientifiques : étude des pronoms *je, nous* et *on* » in A. Auchlin *et al.* (éds.), *Structures et discours*. Québec, Ed. Nota Bene, pp.401-416

François, Jacques (1984) : « Analyse énonciative des équivalents allemands du pronom indéfini *on* » in Kleiber, Georges, *Recherches linguistiques*, n° X. L’université de Metz, Centre d’Analyse Syntaxique, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, pp. 37-73

Fuchs, Catherine (1996) : *Les ambiguïtés du français*. Paris, Ophrys

Gaätone, David (1998) : *Le passif en français*. Paris, Duculot

Gjesdal, Anje Müller (2003) : *L’emploi du pronom « on » dans les articles de recherche. Une étude diachronique et qualitative*. Universitetet i Bergen

Grevisse, Maurice (1988) : *Le bon usage. Grammaire française*. Paris, Duculot

Johansson, Stig (1998) : « On the role of corpora in cross-linguistic research » in (Éds.) Johansson, Stig & Oksefjell, Signe, *Corpora and Cross-linguistic Research. Theory, Method and Case Studies*. Amsterdam/Atlanta, Rodopi, pp. 3-24

Karasch, Angela (1982) : *Passiv und passivischer Diathese im Französischen und Deutschen*. Frankfurt am Main, Verlag Peter Lang

Kleiber, Georges (1991) : « Anaphore-deixis : où en sommes-nous ? » in *L’information grammaticale* 51, pp. 3-18

Kleiber, Georges (1994) : *Anaphores et pronoms*. Louvain-la-Neuve, Duculot

Maingueneau, Dominique (1994) : *L'Énonciation en Linguistique Française*. Baume-les-Dames, Hachette Supérieur

Maingueneau, Dominique (2000) : *Analyser les textes de communication*. Paris, Nathan

Nølke, Henning, Fløttum, Kjersti, Norén, Coco (2004) : *ScaPoLine. La théorie scandinave de la polyphonie linguistique*. Paris, Éditions Kimé

Rabatel, Alain (2001) : « La valeur de « on » pronom indéfini/pronom personnel dans les perceptions représentées » in *L'Information grammaticale* 88, pp.28-32

Riegel, Jean-Christophe, Pellat, Martin, Rioul, René (1994) : *Grammaire méthodique du français*. Paris, Presses Universitaires de France

Rosier, Laurence (1999) : *Le discours rapporté. Histoire, théories, pratiques*. Paris, Duculot

Togeby, Knud (1982) : *Grammaire française. Volume I : Le Nom*. Copenhague, Akademisk Forlag

Vetters, Carl (1994) : « Free indirect speech in French » in Vet, Co, Carl, Vetters (Éds.) : *Tense and aspect in discourse*. Berlin/New York, Mouton de Gruyter, pp. 179-225

Wagner, Robert Léon, Pichon, Jacqueline (1991) : *Grammaire du Français classique et moderne*. Paris, Hachette

Wilmet, Marc (1998) : *Grammaire critique du Français*. Louvain-la-Neuve, Duculot

Oslo Multilingual Corpus (OMC) : <http://www.hf.uio.no/german/sprik/korpus.shtml>